

Le Fils des forêts

James Oliver Curwood

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

OO

Cette nuit-là, je me trouvais avec un de mes amis dans ma cabane située en plein bois, au nord de l'État de Michigan. Au plus fort de l'hiver, je m'étais retiré dans cette solitude pour écrire un roman et vivre près de la nature, que j'aime en toute saison : elle me paraît aussi belle couverte de neige et de glace que parée des fleurs sauvages du printemps.

Par les fenêtres et la porte ouvertes de ma hutte de rondins l'air froid nous apportait le parfum des pins, des sapins et des cèdres exhalé par les vallées, les marécages et les montagnes environnantes. Dans mon humble demeure, cet encens se mêlait à la douce senteur de l'arbousier traînant, cueilli à pleines brassées.

Le firmament était criblé d'étoiles si étincelantes que la voûte céleste paraissait plus proche de nous ; et à leur aimable clarté nous avions vu, une heure auparavant, une daine et son faon traverser ma petite clairière.

Ces millions d'astres, qui depuis plusieurs nuits m'éclairaient de leur scintillement, me faisaient songer à autant de foyers pleins de lumière et de bonheur qu'aucun rideau n'interceptait à mes yeux ravis.

Une majestueuse forêt nous environnait de sa vie mystérieuse et nous invitait à pénétrer plus avant. Son énorme masse noire se dressait vers le ciel ; au-dessus de ma cabane, ses arbres se cour-

baient en murmurant, mais autour de nous régnait un profond silence.

Mon ami comprit, comme moi, que l'harmonie des grands bois contenait non seulement la poésie de l'espoir, mais la douce protestation du Maître suprême contre la folie et la barbarie des sectes fanatiques et des religions qui ont semé la discorde sur terre depuis la naissance de la pensée humaine. La voix divine conviait l'homme à rejeter loin de lui cet égoïsme aveugle qui le tient en esclavage et l'empêche de déchiffrer le mystère sublime de la vie et de la mort et de cette éternelle énigme que, faute d'un terme plus approprié, on appelle l'âme.

J'exprimai toutes ces pensées à mon ami et, au bout d'un instant, il posa sa main sur mon bras.

« Écrivez votre histoire, me dit-il. Vous faites vous-même partie de cette nature. Vous comprenez son langage. Son sang coule dans vos veines et votre cœur bat à l'unisson du sien. Maintes fois vous m'avez répété que si Dieu ne réservait aucune miséricorde pour les êtres qui adorent la Nature, vous désespéreriez de votre salut. Selon vous, les fleurs et les arbres eux-mêmes possèdent une âme, cette même flamme immortelle qui brûle en vous. Écrivez donc votre histoire pour nous tous. Des milliers d'êtres humains accueilleront vos paroles, Jim. Vous comptez, parmi vos amis, plus de jeunes gens que tout autre écrivain vivant. Dans vos romans d'amour, dans vos histoires d'aventures et d'animaux, vous avez montré à vos lecteurs — hommes et femmes — l'âme immaculée de la Nature. Il faut que les enfants, ainsi que leurs parents, connaissent vos propres aventures, sachent comment vous avez surmonté les obstacles et atteint le but.

— Ce sera l'histoire d'un homme très ordinaire, objectai-je ; cependant, je vous promets de l'écrire. »

Nous gravîmes le sommet de la montagne, et de là, nous observâmes la course de la lune dans le ciel. Les paroles nous semblaient vaines pour traduire notre simple joie de vivre dans ce monde merveilleux. La nuit elle-même paraissait légèrement lasse quand nous regagnâmes notre cabane.

J.-O. C.

N. B. — Bien que terminée après la mort de J.-O. Curwood, l'histoire de sa vie, présentée ici, est en majeure partie l'œuvre du romancier. Lors de son décès, Mme Dorothea A. Bryant, sur la demande de Mme Curwood, prit connaissance de son manuscrit et de ses notes, qui indiquaient clairement les intentions de leur auteur. Elle en a supprimé une infime partie et ajouté au texte ce qui lui parut indispensable pour apporter plus de cohésion au récit. (N. d. T.)

01

LE FILS DES FORÊTS

L'hérédité n'exerce qu'une influence relative sur la destinée des hommes. Mes propres observations m'ont maintes fois démontré que le milieu joue dans la vie un rôle prépondérant. Dans les annales de ma famille figurent, parmi mes ancêtres, quantité de gens simples qui ont mené une existence dépourvue d'éclat, élevé des enfants ne sortant pas de l'ordinaire, et accompli des actes identiques à ceux de millions d'autres individus qui

peuplent la planète. Cependant, je tiens à signaler dans ces souvenirs deux faits qui eurent sur moi une influence considérable.

Àl'époque où la capitulation de lord Cornwallis à Yorktown subsistait encore dans la mémoire de tous mes compatriotes, un aventurier d'origine hollandaise, rompu depuis longtemps aux multiples dangers que présentent les pistes conduisant au pays des Indiens Mohawks et Onéidas, s'éprit follement d'une jolie fille d'un village mohawk situé à proximité des sources de la Canada River. Grande et svelte, elle parcourait, de ses pieds menus, les forêts du Nord avec la majestueuse démarche d'une princesse du sang. Ma mère se rappelait avoir vu dans sa jeunesse cette beauté indienne, alors âgée de quatre-vingts ans bien sonnés, et souvent je l'ai entendue dire que la chevelure de la vénérable femme conservait son lustre et une couleur noire comme des ailes de corbeau. Elle portait des chaussures si petites que ma mère, alors fillette de dix ans, ne pouvait les mettre. Jadis, cette jeune Mohawk avait dû posséder un charme ensorceleur, sans quoi mon flegmatique grand-père n'eût jamais songé à l'épouser. Les hommes qui, comme lui, hantaient les forêts en quête de fourrures, voyaient trop de femmes Peaux Rouges pour lier étourdiment leur existence avec l'une d'elles : cependant nos deux héros demeurèrent toute leur vie de fervents amoureux. Le sang indien que je tiens de mon aïeule m'a poussé continuellement à m'isoler dans le Wild et a exercé sur mes actes une influence indiscutable.

Vers l'époque où mon ancêtre blond, idolâtre des grands bois autant que les Indiens eux-mêmes, courtisait sa princesse des solitudes, naissait en la « Joyeuse Angleterre » un homme qui, par la suite, devint officier de marine et fameux conteur d'aventures

palpitantes ayant pour théâtre la terre et la mer. J'ai nommé le capitaine Marryat, mon grand-oncle, dont les histoires, qu'il racontait lui-même à un adolescent appelé James, étaient si merveilleuses et évocatrices que cet intrépide garçon partit un jour sur mer et débarqua en Amérique, où il prit part à la guerre de Sécession. Plus tard, ce jeune homme fut mon père, — le plus beau, le plus vaillant et le plus honorable papa qui existât au monde. Est-ce par le simple effet du hasard que, dès mon enfance, je fus tourmenté du désir d'écrire des histoires de galants chevaliers et de jolies femmes, pleins d'audace, s'aimant éperdument et mourant en braves ? Bien que je ne descende point en ligne directe du célèbre romancier anglais, je professe une opinion différente. Qui osera, sérieusement, me soutenir le contraire ?

J'ai toujours considéré Owosso, charmante petite ville de quinze mille habitants située au centre de l'État de Michigan, comme ma patrie. J'y suis né au mois de juin de l'année 1879, selon les archives municipales. Aussi loin que remontent mes souvenirs, je me vois encore en train de jouer, dans ce quartier appelé West Town, en compagnie de mon camarade Charley Miller, dont le père tenait un hôtel avec bar à quelque distance d'un vieux magasin de chaussures appartenant à mes parents. Des noyers poussaient au milieu des rues et les animaux de basse-cour s'y promenaient en toute liberté. En face de la boutique paternelle s'étendait un immense pré communal planté de sapins, et la rivière voisine offrait quelques coins d'ombre très poissonneux, ainsi que des endroits plus profonds où nous allions nous baigner.

Peu de faits saillants marquent cette époque de ma vie ou, s'il s'en produisit qui contribuèrent à ma formation actuelle, ils m'échappent pour l'instant. Je garde seulement l'impression d'avoir été un gamin turbulent comme les autres, un perpétuel tourment pour mon père, ce gentleman de la vieille école, et une source de réelle affliction pour ma mère, la plus douce et la plus exquise des femmes.

Le bon Dieu doit regarder d'un œil indulgent les gosses du type Huck Finns et Tom Sawyer, ces diablotins chers à Mark Twain, et les aimer malgré leurs visages barbouillés, leurs habits déchirés et leurs escapades. La plupart d'entre eux deviennent, en fin de compte, d'honorables citoyens chérissant des parents qu'ils ont tyrannisés jusqu'à la démence. L'amour pour les auteurs de nos jours ne s'épanouit à l'âge mûr que si, dès l'enfance, nous avons éprouvé envers eux une profonde affection basée sur l'admiration et le respect. Ayant aimé les miens avec ferveur, je crois que tout gamin animé des mêmes sentiments doit être foncièrement bon, malgré ses vêtements malpropres et son esprit d'insubordination.

Àsix ans, j'étais doué d'une ténacité et d'une imagination au-dessus de la moyenne. Deux de mes souhaits ambitieux demeurent fortement ancrés dans ma mémoire : je ne visais à rien de moins qu'à atteindre opulence afin d'acheter un régime entier de bananes ; puis je voulais à toute force monter à califourchon sur la superbe tournure que Kate Russell, la cuisinière de l'hôtel tenu par le père de mon ami Charley Miller, arborait les dimanches et jours de fête. Selon la mode d'alors, ma mère portait également une tournure, mais aucune dame du pays n'en possédait une aussi jolie que celle de Kate. Nul mustang impétueux des

plaines n'exerça de plus puissants attraits sur un jeune aventurier. Aucune de ces ambitions ne se réalisa, et mon camarade Charley lui-même, lorsque je lui fis mes confidences, fut incapable de saisir l'originalité de mon idéal.

Mon père et ma mère eussent été scandalisés de connaître les pensées qui tournoyaient dans le cerveau de leur petit va-nu-pieds. Ma figure, mes mains et mes habits ne restaient pas propres bien longtemps, et mon chapeau sans fond retenait tant bien que mal une tignasse pâlie au soleil à l'époque déjà lointaine — en 1885 pour être précis — où j'allais jouer sur les berges de la Shiawassee.

Lorsqu'à notre tour nous devenons de graves chefs de famille, trop souvent nous ne comprenons plus les fredaines de la jeunesse. Nous lavons et nettoyons nos enfants dans le vain espoir de les rendre présentables en toute circonstance ; nous les menaçons des pires châtiments et les secouons d'importance pour des peccadilles que nous avons nous-mêmes commises à leur âge. Mais qu'un père se trouve posséder un petit ange de vertu, aux vêtements impeccables et d'une conduite exemplaire, je crois dur comme fer que ce malheureux homme éprouvera, en son for intérieur, un sentiment de déception et de regret devant une telle perfection. Les parents sont de braves gens dont on ne saurait se passer ; n'empêche qu'ils sont parfois bien ennuyeux.

Eussé-je continué d'habiter Owosso, on aurait peut-être fait de moi un génie, mais le sort décréta qu'un changement d'existence s'imposait à mes six ans.

Après de mauvaises affaires, mon père, honnête homme s'il en fut, paya ses dettes et, avec le peu qu'il sauva du désastre, effec-

tua le premier versement sur ce qu'il croyait être une ferme. En plein cœur de l'hiver, il nous emmena, moi et mon frère Ed, alors âgé de seize ans, dans l'Ohio, où il avait courtisé ma mère, et choisit un champ d'une quarantaine d'arpents. À la fonte des neiges seulement, mon père s'aperçut qu'il avait acquis une carrière et nous dûmes tous les trois ramasser des pierres durant les sept années suivantes. Dès que nous en avions débarrassé la surface, la charrue nous en mettait au jour une nouvelle récolte. Nous construisîmes des murs de clôture et sur toute la propriété s'élevèrent des pyramides de pierres aussi hautes que notre maison. La municipalité nous en acheta deux mille tombereaux, à raison de dix cents chacun, pour empierrer une partie marécageuse de la grand-route ; ce travail accompli, nous revîmes des pierres partout.

Que j'étais amoureux de cette ferme ! Aucune autre période de ma vie ne remplacerait les sept années qu'elle me servit de foyer. Non seulement ce fut une délicieuse époque, mais elle eut sur moi une influence considérable. Durant ces jours de félicité parfaite, j'ignorai les affres de la pauvreté et son cortège de vicissitudes et je développai en moi ce que je considère comme mon plus précieux héritage : l'amour de la Nature, qui éveilla ma soif d'aventures. Les nuits exerçaient une fascination particulière sur mon âme. Je me mis à admirer la lune et les étoiles, à frissonner au moindre murmure surpris dans la forêt voisine, lorsque tout le monde dormait. Les ombres épaisses, les formes entrelacées des arbres, les mares et les lacs d'argent déversés par le clair de lune représentaient à mes yeux une véritable féerie. Ces années passées sur ces champs caillouteux me firent participer en quelque sorte à la vie simple et rude du pionnier. Elles constituent une

partie de mon existence qu'à présent je tiens pour mon âge heureux.

En ce temps-là, on ne connaissait ni l'automobile, ni le cinéma, ni la T.S.F., ni aucune de ces inventions que la jeunesse d'aujourd'hui estime indispensables. Nos routes étaient des pistes tortueuses, couvertes, l'été, d'une poussière molle et blanche et, l'hiver, d'une épaisse couche de neige. Dans notre hameau, l'achat d'une paire de chaussures était un événement local et une fillette qui venait à l'école vêtue d'une robe de calicot faisait l'envie et l'admiration de tous. Les cloches du dîner et les trompes répandaient une joyeuse musique dans la campagne et le bonheur de l'homme se résumait à manger à sa faim et à dormir au chaud.

Le « Memorial Day », ou « Decoration Day », proche de Noël et du « Thanksgiving », amenait avec lui une des scènes les plus palpitantes de l'année. De plusieurs kilomètres à la ronde, nous nous réunissions au petit village de Berlin Heights et suivions, le cœur rempli d'émoi, les soldats de la grande armée de la République qui défilaient avec, sur l'épaule, d'authentiques mousquets. Notre enthousiasme ne connaissait plus de bornes lorsque rugissait leur salut par-dessus les tombes des héros morts à la guerre.

De petits riens bouleversaient tout le pays, témoin ce jour où passa sur la route communale la première bicyclette, véhicule que la plupart d'entre nous voyaient pour la première fois. Je me souviens que notre instituteur nous autorisa à quitter l'école pour nous permettre d'aller contempler ce miracle de mécanique.

Nous habitions une maison blanche et carrée que je considérais alors comme un palais, mais ce n'était en réalité — je le compris plus tard — qu'une humble demeure. Cependant nous y passâmes des jours délicieux, nos parents, mon frère Ed, ma sœur Cora et moi-même, en dépit du fait que nous buvions du café Lion à 25 cents les deux livres et que seulement à Pâques nos poules nous fournissaient des œufs en quantité suffisante pour répondre aux besoins de notre consommation. Quoi qu'il en fût, grâce à ma mère notre table était toujours abondamment pourvue et la joie régnait dans notre modeste foyer. Pas un jour ne s'écoulait sans que nous trouvions, à certains moments, ma jolie maman assise sur les genoux de mon père. Avec de semblables parents, nous ne pouvions qu'être heureux. Nos voisins nous aimaient et nous tenaient en haute estime, encore que mon père raccommodât leurs chaussures.

Je garde un souvenir très net des sapins qui entouraient notre ferme et j'entends encore le vent siffler entre leurs branches par les nuits froides et tempétueuses. Combien j'aimais l'hiver avec ses neiges épaisses, les étoiles brillantes dans le ciel pur, le clair de lune inondant ma chambre alors que la charpente même de la maison craquait sous l'effet de la froidure et que, de mon haleine, je faisais de merveilleux dessins sur les vitres !

Quand, par les matins glacés, je revenais de visiter mes trappes, j'apercevais parfois une colonne de fumée bleue qui s'élevait de la cheminée de notre cuisine et je trouvais ma mère en train de préparer des crêpes. Que ces crêpes d'autrefois étaient savoureuses ! On les mangeait accompagnées de lard et de sauce, ou de sirop fabriqué, au début du printemps, avec la sève des érables de nos forêts.

Cependant, le tableau qui hante ma mémoire se compose de pierres, dures et brûlantes en été au point de se fendre sous l'action du soleil ; de pierres qu'on employait à construire des clôtures ou qu'on ramassait en tas pour d'autres usages ; de jarres qui entravaient continuellement la culture de nos terres ; de pierres qui, maintes fois, meurtrirent mes muscles, car c'est à moi qu'incombait la tâche de les ramasser.

Les pierres m'apprirent à réfléchir et me montrèrent la nécessité de remplir sérieusement un devoir de tous les instants, en sorte que cette corvée ingrate devint pour moi éducatrice. Le fait d'empiler des pierres exigeait un effort qui contribua pour sa part à la formation de mon caractère. J'éprouvais une plus grande satisfaction lorsque j'avais empilé trois tas plutôt que deux, et ce sentiment se mua en fierté, la fierté d'un enfant constatant qu'il vient d'accomplir quelque chose d'utile en ce monde.

Je devais, dans la suite, écrire régulièrement et attendre dix années pour placer ma première nouvelle — qui, entre parenthèses, me rapporta cinq dollars — et le sort voulut que je poursuivisse ma carrière d'écrivain durant vingt années avant de pouvoir en tirer une existence confortable. Ce succès, je l'ai obtenu de haute lutte, grâce à un travail opiniâtre. Sans les pierres, ces inépuisables pierres relevées par moi dans notre propriété de l'Ohio, peut-être me serais-je avoué vaincu depuis longtemps.

Àl'âge de neuf ans, la grâce me toucha. J'eus ce qu'on appelait alors « la vocation religieuse », et ma transformation fut si profonde que je devins un sujet d'admiration parmi les membres de notre communauté rurale. Une grande mission religieuse fut donnée à Joppa, village situé à quinze cents mètres de notre ferme. Un soir, au moment où la ferveur des fidèles atteignait son

comble, je crus que le « Saint-Esprit » était descendu en moi. Bondissant tout à coup sur l'estrade de la petite église paroissiale, je proclamai bien haut ma conversion. Jamais jeune garçon ne fut inspiré comme moi en cet instant. Aucun ancien prophète ne contempla, je crois, avec autant de netteté les merveilleuses visions à nous transmises par les Saintes Écritures.

Jusqu'alors je m'étais montré, en matière de croyance, comme presque tous mes jeunes camarades, c'est-à-dire d'une intolérance absolue envers ceux qui professaient une opinion différente de la mienne, persuadé qu'ils étaient des suppôts de Satan ; toutefois, je ne me sentais nullement enclin à militer pour leur faire partager mes idées. De toute évidence, un baptiste ou un méthodiste ne pouvait aller au ciel ; j'aurais nié l'omnipotence de Dieu ou la divinité du Christ plutôt que de souffrir une discussion sur ce point-là. D'ailleurs, personne ne le mettait en doute, dans notre village. Ma manière de voir sur d'autres sujets n'était pas moins radicale, mais, pour défendre mes principes, j'étais toujours disposé à me battre. De même mes amis. Le fils d'un républicain attaquait invariablement celui d'un démocrate, dès qu'il le voyait, à moins que la provocation ne présentât quelque danger, auquel cas, aussi bien en affaires politiques que religieuses, la discussion cédait la place au courage.

Le soir de ma « conversion » je retournai chez moi par un sentier de traverse, en quête de solitude. Je ne redoutais pas l'obscurité des champs ni les bois fantomatiques, car un ange m'accompagnait. Il était de haute taille et d'une beauté radieuse. Ses ailes et sa robe flottante étaient blanches comme neige et sa longue chevelure le nimbait d'or. Il me guidait et me protégeait. Pourquoi aurais-je eu peur ? Mon enthousiasme était à son comble.

Je n'ai jamais essayé d'expliquer, ni même de comprendre, comment pareille vision avait pu apparaître aux yeux d'un garçon de mon âge, et je ne tenterai pas aujourd'hui de résoudre ce problème. Je me contenterai de rapporter à mes lecteurs qu'un gamin ayant connu seulement l'intolérance et la bigoterie qui sévissaient dans nos campagnes, voilà une quarantaine d'années, sans goûter en aucune façon la poésie et la joie sublime que procure la religion, eut effectivement cette vision. Je craignais bien Dieu le Père, mais ne concevais nul amour envers cet Être austère qui, perché quelque part au-dessus des nuages, tenait dans un immense livre une comptabilité rigoureuse de nos actes. Certes, je n'ignorais point que, grâce à la mort du Christ, Il avait rendu possible mon salut, néanmoins Il me produisait l'effet d'un Dieu impitoyable. Pourtant, ne m'avait-Il pas envoyé un ange gardien ce soir-là ?

L'Église me faisait entrevoir des scènes allégoriques où, parmi des flammes rugissantes, des diables aux queues fourchues faisaient griller leurs victimes — tous ceux qui, en somme, ne partageaient pas ma foi, — et d'impressionnants tableaux du Ciel, cette ville aux rues tout en or, peuplée d'anges aux blanches ailes pinçant la harpe. Ce lieu de délices était accessible seulement à ceux qui suivaient à la lettre les enseignements donnés par le pasteur. Hors de notre Église, point de salut, et si on n'était sauvé on était damné.

Avec une telle perspective, rien d'étonnant que j'aie pris ma « conversion » au sérieux. Il ne me vint pas à l'esprit de la tenir secrète. Ne venais-je pas de découvrir un trésor inestimable, dont tout le monde devait réclamer sa part ? D'abord, je me confiai à mes parents, puis je colportai la nouvelle à l'école et je déployai

un zèle prodigieux à stimuler mes condisciples, ce qui, paraît-il, constituait une preuve suffisante de ma sincérité religieuse. Les sacripants se mirent à rire, et la moquerie dirigée contre moi, après l'aventure de Joppa et ma promenade avec mon bel ange gardien, se traduisait par des batailles. Chaque jour j'en livrais deux ou trois. Ainsi inspiré, avec quel entrain je me colletais ! Mais si l'esprit est fort, la chair est faible, et je finis par comprendre qu'il me serait impossible de rosser l'un après l'autre tous mes camarades pour les convertir à mes idées. Au moment où mon prosélytisme commençait à s'émousser, je reçus de plus fréquentes peignées qui, lentement mais sûrement, et certes à mon insu, me ramenèrent à des idées saines.

Ces diverses péripéties m'enlevèrent temporairement le goût de ramasser les pierres, mais il me fallut coûte que coûte continuer ma tâche. Oh ! l'indicible monotonie des semaines qui suivirent ! Cependant mon retour à la vie normale ne m'empêcha pas de nourrir de nouvelles chimères et je m'extasiai une fois de plus sur la béatitude dont étaient comblés ceux que mon imagination plaçait dans un monde où j'avais seul le droit de pénétrer. Mon père et ma mère eux-mêmes étaient exclus de cette terre sainte. J'essayai bien des fois de les faire entrer en fraude, mais ces efforts demeurèrent vains parce que mes pauvres parents se montraient incapables de voir le merveilleux domaine dont j'entrouvrais timidement les portes. À la petite école en brique rouge de Four Corners (plus tard dénommé Ogontz), dans le comté d'Érié, Ohio, j'offris à mes compagnons de jeux des billets gratuits pour mon pays des rêves, mais je fus si cruellement tourné en ridicule par les garçons et les filles que je leur retirai aussitôt mes invitations. Cependant, je m'accrochai à mes songes, que je partageais seulement avec mon copain Clarence Hill, surnommé,

« L'Échalas » pour d'évidentes raisons. Lorsque, des années plus tard, j'eus l'occasion de me rendre sur sa tombe, je me rappelai nos incursions juvéniles dans cette terre interdite aux autres, et je me sentis tout seul, abîmé de chagrin, encore que les hasards de la vie nous eussent séparés depuis fort longtemps, mon ami et moi.

Ma sœur Amy, mariée depuis peu, vint nous voir du Michigan, qui nous semblait alors très éloigné. Elle s'intéressa immédiatement à mes chimères et aux romans enfantins qu'elles engendraient sous ma plume. Je les composais laborieusement dans notre grande cuisine à l'ancienne mode, en entendant chanter la bouilloire à thé et crépiter le feu. Amy ne se bornait pas à satisfaire par honte d'âme les fantaisies de son petit frère, mais partageait à tel point ma ferveur que je lui donnai accès dans toutes mes cités idéales, dont elle conserve encore les clefs d'or. Elle s'associa à mes travaux littéraires, devint mon guide, mon conseiller et l'excellente amie qu'elle est toujours demeurée depuis. Je lui voue une reconnaissance éternelle de ne pas s'être trop emballée pour mes premiers écrits, et de m'avoir, au contraire, laissé franchement entrevoir la rude tâche qui m'attendait si je voulais un jour atteindre le talent de mes écrivains préférés. Elle m'encouragea à persévérer et envoya même une de mes pitoyables élucubrations au directeur de la revue Happy Hours. Imaginez ma joie lorsque je reçus de ce puissant personnage une lettre de félicitations où il me promettait le succès si je travaillais avec suffisamment de courage et de ténacité.

Ma sœur me cita en exemple un jeune homme d'Owosso, Fred Janette, qui collaborait alors aux Golden Days, et fut par la suite un brillant directeur de journal. À cette époque-là, il recevait la

somme fabuleuse de 300 dollars pour ses meilleurs romans destinés à la jeunesse. Qui m'empêcherait de devenir, à mon tour, un célèbre auteur, un écrivain dont les œuvres passionneraient les autres autant que me passionnaient les histoires de ce grand homme ? Lorsque ma sœur regagna son lointain Michigan, elle m'envoya chaque mois une lettre pleine d'encouragements.

Par-dessus mes piles de pierres, je construisais des châteaux uniques au monde, où vivaient et combattaient des héros d'une bravoure sans précédent dans l'histoire. Ils accomplissaient des actes de valeur surpassant de beaucoup les plus fameux exploits chantés par les troubadours.

Les mains boursouflées d'ampoules et les muscles endoloris, je continuais à empiler mes pierres, mais à présent la tache me paraissait beaucoup plus légère. On ne saurait croire à quel point quelques mots, témoignage d'intérêt ou d'indifférence, peuvent influencer l'avenir d'un enfant. Dans ces années plastiques de ma jeune vie, les conseils et l'aide que me prodiguait ma sœur eurent pour moi une importance décisive. Je résolus alors de devenir un écrivain, et seule la mort briserait mon élan.

02

Juste en face de notre ferme, de l'autre côté de la route et sous un orme gigantesque, se dressait la maison d'Hiram Fisher. Il y habitait avec sa famille composée de sa femme, Mary, et de leur fille, Jeanne, cousine de mon camarade l'Échalas. Tout autour de leur demeure poussaient des vignes qui s'étendaient jusqu'à l'orée des bois de Bingham.

Jeanne avait de jolis yeux bleus, une lourde tresse de cheveux brun doré et un délicieux teint rose qui, plus tard, se couvrit de quelques taches de rousseur. Maintes fois j'ai entendu ma mère proclamer que Jeanne était le plus beau brin de fille de tous les environs, c'est-à-dire trois ou quatre fermes isolées et plusieurs hameaux. Tout le monde l'aimait, mais je lui vouais une affection particulière.

Dans le petit monde où j'entrais, Jeanne se distingua tout de suite à mes yeux. Elle avait onze ans lors de notre arrivée à la ferme, ce triste jour de décembre, mais avec la clairvoyance digne d'une grande personne, elle comprit le chagrin éploré de ce gamin de six ans, seul et dépourvu d'amis, désemparé par la crainte de l'inconnu, et elle m'emmena d'une maison sans confort et sans joie dans la chaude cuisine de sa mère, où elle me gava de pain et de lait.

Jeanne fut mon soutien et mon idéal pendant les heures sombres de ma tendre jeunesse. Ma mère triompha souvent de ma résistance à lui obéir grâce à l'intervention de ma petite amie. Je courais me réfugier chez elle dès que mon père voulait me punir et elle refusait de me livrer à sa juste colère tant que la paix n'était pas signée. En mainte bataille Jeanne me tira d'embarras, et c'est toujours elle qui me consolait lorsque j'étais battu par quelque écolier. Je me souviens avec quel empressement elle me prit des bras maternels et me berça pendant toute une nuit, peu de temps après notre installation à la ferme. Je souffrais d'une horrible rage de dents et croyais ma dernière heure venue. Les aînés ne sauraient imaginer toute la douleur d'un gosse de six ans. Jeanne me donna le courage de me faire arracher cette maudite dent le lendemain par le docteur Benscoter.

Partout où elle allait, Jeanne apportait avec elle le soleil et la gaieté. On l'entendait rire et chanter à tout moment dans les champs et dans la ferme et, bien que parfois elle se comportât en vrai garçon, courût, grimpât aux arbres et sût se servir d'un fusil aussi bien que le meilleur d'entre nous, elle pensait toujours aux autres. Sa constante sollicitude envers moi ne diminua pas avec les années.

Pour conserver à ce récit toute sa véracité, je dois, à ma honte, avouer que lorsque j'eus atteint mes onze ans, l'heureuse influence de Jeanne sur moi cessa brusquement. Non que ma protectrice m'eût délaissé, mais parce que je subissais alors la domination d'un mauvais sujet dont la fréquentation m'entraîna à toutes sortes de méfaits qui devaient profondément modifier le cours de ma vie.

Un jour, pendant la leçon de grammaire, je me montrai dissipé au point que Mme Bacon, notre institutrice, me menaça de me tirer les oreilles si je continuais à troubler ainsi la classe. Le jeune voyou, assis immédiatement derrière moi, me souffla à l'oreille : « Eh ! froussard ! réponds-lui donc ! » Avant même de savoir ce que je faisais, je lançai cette phrase fatale : « Eh bien, osez donc ! »

De temps immémorable, notre petite école en brique rouge avait reçu des générations hétérogènes d'élèves, mais depuis trois ou quatre années un certain nombre de garnements, venus du village de Ceylon et des environs, en avaient fort compromis la discipline. Elle comptait une quarantaine d'élèves, âgés de quatre ou cinq ans jusqu'à seize ans, garçons et filles pour la plupart très sages, à l'exception de quelques fortes têtes, parmi lesquels un nommé Jimmy Curwood. Je ne m'étonne plus, à présent, que le

jeune bourru ait pu diriger tous mes actes, mais à cette époque ni Jeanne ni moi ne comprenions cette transformation dans mon attitude. Je tombais en extase devant la stature et la force de l'autre, j'admirais ses exploits, et personne ne m'ouvrit les yeux sur la lâcheté de cet individu, qui rudoyait et battait invariablement plus faible que lui.

Mes facultés de jugement sur la conduite des autres étaient très restreintes. Jeanne était foncièrement bonne et droite, mais elle ne pouvait me mettre en garde pour l'excellente raison qu'elle-même ne se rendait pas compte de l'influence néfaste dont j'étais victime.

Personne ne m'avait averti du fait que rosser une fille constituait une violation aux lois rudimentaires de la chevalerie. Six parmi les écolières tenaient tête aux plus vigoureux d'entre nous ; l'une d'elle me flanqua des volées dès mes sept ans, et trois autres s'acharnèrent fréquemment contre moi. Je serais facilement arrivé à bout d'une, ou même de deux, mais je succombais sous les coups des trois ensemble.

Sans réfléchir davantage, je ne me préoccupai que de sortir vainqueur de ce tournoi et rassemblai toutes mes forces pour battre Mme Bacon qui avait accepté le défi. Le jeune voyou me pressait par-derrière. « Vas-y ! N'aie pas peur ! Tu auras le dessus ! » me conseillait-il. Hélas ! Jeanne n'était pas à l'école. Je ne saurai jamais si sa bonté lui eût fait comprendre la vilenie de mon acte, si elle m'eût retenu sur la mauvaise pente. Personne ne bronchait. Tous les regards étaient braqués sur moi. Je tenais ma destinée entre mes mains.

Ce jour-là, je commis un crime abominable. Je me livrai à des voies de fait sur la personne de Mme Bacon, cette brave femme de cinquante ans, qui était la douceur même, et dont le seul tort avait été de m'administrer un châtiment cent fois mérité. De propos délibéré, je la bombardai de coups. Non pour me venger d'une punition antérieure ou dans un effort pour me défendre. Mon acte ne comportait aucune rancœur personnelle. Sur le plancher transformé en arène eut lieu une bataille comme n'en avait jamais vu les jeunes yeux de mes camarades. L'issue faillit m'être défavorable, car j'avais affaire à un adversaire de poids : seuls mes coups de poing au ventre firent pencher la balance de mon côté et toute l'école put entendre les soupirs de la pauvre femme chaque fois que je la frappais à cet endroit sensible. Enfin elle s'affaissa par terre et fondit en larmes.

Chose étrange, le pâle voyou fut le seul à me féliciter ; les autres enfants étaient sidérés de peur, encore qu'ils ne comprissent pas l'énormité de mon acte. Cependant, mon enthousiasme ne fit pas long feu. Mon père fut mis au courant du scandale avant d'en être averti officiellement, et je ne tardai pas à considérer l'affaire sous un nouveau jour. Une correction s'abattit sur moi, non moins vigoureuse que les reproches qui s'ensuivirent. Des gens allaient en prison pour des fautes moins graves, ajouta mon père. Je dus présenter mes excuses à Mme Bacon, qui m'accorda son pardon.

Malheureusement je continuai à fréquenter le gibier de potence. Il me prit sous son aile et, en témoignage de son amitié, battit comme plâtre quelques jours plus tard un grand diable d'Allemand qui me menaçait. Mais bientôt j'allais commettre une deuxième folie qui devait faire époque dans mon existence. Dans

ma cervelle d'enfant, je me considérai comme un hors-la-loi et je me décidai à m'enfuir sur mer pour échapper aux conséquences de mon mauvais coup.

La protection du jeune scélérat rehaussa énormément mon prestige aux yeux de mes camarades d'école, mais cela ne me suffisait plus : je voulais les éblouir par une intelligence et un courage supérieurs à ceux de mon jeune maître, je voulais me couronner d'une gloire impérissable.

Ma mère possédait un pistolet de petit calibre qu'elle portait sur elle lorsque, des années avant ma naissance, elle avait traversé le Texas avec mon père. Je pris cette arme en cachette, l'amenai à l'école et la tirai de ma poche, devant mes camarades émerveillés. Aucun d'eux n'osa rapporter le fait à notre institutrice.

Au cours de l'après-midi, je demandai la permission de quitter la classe pour quelques instants, sous un prétexte quelconque, À peine dehors, je fus bien embarrassé. Je cherchai en vain quelle prouesse accomplir lorsque, à ce moment-là, Gertie Smith et deux autres petites filles sortirent de l'école en courant et disparurent sous un appentis à une vingtaine de pas d'où je me trouvais. Aussitôt, mon mauvais génie m'inspira une idée abracadabrante.

Sans la moindre intention de blesser les fillettes, je me mis joyeusement à tirer dans la direction de leur retraite. Incapable de mesurer les conséquences de mon acte, je ne songeais qu'à créer une sensation extraordinaire. Je voulais, moi, le petit Jimmy Curwood, prouver au monde que le courage et l'héroïsme n'étaient pas morts. Mais je fus bientôt désillusionné.

L'école se vida avec une telle précipitation qu'on l'aurait crue en proie à un incendie. Les filles poussèrent des cris d'hystériques et mon camarade l'Échalas, qui me conservait malgré tout son amitié, s'empressa d'aller chercher le docteur Benscoter, dont la maison était visible de notre école. Bouche bée et pâle comme mes cheveux blanchis par le soleil, je fus gardé prisonnier jusqu'au moment où il fut dûment constaté que les fillettes avaient eu plus de peur que de mal. La poigne de notre institutrice lâcha mon collet et je disparus à travers champs vers la maison paternelle.

Un sombre précipice béait devant moi. Je ne discernais plus l'avenir, qui tout récemment encore s'annonçait plein de promesses. Dès ma plus tendre enfance, j'éprouvais une terreur indicible de la pendaison, et la perspective de subir pareil châtiment me donnait des ailes. Je me sentais, de surcroît, entouré d'ennemis invisibles. Personne ne m'ayant tranquillisé sur le sort des fillettes, je me croyais pourchassé ; une terreur stupide s'empara de moi et je courus comme une bête traquée.

Lorsque j'arrivai à la ferme, Cora m'apprit que ma mère rendait visite à Mme Vincent, de l'autre côté du verger, et que mon père et Ed travaillaient dans notre champ de blé. Je me pourvus rapidement de vivres, d'ustensiles pour la pêche, d'un long couteau que l'Échalas et moi avions fabriqué d'une vieille lime, et sans autre idée en tête que de m'éloigner le plus possible de mes poursuivants, je filai à travers les bois de Black dans la direction du lac Érié, que j'atteignis, avant la nuit, à l'embouchure du ruisseau de la Vieille-Femme.

Nous nous y donnions fréquemment rendez-vous, l'Échalas et moi, et en rapportions de bonnes prises à l'époque de l'année où

ce méchant ruisselet mêlait ses eaux à celles du lac. Une ferme abandonnée se dressait à quelque distance. Quand nous restions la nuit à la pêche, nous garnissions les râteliers d'herbes sèches, de vieux foin, et y dormions, douillettement comme dans des lits jumeaux.

Je passai la première nuit dans l'un de ces râteliers, mais à peine venais-je de réinstaller que je fus envahi par la crainte d'être surpris à l'intérieur de cette grange. Je n'avais que onze ans et manquais d'expérience, partant de raisonnement : je ne songeai même pas à fuir plus loin. Immobile, en proie aux terreurs qui semblaient ramper sur moi, je frissonnais au moindre bruit. Que la nuit me paraissait noire et sinistre ! Des milliers de grenouilles coassaient dans le marécage voisin et poussaient l'outrecuidance jusqu'à pénétrer dans l'antique grange pour me narguer : « Te voilà fichu, chu, chu, chu ! » Un hibou, perché sur le toit délabré, poussa un ululement lugubre et, dans le silence absolu qui suivit, j'entendis, au-dessus de ma tête, les battements d'ailes des chauves-souris. Une sueur froide me couvrit le corps, mais par bonheur le sommeil étendit enfin sur moi le manteau de l'oubli.

Aux premières lueurs de l'aurore, je me glissai par un trou du mur. À la façon prudente d'un Indien, je risquai un œil dehors et courus à l'endroit où l'Échalas et moi cachions une embarcation très primitive, fabriquée par nous. Je la poussai à l'eau et m'y embarquai, avec l'intention de la manœuvrer à la gaffe dans les eaux peu profondes jusqu'à l'anse de Groves, mais, passant sur un bas-fonds inconnu de moi, je perdis ma gaffe et faillis chavirer.

Ma peur redoubla — et pour cause — car le vent et le courant conjugués m'entraînaient vers la surface clapoteuse du lac et au moment où apparaissait le soleil, je m'étais éloigné d'au moins huit cents mètres de la rive. Aucune langue du monde ne pourrait exprimer de façon précise le soulagement que je ressentis en apercevant, à l'horizon, un sloop aux voiles neigeuses. Je me mis à agiter les bras et à hurler, encore que les gens à bord ne pussent matériellement me voir ni m'entendre. Par bonheur, le bateau se rapprocha et je fus sauvé.

Trois jeunes gens vêtus de blanc et que je pris pour des dieux, me recueillirent sur le Sandusky, dont je déchiffrai le nom écrit en lettres d'or. Ils m'interrogèrent aussitôt, mais il s'écoula quelque temps avant que je reprisse mon courage et l'usage de la parole, mes cris désespérés de tout à l'heure m'ayant rendu complètement aphone. Nous nous éloignâmes de la rive, car un vent défavorable se levait et il était dangereux de manœuvrer le sloop en eau relativement peu profonde.

En peu de temps j'eus débité mon histoire, bien que je me fusse promis de ne dévoiler à personne mon nom ni les causes de ma fuite. Ils éclatèrent de rire en m'écoutant raconter comment j'avais subi la tutelle de la jeune gouape de l'école, battu l'institutrice et enfin mitraillé les petites filles. Et moi, Jimmy Curwood, le hors-la-loi dont la tête était peut-être mise à prix, j'eus le front de rire avec eux ! Au bout d'un moment, ces dieux vêtus de blanc, qui semblaient échappés d'un conte de fées, calmèrent mes craintes. On ne me mettrait pas en prison pas plus qu'on ne me pendrait, mais il me fallait regagner sans retard la maison paternelle, ils me firent comprendre que mes fautes, sans gravité particulière et communes à maint écolier avant moi, me seraient

pardonnées si, une fois rentré chez moi, je promettais de les racheter par une meilleure conduite. Les jeunes gens me décrivirent l'inquiétude de mes parents et amis et me consolèrent si bien que, de nouveau, le monde m'apparut sous un jour heureux.

Ils auraient pu me mettre à terre à Huron, mais, après quelque discussion, ils préférèrent me conduire jusqu'à Sandusky, où ils avaient hâte d'arriver. Aussitôt après notre débarquement, ils envoyèrent un télégramme à Ceylon, pour être délivré par exprès à mon père, à cinq kilomètres de là. Ensuite, ces charmants sauveteurs m'emmenèrent, une heure avant midi, heureusement pour moi, dans un merveilleux restaurant. Le déjeuner terminé, l'un d'eux, touché sans doute par mon juvénile enthousiasme, me pilota dans la grande ville de dix-huit mille habitants, la plus vaste agglomération que j'eusse jamais vue.

Tant que vivront mes souvenirs, je reverrai, comme en ce merveilleux jour, la superbe avenue que nous longeâmes jusqu'à l'édifice couvrant une superficie aussi importante que notre carré de framboisiers. C'était une école, d'où sortaient les princes et princesses qui habitaient les châteaux et palais devant lesquels nous venions de passer. Mon compagnon dut comprendre mon admiration, car il quitta le trottoir et me conduisit sur une pelouse d'où nous pûmes assister à tout le défilé sans gêner personne.

Depuis ce temps mémorable, la ligne de démarcation entre les écoles de la campagne et celles de la ville n'existe pour ainsi dire plus. Mais à cette époque il y avait une grande différence, surtout, dans notre village, où la plupart des filles et des garçons se rendaient pieds nus en classe. Nous étions pauvrement vêtus et usions nos habits jusqu'à la corde. Quantité de mes camarades

portaient des hardes taillées dans les vieux effets de leurs parents, et plusieurs passaient six mois de l'année affublés de combinaisons. Quelle éblouissante vision je venais de contempler ! Ces jolies princesses me donnaient presque l'illusion que les portes du Ciel livraient passage aux anges. Par groupes de deux ou trois, ou davantage, elles défilaient devant nous, riant et causant, fleurs délicates pour mes yeux avides, et ressemblaient si peu à mes petites condisciples que je croyais vivre un conte de fées. Et les garçons qui marchaient parmi elles me paraissaient être les frères cadets des trois jeunes dieux qui m'avaient sauvé des flots. À quelques pas de moi, j'observais des personnages en chair et en os, que j'avais seulement entrevus dans mes rêves. Il ne me vint pas à l'esprit que je formais la seule note discordante au tableau. J'en arrivai à oublier mon galurin de paille au fond crevé et au bord déchiré, mes jambes en fuseau et mes pieds nus. Je ne pensai pas non plus à mon pantalon, sale et déguenillé, retenu à la taille par une ficelle. Ces apparitions me semblaient trop belles pour être vraies.

Lorsqu'elles se furent évanouies et que j'eus repris mon souffle, mon nouvel ami remonta avec moi la large avenue et nous entrâmes dans le superbe monument qui abritait tant de beauté. Ses grandes galeries, les vastes pièces avec leurs rangées de pupitres, tout le mystère ambiant en firent pour moi un palais enchanteur. Je fus absolument stupéfait d'apprendre que tous ces hommes et ces femmes que je voyais là étaient des professeurs.

La vue de cette école éclipsa tous mes désirs. Dans ces heures les plus décisives de ma courte existence venait de naître, chez moi, la noble ambition de faire partie de ce monde merveilleux

que le hasard et l'aventure m'avaient permis de contempler. À ce moment-là, j'aurais dû remercier ma bonne étoile de m'avoir poussé à braver mon institutrice et à apporter en classe le pistolet de ma mère. Mais je ne songeai pas le moins du monde à Mme Bacon ni aux ogres redoutables du Conseil d'éducation.

Confié à la surveillance du cocher, je repris le chemin de la maison, installé seul dans le cabriolet, je fus sans cesse hanté par cette école de Sandusky pendant le long trajet de trente-cinq kilomètres.

En l'espace d'un éclair, mon idéal avait complètement changé. Je ne voulais plus être chasseur de buffles ni guerrier indien, et pas davantage capitaine d'un bateau en quête d'un trésor enfoui par les pirates. Je désirais fréquenter cette école et devenir un prince parmi les princesses. Je me promènerais en leur compagnie sous les arbres touffus, avec un joli chapeau, une chemise blanche empesée, une énorme cravate, et des souliers si brillants que je pourrais me mirer dedans. Tout un monde en dehors de mes champs pierreux et de mes bois, m'avait ouvert ses portes, et mon imagination s'en était grisée.

De retour chez mes parents, je leur racontai mes étonnantes aventures ; quand j'en arrivai à ma visite à cette admirable école, que je dépeignis d'une voix tremblante de désir, je vis des larmes briller dans les yeux de ma mère.

03

Jeanne et ma mère m'attendaient à la porte d'entrée lorsque, en ce fameux soir de mon retour de Sandusky, le cabriolet pénétra avec fracas dans la cour de la ferme. Mais ce fut seulement le lendemain après-midi que, revenant de faire une commission pour ma mère, je me décidai à ouvrir mon cœur à ma grande amie. Je crois qu'à ce moment-là elle lisait plus loin que moi dans l'avenir, et je n'oublierai jamais ses paroles.

Jeanne venait d'atteindre la plénitude de sa beauté virginale et tirait vanité de son opulente chevelure, qu'elle était en train de sécher au soleil et de démêler à l'aide d'une brosse. À cette époque, je restais assez indifférent à ses charmes ; cependant, si je jette un regard dans le passé, je revois nettement l'éblouissante muse qu'elle était alors.

Ce soir-là, nous étions tous deux assis sous la véranda. Glissant son bras autour de moi, elle me haussa légèrement vers elle et me fit comprendre qu'étant donnée la distance — près de trente-cinq kilomètres de chez nous — je ne devais pas songer à aller en classe à Sandusky.

« Jimmy, ajouta-t-elle pour fréquenter une telle école, il faut beaucoup d'argent. Et comment t'en procurer… ici ? »

Des années plus tard, je compris le désespoir que contenait le ton triste de sa voix. Elle-même avait dû bravement affronter cette horrible nécessité financière, et la brutalité des choses avait renversé ses projets comme des châteaux de cartes. Plus que moi-même, mon adorable Jeanne avait cherché une consolation dans le rêve. En notre village, l'argent représentait une valeur

précieuse. Même les années d'abondance, chacun possédait juste de quoi joindre les deux bouts, acheter les vivres, strictement nécessaires, introuvables à la ferme, et les vêtements les plus simples. Pas un dollar à consacrer au superflu, pas un cent pour satisfaire le moindre caprice !

Quant à Jeanne, les portes du monde lui étaient fermées par des barreaux plus solides que de l'acier. La ville ne voulait pas d'elle, n'acceptait pas ses talents. Plus d'une centaine de professions accessibles maintenant aux femmes lui étaient interdites. Rien d'étonnant qu'elle se tînt hésitante, sur le seuil de la vie. Je ne m'en rendais pas compte alors, mais je conçois aujourd'hui combien elle dut souffrir devant une situation sans issue pour elle. Moi, au moins, je pouvais sortir de mon milieu et aider à la réalisation de mes rêves !

S'évertuant à ouvrir pour moi de nouveaux horizons, elle alluma mes espoirs et stimula mon zèle. Il existait d'excellentes écoles à Berlin Heights, à Florence et à Wakeman, me dit-elle, des écoles qui ne le cédaient en rien à celle de Sandusky. Wakeman était une véritable ville, et si peu éloignée de chez nous qu'en promettant à mes parents de travailler ferme et d'économiser, je pourrais peut-être les décider à m'y envoyer. Elle complota avec moi et ne perdit jamais l'occasion de plaider ma cause auprès de mon père.

Jusque-là j'ignorais la valeur de l'argent et peu m'importait d'en posséder. J'évaluais les choses au moyen de poudre et de plomb de chasse. Je savais, certes, que ma mère mettait de côté les œufs pour les échanger contre des articles d'épicerie au marchand ambulant qui passait une fois par semaine ; que nous usions parcimonieusement du beurre et que mon père enfin

épargnait sou par sou afin de payer nos impôts et les intérêts de notre hypothèque. Néanmoins, je n'en souffrais pas et notre pauvreté ne m'imposait aucune privation. Je mangeais à mon appétit et j'étais toujours suffisamment habillé. Les circonstances tragiques dans lesquelles nous nous débattions me laissaient indifférent, car j'étais trop jeune pour comprendre toutes les épreuves de mes parents.

Encouragé par Jeanne et stimulé par le souvenir de cette magnifique école de Sandusky, je n'eus plus qu'une idée en tête : y aller faire mes études, et ma mère prit fait et cause pour moi. Sans relâche, elle et Jeanne s'employèrent à vaincre la résistance de mon père. Non qu'il y mît de la mauvaise volonté, mais il prévoyait des difficultés financières insurmontables. Il lui faudrait tant d'argent pour payer les frais de collège ! D'abord, de meilleurs vêtements, puis la pension et mes faux frais. Si notre verger, attaqué si souvent par la gelée, produisait seulement une bonne récolte, il réfléchirait à tout cela, mais pour l'instant il ne pouvait envisager pareille dépense.

Et puis, rien ne valait la maison paternelle pour un jeune garçon. N'étions-nous pas heureux à la ferme ? Les enfants s'en trouvaient mieux de vivre avec leurs parents jusqu'à un certain âge. Lui-même s'était enfui en mer, était devenu une espèce de paria dans la famille, et il redoutait de me livrer si jeune aux hasards de la vie. À présent, je partage le point de vue de mon père et ne l'en aime que davantage.

Àl'automne passa et céda sa place à l'hiver. Redoublant d'ardeur, je fis la chasse aux lièvres et les vendis dix cents la pièce à un commerçant de Florence qui les expédiait en ville. À huit cents mètres de chez nous habitait un nommé Tom Lee, le pay-

san le plus prospère des environs. Vers le printemps, il me chargea de ramasser des ronces dans ses bois, à raison de vingt-cinq cents l'acre, soit quarante ares. Avant l'été, j'avais réussi à épargner la somme nécessaire pour m'acheter un complet.

Au cours de cette année-là, Jeanne et ma mère conçurent l'idée ingénieuse qui devait réaliser mes rêves. Nous irions nous établir en ville et mon père monterait une boutique de cordonnier. Oui, mais comment abandonner la ferme ? qui s'occuperait, pendant tout l'hiver, de soigner notre vache, les deux chevaux, les cochons et les poules ? Mon grand frère, Ed, qui se destinait aux travaux des champs, s'offrit à rester chez nous jusqu'au printemps. Combien je lui en suis reconnaissant ! Plus tard, il devint l'un des plus fameux arboriculteurs fruitiers du nord de l'Ohio, où il demeura jusqu'à ce qu'il fût appelé en Floride par la culture des citronniers.

Après maintes discussions, qui durèrent tout l'été, nous résolûmes enfin de partir à l'automne pour Wakeman, où ma mère avait passé son enfance et où, jeune fiancée, elle avait dû se morfondre plusieurs années en attendant le retour de mon père, qui participait à la guerre de Sécession.

Jusqu'au dernier moment, il hésitait encore. Qui sait ce que je ferais à l'école de la ville ? Probablement rien que des sottises et son sacrifice demeurerait inutile. Jeanne et ma mère vainquirent ses dernières objections et le coup de grâce fut donné par une lettre de ma sœur Amy, nous proposant de me prendre chez elle à Owosso, où je continuerais mes études. À la pensée de mon éloignement, ma mère se mit à pleurer et, comme toujours en pareil cas, mon père précipita les choses. Il loua une boutique de cordonnier et fixa la date de notre départ. Je vois encore ma mère, le

visage tout rouge, emballer nos meubles et tirant des plans pour l'avenir. Cet événement faisait époque dans sa vie autant que dans la mienne.

Le lendemain matin de bonne heure, nous nous mîmes en route pour Wakeman, emmenant avec nous une bonne partie du mobilier. L'Échalas se trouvait là pour me dire adieu. Nous avions le cœur si gros de nous séparer que nous dûmes faire effort pour retenir nos larmes. Jeanne embrassa ma mère et déposa un baiser sur mes joues, puis la voiture s'ébranla le long du chemin désert et poussiéreux qui me conduisait à ma Grande Aventure. Après avoir dépassé notre verger planté de pommiers et l'antique maison de Vincent, nous arrivâmes à l'orée des bois de Bingham d'où j'aperçus, au milieu de la route, l'Échalas agitant son vieux chapeau et, près de lui, Jeanne et nos voisins les Fisher.

Wakeman comptait alors un millier d'habitants et formait le centre commercial d'une vaste contrée agricole. Les trains circulaient jour et nuit sur la grande ligne de la Compagnie du Lake Shore et Michigan Southern. La rue principale déployait une activité qui m'émerveilla. Il y avait deux grands bazars où l'on trouvait de tout, depuis une once de poivre jusqu'à une charrue : des boutiques de moindre importance, épiceries, cordonneries, magasins de confection ; deux modistes, trois forgerons, un établissement de bains avec piscine, et un hôtel ; enfin une tonnellerie fondée cinquante ans auparavant par mon propre grand-père maternel et qui fabriquait encore chaque année des milliers de fûts servant à l'expédition des pommes. Mon changement de milieu était complet. Wakeman éveillait en moi un énorme intérêt cosmopolite.

Dans l'après-midi et la soirée du samedi, ce bourg campagnard prenait l'aspect d'une petite ville. Venus de kilomètres à la ronde, les fermiers attachaient leurs chevaux aux barrières et, la foire terminée, amis et connaissances se réunissaient pour échanger de joyeux propos. On ne voit plus cela de nos jours, où chaque paysan possède son automobile, et le pays ne vaut guère mieux depuis la disparition du « Samedi des fermiers ».

Les mœurs des citadins m'intéressaient beaucoup plus que les visites hebdomadaires des ruraux, dont je connaissais la vie. Mon contact avec la ville élargit mes conceptions du monde qui, jusque-là, se bornait au comté d'Érié et à l'Ouest de l'Amérique, région brumeuse seulement entrevue et où je me proposais d'aller quelque jour chasser le buffle et tuer des Indiens.

À Wakeman, je fis ma première sortie « dans le monde », tiré, cette fois à quatre épingles. Je rencontrai des garçons et des filles d'un genre tout à fait nouveau qui m'invitèrent à jouer chez eux. Certains étaient allés jusqu'à Cleveland, quelques-uns à Buffalo et aux Chutes de Niagara, et un seul d'entre eux à l'Ouest, dont il rapportait de surprenantes histoires.

Le neveu du professeur Scott m'enseigna à jouer de l'harmonica et de la guimbarde, et me lança dans l'affolant tourbillon de la société. À l'occasion de la Saint-Valentin, je poussai l'audace jusqu'à me procurer, pour trois cents, une déclaration d'amour toute imprimée que j'envoyai à ma « bonne amie », dont la présence tangible atténuait momentanément le souvenir de Jeanne. Mes initiales figuraient, en belles majuscules, au verso de la lettre.

Observateur de nature, je remarquai bientôt que les apparences jouaient en ville un rôle considérable et pris à cœur de

veiller désormais à certains détails de toilette négligés jusqu'alors. Depuis le jour où une petite fille, égalant en beauté mes princesses de Sandusky, m'envoya gentiment me débarbouiller, jamais plus ma mère n'eut à me reprocher mon cou sale. Je commençai de comprendre à quel point ses recommandations étaient justifiées, et me convainquis que des ongles propres, une cravate nette, des souliers bien cirés et un bain fréquent contribuaient à me rendre plus sympathique aux yeux de mes camarades.

Pendant notre séjour à Wakeman, un astronome vint faire des conférences armé d'une longue lunette en cuivre qui ressemblait à un petit canon.

Il nous révéla les premières merveilles célestes et il essaya de soulever devant nos yeux étonnés le voile de l'univers. Frappé de terreur, j'écoutais avidement les choses que je mourais d'envie d'apprendre : la géographie du ciel pendant la nuit et le nom des étoiles qui scintillaient au firmament. Ce vieillard à barbe grise, mort depuis longtemps sans doute, nous montra que notre terre n'était qu'une des milliers de sphères projetées à travers l'espace, et l'une des plus insignifiantes de l'immense système solaire qu'il nous décrivit en termes accessibles à nos jeunes esprits. Puis il nous fit regarder la lune à travers son télescope. Nous contemplâmes, en effet, les montagnes, les déserts et les grandes vallées de cet autre monde. Jamais je n'ai oublié le frisson que j'éprouvai à la vue de ce miracle.

Une nouvelle conception de Dieu s'imposa lentement à moi. Auparavant, je croyais sincèrement que toute sa création se bornait à notre machine ronde et à l'homme destiné à régner sur elle. Tous les êtres étaient exclusivement créés pour notre usage. Dieu avait choisi notre planète comme centre de l'univers, tout le

reste se limitant au soleil, à la lune et aux étoiles visibles, ne prenait aucune importance dans ce plan où la terre et les hommes constituaient l'unique souci du Créateur. Dieu avait numéroté chacun de mes cheveux et permis le vol du moineau, non point par un effet de sa prodigieuse bonté, mais simplement parce que cela faisait partie d'un vaste système suivant lequel la moindre de nos pensées, le plus petit de nos actes, inscrits à notre compte personnel, seraient réglés au terrible jour du jugement, où tous — hommes et femmes — recevrions une magnifique récompense ou un châtiment éternel. Or, ce Dieu dont les décrets me paraissaient si austères et si impitoyables, devenait maintenant à mes yeux non seulement un personnage intéressant, mais fascinateur. Entre nous pouvaient exister des relations amicales, voire affectueuses. Mon admiration pour Celui qui avait créé ce vaste monde contemplé par moi au télescope devait bannir à jamais chez moi la crainte que l'Église m'avait inspirée à son sujet.

Cette nouvelle manière de comprendre la divinité semblera à d'aucuns non moins étrange que la révolution opérée en mon jeune esprit. Ce fut le premier pas — indispensable — vers l'édification d'une foi profonde et durable qui m'embellit la vie et me permet de considérer la mort comme un joyeux intermède séparant une magnifique période de mon existence d'une autre plus séduisante encore. Je commençais à me libérer des ténèbres infernales.

L'hiver passa beaucoup trop rapidement, à mon gré.

Je ne sache pas avoir acquis, à l'école de Wakeman, plus de connaissances que Mme Bacon m'eut inculquées si j'étais demeuré sous sa tutelle. Cependant, dans cette imposante maison de bois de deux étages, les maîtres formèrent peu à peu mon éduca-

tion. Grâce à d'excellents principes, je finis par me rendre compte que l'instruction livresque ne comptait pas uniquement et j'essayai de penser par moi-même et de voir clair dans la vie. Jamais je n'aurais obtenu pareil résultat à l'école. Ici, à Wakeman, je faisais pour la première fois de réels progrès.

Au mois de mai, nous retournâmes à la ferme.

Après une semaine de préparatifs qui ramenèrent mes pensées vers les grands bois, les champs et le fond des ruisseaux, mon frère Ed vint nous chercher avec notre chariot. Lui et mon père montèrent par-dessus l'énorme chargement de meubles et je les suivis à pied malgré les objurgations de ma mère, qui insistait pour que je l'accompagnasse dans le cabriolet. Ed avait amené mon chien Jack et nous gambadâmes ensemble pendant presque tout le trajet, soit une distance d'au moins douze kilomètres.

Notre retour s'effectua par une magnifique journée. Dans le ciel d'azur erraient, çà et là, des panaches de nuages. Un parfum printanier flottait dans l'air et la brise répandait l'odeur de l'herbe naissante et des bourgeons prêts à éclater. Partout l'on voyait des flaques et de minces filets d'eau étincelant au soleil. Les grenouilles des prés coassaient en chœur, les rossignols lançaient leurs chants d'amour, les geais et les piverts nous appelaient des arbres.

Dès l'aube, l'Échalas guettait notre arrivée. À peine eut-il entendu notre voiture grincer au tournant du chemin dans le bois de Bingham qu'il courut à notre rencontre sur la grande route, en agitant un vieux chapeau de feutre.

« Bonjour, l'Échalas !

— Bonjour, le Lâcheur ! »

Nous n'en dîmes pas davantage. Sans même échanger une poignée de main, nous nous regardâmes, la face élargie d'un sourire. Puis :

« Enfin, te voilà de retour ?

— Oui, mon vieux. »

Ce fut tout. Ensuite nous marchâmes ensemble derrière la voiture et la conversation reprit un ton moins laconique.

Ma mère nous avait devancés à la maison et Jeanne lui offrait déjà son aide. Qu'elle était grandie et devenue belle depuis notre séparation de quelques mois ! Mon cœur tressaillit lorsqu'elle me prit dans ses bras et m'embrassa. Je retrouvais ma Jeanne bien changée ; c'était une vraie femme à présent.

Impression éphémère : Jeanne reprit bientôt sa place dans ma vie, mais je cessai de la taquiner et de lui jouer de vilains tours. Dès le lendemain, nous nous asseyions sous notre véranda et bavardions ensemble comme naguère. Avec quelque hésitation je lui fis part des désirs qui me tourmentaient depuis le jour où, à Wakeman, j'étais entré dans la petite boutique d'une brave vieille à cheveux blancs qui tenait tout un stock de magazines. Mon âme s'exaltait à mesure que je parcourais ces périodiques sur la longue table où ils étaient étalés. Pas un jour ne s'écoulait sans que je leur fisse une petite visite. Mon cœur battait plus fort lorsque je lisais le nom des écrivains, et leurs magnifiques histoires me laissaient rêveur. Vers la fin de cet hiver-là, j'avais pris mon courage à deux mains et écrit à quelques-uns des directeurs, qui m'avaient encouragé de deux ou trois réponses.

Jeanne me comprit tout de suite.

Àmes yeux, elle était l'unique personne au monde — sans en excepter même ma jolie maman — capable de se rendre compte que le démon d'écrire s'était emparé de moi et guiderait désormais ma destinée.

Certes, je revoyais, dans mes relations, mainte jeune fille douée, comme Jeanne, de grâce et de beauté, mais nulle d'entre elles ne possédait une intelligence si pénétrante. Il est difficile de briser l'idéal d'un gamin.

Un instant la gravité de ses traits s'effaça : elle esquissa un sourire et ses yeux bleus étincelèrent tandis qu'elle levait les bras et tendait vers la chaleur du soleil sa brillante chevelure.

« Il faut travailler plus dur que jamais, Jimmy. J'espère qu'un jour tu me choisiras comme l'héroïne d'un de tes romans, n'est-ce pas ? »

Ces paroles optimistes et pleines d'encouragement tombèrent-elles sur moi aussi naturellement qu'une douce ondée d'avril, ou Jeanne, voyant très loin dans l'avenir, me pressa-t-elle, en toute connaissance de cause, de suivre la voie que j'avais délibérément choisie ? Je l'ignore. Toujours est-il que je ne saurais compter les fois où son nom figure dans les pages de mes livres.

En toute équité, la vie devait combler Jeanne de bonheur ; je souhaitais du moins qu'il en fût ainsi. Ma petite amie d'autrefois se rappelle-t-elle parfois les moments heureux de notre jeunesse où j'étais « Jimmy » pour elle et que je l'appelais « Jeanne la siffleuse » ?

04

Notre séjour en ville avait opéré en moi une transformation dynamique et allait me permettre de gagner ces régions idéales entrevues à Sandusky. Durant ces quelques mois passés à Wakeman, un nouvel instinct me poussait à quitter sans retard nos champs caillouteux et nos forêts. Non que j'eusse rougi de notre humble foyer ou que les privations inhérentes à notre vie de pionniers commençassent à me peser. Il me semble plutôt que je cherchais inconsciemment à atteindre un but confus, irréalisable, et j'étais attiré avec la même force que l'aiguille de la boussole vers le pôle magnétique.

Je ne comprenais pas ce désir qui grandissait en moi. Jamais je n'avais, auparavant, goûté à ce point les manifestations de la nature : néanmoins une ardeur constante, irrésistible, m'incitait à retourner en ville à l'automne suivant pour y continuer mes études. J'eus beau m'évertuer à faire partager mon enthousiasme à l'Échalas au cours de nos vagabondages dans la campagne ; ce fut peine perdue.

Il s'animait jusqu'à l'éloquence lorsqu'il se mettait à me raconter ses aventures de chasse durant mon absence, et demeurait froid dès que j'essayais de lui faire admirer le spectacle du ciel étoilé, tel que me l'avait montré l'astronome de Wakeman. Il lui était impossible de concevoir ce besoin d'abandonner de nouveau nos balades pour aller m'enfermer dans une classe, et, à vrai dire, je n'aurais pu davantage lui expliquer ce qui se passait en moi.

Quoi qu'il en fût, cette envie ne cessait de me consumer. Comme pour exaucer mes vœux, ma sœur arriva du lointain Michigan avec l'intention de passer l'été avec nous et finit par ren-

verser les dernières objections de ma mère à mon sujet. Il fut décidé que je retournerais avec Amy à Owosso et entrerais au collège à la réouverture des classes.

« Cette fois, on ne te reverra plus », soupira l'Échalas lorsqu'il apprit mon départ pour cette ville située à trois cents kilomètres de chez nous.

Il faillit en perdre le souffle, car en ce temps-là un kilomètre semblait long à un gosse ; de plus, Owosso se trouvait à l'autre bout des États-Unis. À mesure que s'approchait l'heure de la séparation, des larmes embuaient les yeux de ma pauvre mère, et elle tentait bravement de les refouler. Mon père, lui, prenait un visage plus grave et mon chien Jack me suivait partout, calme et silencieux comme s'il pressentait une affreuse tragédie, et ses gros yeux bruns semblaient me supplier de ne pas l'abandonner une fois de plus.

Le jour fixé et à l'heure dite, une voiture vint se ranger devant la porte. J'y pris place, vêtu d'un costume neuf confectionné à la maison et fier de porter pour la première fois un long pantalon. J'étais prêt à affronter l'un des événements qui laissèrent dans ma vie une marque indélébile.

« On me vole mon petit garçon ! », sanglotait maman, et Jeanne se mit à pleurer elle aussi.

Des larmes brûlantes emplirent mes yeux au point que je distinguais à peine mes êtres chers. Mais ma sœur Amy réconforta tout le monde de ses bonnes paroles et, au moment où le cabriolet démarrait, l'Échalas me cria, d'une voix triste :

« Au revoir. Je ne te reverrai plus ! »

Je n'essaierai pas d'expliquer comment mon camarade pouvait deviner que mon absence de quelques mois se prolongerait en années. Lorsqu'il m'arrive de jeter un regard en arrière, je comprends maintenant avec quelle mystérieuse et infaillible sûreté notre destin chevauche l'orage et monte sur les ailes du vent. Si j'avais su que le train, quittant la petite gare de Ceylon, me séparait pour toujours du berceau de mon enfance, j'eusse été incapable de supporter si allègrement le long trajet jusqu'à la vieille station du Michigan Central, située à deux pâtés de maisons du lieu de ma naissance et dans les parages duquel mon ami Charles Miller et moi jouions si souvent.

Le lendemain de notre arrivée, ma sœur me fit visiter la ville. J'eus l'impression qu'elle ouvrait devant mes yeux un ancien coffre et enlevait la poussière des images depuis longtemps oubliées. Sept ans représentent un temps considérable dans l'esprit d'un petit garçon !

Notre vieille maison s'était transformée en auberge et dans la chambre qui m'avait vu naître se divertissait un groupe de commis voyageurs. Plus de noyers dans les rues, et sur le pré communal, à la place des grands sapins, se dressaient à présent des magasins et des maisons d'habitation. Personne ne savait ce qu'était devenu Charles Miller après la mort de son père. L'usine Wood, qui fabriquait des manches pour instruments aratoires, n'avait pas changé un brin : je la retrouvai, toujours entourée d'énormes piles de rondins de chêne, à l'extrémité desquels la résine suintait et se coagulait comme autrefois. Kate Russell, dont la tournure extravagante m'incitait à grimper à cheval, m'apporta une tarte le tout premier jour de mon arrivée. La magnifique Shiawassee, cette rivière qui hanta mes rêves bien des années plus tard, tra-

versait toujours la ville en courbes gracieuses, et ses eaux miroitantes m'invitaient plus que jamais à la nage et à la pêche.

Owosso est maintenant une coquette petite ville de plus de huit mille habitants. Je l'ai toujours considérée comme « ma patrie », de nombreux liens m'y rattachent et je ne manque jamais d'y revenir de temps à autre, en quelque lieu éloigné que je me trouve. À Owosso, j'accomplirai le terme de mon voyage.

Malgré la pauvreté et les privations que peuvent évoquer le pays natal, on lui conserve toute la vie une petite place dans son cœur. J'éprouvai quelque solitude au début ; mais peu à peu notre vieille ferme de l'Ohio, mon camarade l'Échalas et Jeanne s'estompèrent dans mon esprit. De l'époque où j'empilais bravement mes pierres sous la chaleur insupportable se dégagea au bout d'un certain temps comme un parfum de lavande ou le charme d'une antique dentelle.

La plus tenace de mes affections d'enfant me ramena irrésistiblement vers les berges de la Shiawassee. La rivière s'empara de tout mon être. Mes souvenirs d'autrefois affluèrent comme une volée d'oiseaux. Je retrouvais le cours d'eau qui s'était déroulé tel un fil d'argent à travers ma vie subconsciente, il allait devenir mon fidèle compagnon dans la joie et dans la peine, il dirigerait mes pas vers l'Aventure et me pousserait à tenter de grandes choses. Sans plus tarder, je composai un conte sur ma rivière et j'avertis l'Échalas, dans une de nos lettres, que nous nous y embarquerions quand le jour viendrait pour nous de partir à la conquête de la renommée et de la fortune.

Rien ne révèle mieux à l'homme le caractère sublime de la vie et ne lui inspire plus de courage et de foi qu'une rivière sautillant

au soleil, chantant dans les rapides, contournant des obstacles insurmontables, et calme à travers les solitudes. Tel était la Shiawassee, qui coulait, fraîche et limpide, avec toute la noblesse d'un grand fleuve. Plût à Dieu que la rapacité et l'égoïsme du commerce moderne l'eussent épargnée ! Car rien n'est sacré aux seigneurs de la mercante ! Néanmoins, le doux souvenir de la Shiawassee de mon enfance me réconforte à certaines heures. Quand je m'évanouirai dans le crépuscule de la mort, l'esprit de ma rivière emportera mon âme vers cette existence magnifique où, selon mes croyances, j'entrerai avec allégresse.

Peu de temps après, ma sœur me conduisit chez Fred Janette, ce jeune auteur qui avait examiné avec quelque intérêt mes premières élucubrations littéraires, et dont je dévorais tous les romans publiés par lui dans le magazine. Arrivé devant sa porte, je tremblais d'émoi à la pensée de voir un de ces surhommes qui écrivaient des histoires, imprimées ensuite dans les journaux. Sa maisonnette de plain-pied, à l'ancienne mode, me fit l'aspect d'un palais. La porte fut ouverte par un grand Français barbu, que je devais considérer plus tard presque comme un père, puis une femme rondelette, aux cheveux blancs, qui maintenant tient une place dans mon cœur tout à côté de celle de ma mère, vint nous saluer.

Pendant que ma sœur, nullement effrayée en présence de si augustes personnages, riait et bavardait, j'entendais le rapide tic tac d'une machine à écrire qui sortait d'une pièce située au fond du vestibule. Depuis, j'ai rencontré dans le monde bien des savants et sommités littéraires, des princes et même des rois, mais si je les voyais en ce moment agenouillés devant moi, mon hom-

mage ne serait rien comparé à celui que je me préparais à déposer aux pieds de mon grand homme.

« Fred est en train de terminer un chapitre de son roman. Il vous prie d'attendre un peu », nous annonça sa mère au bout d'un instant.

Quelques minutes après, le bruit de la machine à écrire cessa, la porte s'ouvrit et le fameux écrivain apparut à mes yeux. D'une phrase il renversa toutes les barrières entre nous et dissipa instantanément mes craintes. S'avançant de cette allure nerveuse et rapide qui lui est caractéristique, il sourit, me saisit les mains et s'écria :

« Ah ! voici notre jeune auteur ! »

Fred me conduisit ensuite dans son bureau, encombré de livres, de papiers et de pages dactylographiées. Il m'y garda une heure, me montra un chèque de trois cents dollars que le directeur des Jours dorés venait de lui envoyer, m'expliqua son travail actuel et comment il procédait.

Songez donc ! On le payait trois cents dollars pour des mots — de simples mots — qu'il sortait de sa tête sans débourser un cent ! Il m'avait appelé « jeune auteur » et assuré maintes et maintes fois que j'atteindrais sûrement le succès si je m'appliquais de tout mon cœur au métier d'écrivain. Le prodigieux avenir qu'il déploya devant mes yeux émerveillés fit courir pendant des mois mon sang dans mes veines.

Le grand homme eut le tact de ne pas me traiter en petit garçon. Dès notre première entrevue, il m'accepta comme camarade,

me pria de revenir souvent le voir et me témoigna une amitié que j'apprécie depuis de nombreuses années.

Est-il possible que moi-même, à mon tour, j'éveille pareil enthousiasme chez les jeunes gens qui, poussés par quelque mystérieuse raison, me rendent visite ? Se peut-il vraiment que je fasse vibrer leurs cordes sensibles comme cet écrivain fit vibrer les miennes ? Dieu me garde de leur refuser l'aide et les encouragements nécessaires, s'il est en mon pouvoir de leur accorder cette faveur.

Bien que ne perdant pas de vue la nécessité d'étudier pour devenir un grand auteur, je vis arriver trop tôt la rentrée. Je ne parviens pas encore à m'expliquer mon ardent désir d'entrer à l'école, alors que je la trouvais si ennuyeuse une fois installé à mon pupitre. Suivant mes progrès accomplis sous la férule de Mme Bacon et à Wakeman, je fus placé en sixième et montai petit à petit jusqu'en première, mais tout en comprenant l'importance des études, je n'ai jamais pu surmonter mon aversion pour le collège.

Je fis le désespoir de Miss Curliss, mon professeur d'algèbre. Le petit M. Chaffee déclara un jour que ma tête vide constituait le phénomène de l'École secondaire d'Owosso. Miss Needies me considérait comme un cancre. Mes aventures scolaires furent à ce point horribles qu'aujourd'hui encore je les revois dans mes cauchemars. Sans la présence de Miss Boyce, délicieusement jolie, et de Miss Bartrem, qui montrait à mon égard une patience angélique, mon séjour au collège d'Owosso eût été un véritable enfer.

Je dois à la bonne humeur de ces deux charmantes femmes, à l'intérêt qu'elles me témoignèrent, le peu que j'appris à Owosso.

Le professeur Austin, le principal, s'amusait volontiers de mes escapades le long de la rivière ; néanmoins il me dit, un jour, que si l'on donnait un prix de bêtise, il me l'octroierait sans balancer.

Dès le début, la Shiawassee se révéla comme mon véritable professeur et l'ange gardien de ma destinée. Par beau ou mauvais temps, en n'importe quelle saison, je me levais à l'aube pour aller visiter sur les berges mes trappes à rats musqués et à martres, dont je prenais des vingtaines entre les ponts de Washington et d'Oliver Streets, soit une distance d'environ huit cents mètres du centre de la ville. À ma seconde année de classe à Owosso, la rivière m'avait entièrement accaparé. Je possédais tout un attirail de trappes, un fusil et une pirogue indienne creusée dans un tronc d'arbre.

Sous mon épiderme blanc, j'étais moi-même presque un Indien. En dehors des heures de classe, j'écrivais des récits d'aventures et, sans nul intention mauvaise de ma part, je compliquais singulièrement la tâche de mes professeurs. Fréquemment j'étais appelé au bureau directorial pour justifier mes absences ou retards en classe, et le fait que j'étais debout avant le réveil et prêt pour l'école, alors que la plupart de mes compagnons dormaient encore, ne suffisait pas à me disculper. Je me rappelle qu'une fois je regagnai mon banc sur la pointe des pieds au milieu d'une prière récitée par le professeur Austin ; celui-ci, en m'apercevant, termina ainsi son invocation : « Mon Dieu, je te rends grâce d'avoir daigné nous rendre, ce matin, notre Nemrod sain et sauf. » À partir de ce jour-là, on me donna ce sobriquet.

Mon beau-frère m'ayant offert le choix entre un voyage à l'Exposition universelle de Chicago ou un fusil de chasse, j'acceptai sans hésitation le fusil, après quoi j'explorai les bois bien loin en

amont de la Shiawassee. Nous nous trouvions alors au cœur d'une magnifique contrée primitive. D'immenses étendues de forêts s'avançaient presque jusqu'à nos portes, et à l'endroit où s'élève actuellement la raffinerie, avec ses cheminées vomissant la fumée dans le ciel, commençaient mes terrains de chasse préférés. Les lièvres et les écureuils abondaient et de même les perdrix, presque comme à l'époque des pionniers, et toutes sortes de petits animaux à fourrure vivaient dans la forêt et au bord des petits ruisseaux, affluents de notre rivière. En face de chez nous, pour ainsi dire, on découvrait une réplique du séduisant « pays du Nord » ce paradis de mes rêves, car les bois devenaient plus sauvages à mesure que j'y pénétrais et ils m'attiraient irrésistiblement vers la grande aventure.

J'allai passer mes vacances à la maison paternelle en compagnie de ma sœur Amy. Vers la fin de l'hiver, ma mère, se morfondant loin de son Jimmy, mon père prévint Amy qu'on attendait mon retour prochain à la ferme, à moins que lui-même ne trouvât un moyen quelconque de réunir la famille à Owosso, et il se promettait de mettre tout en œuvre pour s'installer cette fois définitivement dans cette ville. Pauvre vieux papa ! Sans récriminer il avait dû, sept années auparavant, contraint par les événements, quitter ses vieux amis d'Owosso et se plier à un terrible sacrifice !

Ma sœur pleura de joie et je joignis ses larmes aux siennes, sans trop comprendre pourquoi. Tiraillé entre la rivière et la ferme, je ne savais au juste si je préférais poursuivre ma nouvelle vie ou retourner vers l'Échalas, Jeanne et mon vieux chien Jack. La question fut tranchée par ma mère et Amy. Au printemps, mes parents et ma sœur Cora arrivèrent avec armes et bagages, et père monta une échoppe de savetier, qu'il fit peindre en rouge,

entre le vieil hôtel de ville et l'antique et pittoresque armurerie Merrick Blair. Mon frère Ed restait à la ferme, et comme je m'étonnais de l'absence de Jack, ma mère dut m'avouer la vérité : mon pauvre chien était mort un mois après mon départ et on l'avait enterré sous le gros pommier.

Des années durant, mon père raccommoda les chaussures à l'ancienne mode, c'est-à-dire avec une alêne, du ligneul et des formes en bois. Il ne rechignait jamais à la besogne, qu'il accomplissait de son mieux, et se montrait critique impitoyable envers lui-même. Malgré son humble situation, il sut toujours gagner l'estime de ses concitoyens. Souvent je l'ai vu s'écarter, chapeau en main, pour céder la place aux femmes, et pas une fois je ne l'ai entendu jurer ou tenir des propos grossiers.

Il blanchit sous le harnais, mais il resta toujours droit comme un « i », tenant la tête haute et supportant ses maux en patience. Je ne crois pas qu'il soit possible, pour un fils, d'avoir quotidiennement un meilleur exemple sous les yeux.

Toute cette tranche de mon existence s'écoulait sans événements marquants. Bien entendu, la rivière occupait toujours la première place ; en dehors de cela, je suivais les exercices physiques au patronage de l'École du dimanche ; je m'entraînais à la boxe dans la grange des Bigelow et prenais part aux fréquentes batailles qui mettaient aux prises les garçons de l'Est de la ville avec ceux du quartier Ouest, pour des motifs dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Comme la plupart de mes camarades, je faisais de petites corvées habituelles à la maison, et chaque samedi Fred Crowe m'employait dans son magasin pour un salaire de cinquante cents.

J'adorais la chasse, la pêche, le football, le patinage, le toboggan et en général tous les sports réclamant une grande activité corporelle. Ajoutez à cela « ma rivière » et le temps consacré à la littérature, et vous comprendrez que je ne connaissais pas l'ennui.

Les petites filles jouèrent un rôle insignifiant dans ma vie. Une fois pourtant, je pris mon courage à deux mains et priai ma jeune voisine, Nell Carpenter, de m'accompagner à une soirée enfantine chez Vera Haskell. D'un commun accord, nous nous séparâmes à quelques pâtés de maisons plus loin, chacun allant de son côté, et à l'heure du départ nous filâmes à l'anglaise pour nous retrouver à l'endroit où nous nous étions quittés précédemment. Tout cela afin qu'on ne remarquât point notre grande amitié. Une autre fois, mon copain Ernie Gould et moi poussâmes l'audace jusqu'à nous rendre à la demeure de Florence Ayers ; mais celle-ci, dès qu'elle nous aperçut, rentra chez elle et nous ferma la porte au nez. À cette époque de Don Juan et de Dulcinées en herbe, ma gaucherie paraîtra sans doute incompréhensible à mes jeunes lecteurs, mais je ne différais guère de mes autres camarades. Les intrigues amoureuses et les amusements frivoles étaient le dernier de nos soucis.

Peu après le retour de mes parents à Owosso, mon père acheta une petite maison modeste sur la courbe de la rivière qui entoure ma propriété actuelle. Maman m'y prépara une chambre où elle mit une table et une chaise. Mon père m'acheta une machine à écrire d'occasion, la plaça sur le châssis d'une vieille machine à coudre hors d'usage, et recouvrit le tout d'une toile cirée jaune.

Enfin ils commençaient à voir le pays de mes rêves, dont je leur avais timidement entrouvert la porte cinq ans auparavant !

Je les y accueillis avec empressement. À partir de ce jour-là, ils prirent eux-mêmes plaisir à monter dans mon sanctuaire où je leur lisais les histoires que je composais. Mon père hochait gravement la tête en me disant :

« Bien, Jimmy, c'est bien ! » Chaque fois que je pénètre dans cette pièce, il me semble entendre ses réflexions et voir encore les larmes de joie sur le visage de ma mère. Ils m'écoutaient avec ferveur tandis que, d'une voix frémissante d'émotion, je leur présentais les personnages enfantins issus de mon cerveau et que la magie des mots essayait de rendre vivants.

L'intérêt qu'ils prirent à mon travail de prédilection ne se démentit jamais et ils me prodiguèrent leurs encouragements sans se lasser pendant toutes ces années d'apprentissage. Même lorsque je me fus taillé une place parmi les auteurs les plus connus des États-Unis, mon père continua de se montrer un camarade envers moi et ma mère demeura la précieuse conseillère à qui je confiais mes soucis, mes joies et tous mes plans d'avenir.

Fréquemment je lui ouvrais mon cœur et lui dévoilais mes pensées les plus intimes. Elle m'aidait à échafauder mes romans, souvent ses critiques et ses suggestions m'aidaient à sortir de difficultés inextricables. Les liens qui m'unissaient à ma mère étaient à toute épreuve ; lorsqu'elle mourut, bien que depuis des mois l'ange sinistre rôdât dans nos parages, il me sembla que soudain les ténèbres recouvraient un monde sur lequel le soleil ne brillerait plus jamais. Après la publication de mon roman L'Homme de l'Alaska (The Alaskan), mes nouvelles œuvres comportèrent certaines lacunes qui échappèrent aux critiques littéraires. Le jour où ma pauvre mère descendit dans la tombe, elle emporta avec elle une partie de mon cœur.

Avant que mes parents m'eussent aménagé ce petit bureau dans notre vieille demeure de John Street, j'écrivais ma prose au crayon sur tout le papier me tombant sous la main, le plus souvent du papier d'emballage que je découpais en feuilles. Voilà quelques années, je détruisis une grande partie de mes anciens manuscrits, mais il m'en reste encore une pleine caisse. Âgé de quinze ans à peine, j'avais composé plus de cent nouvelles d'une longueur de cinq cents à vingt mille mots. Quand de jeunes auteurs, l'âme découragée, se lamentent devant moi sur leur demi-douzaine de contes partout refusés, je voudrais leur faire descendre l'escalier en colimaçon qui mène dans les caves de ma demeure et leur montrer les témoins muets de mes années difficiles, avant le jour mémorable où je reçus un chèque de cinq dollars pour ma première nouvelle, intitulée « La défaite de Shako ».

Elle parut dans notre journal local L'Argus et me fut inspirée au cours d'excursions que je fis, en compagnie de mon beau-frère, dans les environs de Chesaning, ou subsiste encore le fond desséché d'une ancienne rivière. À cet endroit, appelé les « Bancs de sable de Shako », la tradition veut qu'un chef indien dénommé Shako ait été annihilé avec toute son armée après une sanglante bataille. George Campbell, alors propriétaire et directeur de l'Argus, publia la nouvelle précédée de mon nom James Curwood, en grosses capitales. Il ne songeait guère qu'elle susciterait à Owosso une sensation presque égale à celle que créa Sullivan, un cruel assassin, le jour où la population l'enleva de sa prison à Corunna, à cinq kilomètres de là, pour le lyncher.

Depuis quelque temps, un certain Joplin, vétérinaire et loueur de chevaux à Owosso, nourrissait une haine tenace contre mon père. Un de nos voisins, Dave Blair, lui demanda, histoire de rire,

son opinion sur « la nouvelle du vieux Curwood parue dans l'Argus ». Comme je porte le même prénom que mon père, le vétérinaire en conclut naturellement que James Curwood père était le responsable de cette prose insipide. Il s'assit aussitôt à sa table et se mit à attaquer mon père, sa malheureuse victime, d'une plume chauffée à blanc et trempée dans le vitriol.

George Campbell, homme calme et pondéré s'il en fut, mais aimant la plaisanterie, publia l'article de Joplin. Bien que le vétérinaire racontât à tout venant qu'il attaquait mon père, ses brocards s'adressaient en réalité à moi, auteur de la nouvelle.

Joplin la qualifia de « mélange d'âneries et de radotages qui sont une insulte à la ville et une atteinte portée à l'intelligence de nos concitoyens ». Et le reste à l'avenant. Je fus soudain précipité de mon trône de gloire dans un sombre abîme de mélancolie. Mais le bon George Campbell, sachant que « la critique forme l'écrivain », s'amusa de sa propre farce, qui rebondit sur lui-même : des vingtaines de lecteurs indignés protestèrent par lettres contre Jim Joplin qui, tel un Goliath vengeur, s'en prenait lâchement à un faible écolier. Devant ce tollé général, Joplin rentra piteusement dans sa coquille et apprit ainsi que c'était moi, et non mon père, l'auteur de la « Défaite de Shako ».

Vint ensuite le commentaire épique de Fred Janette, retour de New York, et qui traita Joplin d'âne bâté. Fred signa son article de son propre nom, déjà célèbre à nos yeux, et ses paroles cinglantes déchaînèrent un nouvel orage dans notre ville de huit mille habitants. Une bonne partie d'entre eux prirent part à la controverse et envoyèrent leur avis à l'Argus. Mon nom fut reproduit dans les journaux d'Owosso, et un beau jour le Journal de Detroit me demanda de lui envoyer une nouvelle.

Grâces te soient rendues, Fred ! Le premier tu m'as encouragé à écrire, et le premier tu m'as élevé presque à la gloire. Comment m'acquitterai-je jamais de la magnifique défense prise par toi, le 21 novembre 1894, en faveur du timide Jimmy Curwood, ainsi qu'en témoigne la coupure jaunie de l'Argus étalée sur mon bureau au moment où j'écris ces lignes.

La veille encore, j'étais moins que rien, un présomptueux gamin en mal d'être imprimé et qui s'était montré incapable d'atteindre les sommets vers lesquels il aspirait, car je l'avoue aujourd'hui sans honte, « La Défaite de Shako » n'était certes pas un chef-d'œuvre, même pour un écolier. Mais un hardi champion était entré en lice et m'avait fait gagner les cimes glorieuses. Presque toute la population d'Owosso savait qu'un jeune garçon, Jimmy Curwood, habitait John Street et possédait en lui l'étoffe d'un grand auteur. Ma renommée s'était répandue jusqu'à Corunna, à Maurice et à Perry, de fait dans tous les coins de la région où l'Argus comptait deux mille abonnés.

Cependant, ce fut la lettre du Journal de Detroit qui me transporta au pinacle du bonheur. Sans tarder, je lui envoyai un certain nombre d'autres contes, parmi lesquels la rédaction publia : « Le dernier coup de Pontiac » et « L'Ange du ciel ». Le solennel hommage rendu à mon talent m'enveloppa d'un halo de gloire, mais ne me rapporta pas un cent. Je me décidai ensuite à émouvoir l'âme des grandes personnes, au lieu de me confiner aux romans pour enfants, et mis en scène des personnages mondains, avec leurs amours. Abandonnant mes descriptions de forêts et de ruisseaux, je produisis un drame poignant que je croyais être le summum de l'art littéraire et auquel je donnai le titre suggestif de : « La fille aux lèvres précoces et aux cheveux d'ébène ». Je me

proposais de le reproduire ici pour permettre aux jeunes écrivains de comparer cette élucubration avec mes œuvres postérieures et d'y puiser dans cet exemple tous les enseignements nécessaires ; cependant un jugement plus rassis m'a convaincu qu'il valait mieux laisser dans l'ombre ce médiocre produit littéraire dû à l'imagination d'un simple gamin secondé par un dictionnaire et un excellent recueil de synonymes. Peut-être quelque critique mal intentionné découvrira-t-il un jour ces pages tombées depuis longtemps dans l'oubli ; en tout cas, qu'il ne compte pas sur moi pour l'y aider.

Quelques jours après la publication de « La fille aux lèvres précoces et aux cheveux d'ébène » dans le Journal de Detroit, Fred Janette, revenu de New York, m'emmena dans son antre, et d'un ton très sérieux, m'avertit que je faisais fausse route. Il me fit comprendre que je ne devais pas espérer une rétribution pour mes romans avant un temps considérable, et me conseilla de revenir aux histoires destinées à la jeunesse. Ce même hiver, j'en composai deux, d'environ vingt mille mots chacune : « Les cinq rebelles » et « La carabine des montagnes », dont je montre parfois les manuscrits, griffonnés au crayon et jaunis par l'âge, aux jeunes amis que je veux mettre en garde contre le mauvais style. Inutile d'ajouter que ces chefs-d'œuvre ne virent jamais le jour.

Mon amour inné d'écrire, stimulé par mes parents, se développa encore. D'autre part, Fred et sa mère s'évertuèrent à guider mon inépuisable énergie et ma vive imagination. Dès lors, je ne doutais plus que je foulais la route du succès, mais je n'en soupçonnais ni la longueur ni les efforts qui me restaient à accomplir pour atteindre le but.

Je ne crois pas à la seule vertu de la prière ; néanmoins, pendant toutes ces années de labeur, j'invoquai silencieusement le ciel avec l'espérance de me voir enfin publié un jour. Doué d'une patience à toute épreuve, je surmontai résolument mes accès de découragement chaque fois que mes manuscrits m'étaient retournés, et on me les renvoyait hélas les uns après les autres. Je finis par comprendre que, pour gagner la partie, il ne fallait pas flancher un seul instant ; de surcroît, j'avais tort de m'attaquer en premier lieu aux grands périodiques où je ne pénétrerais que par miracle.

Mes nouvelles à peines terminées, je les expédiais aux magazines, et dès que l'une me revenait, je l'adressais ailleurs. Le jour arriva où une vingtaine de manuscrits se baladaient sur les chemins du hasard, car je persistais à croire aux lettres de certains éditeurs : le refus d'une œuvre n'implique nullement son manque de valeur ; c'est parce qu'elle ne répond point, en maintes occasions, aux besoins de la maison qui la renvoie. Le retour d'un manuscrit, ou d'une demi-douzaine à la fois, ne me démontait pas, car souvent les directeurs y ajoutaient une parole de consolation et d'espoir. Une fois Bob Davis, rédacteur en chef du Munsey's Magazine, griffonna au bas de la formule habituelle : « Persévérez, mon petit, vous réussirez certainement un jour. » Ces huit mots me versèrent du baume au cœur, une autre fois, John L. Sleicher, rédacteur en chef du Leslie's Weekly, prit la peine de m'écrire : dans sa lettre il me disait qu'il comptait bien, dans un proche avenir, accepter tout ce que je lui soumettrais.

Un troisième directeur de magazine, rempli de bonnes intentions à mon égard mais ne pensant guère au résultat de ses conseils, m'inculqua l'idée que le jour où mon nom figurerait au

sommaire d'une revue, je pourrais considérer la bataille comme gagnée. Fred Janette se rallia d'enthousiasme à cet avis. En d'autres termes, si je parvenais à faire insérer une de mes nouvelles pour ses propres mérites, je connaîtrais le secret d'en écrire d'autres susceptibles d'être publiées. Cependant la perspective de voir mon nom imprimé dans le « Sommaire » exerça sur moi un effet magique. Je ne discernai pas tout de suite que cet honneur dépendait uniquement du talent acquis à force de travail. Mais allez donc exiger cette profondeur de vue d'un gosse de quinze ans !

J'ai toujours éprouvé une indulgente sympathie pour les jeunes plagiaires, car je connais leur désir irrésistible de forcer les portes qui barrent la route du succès. En outre, je sais qu'il s'agit rarement chez eux de malhonnêteté ou de pensées vénales. Ils s'imaginent naïvement que tout écrit déjà publié ne peut manquer d'être accepté de nouveau et raisonnent à peu près de la sorte : « Si j'arrive à faire paraître quoi que ce soit sous mon nom une fois seulement, les directeurs de revues remarqueront ma signature et liront d'un œil plus favorable mes prochains manuscrits. » Ils oublient qu'il ne suffit pas, pour réussir dans cette industrie, de voler de la copie intéressante, mais de la faire admettre sans éveiller les soupçons du rédacteur en chef ou provoquer les protestations de lecteurs éclectiques et doués de mémoire. Mais si j'en crois ma propre expérience, la piraterie littéraire doit paraître un jeu d'enfant aux jeunes amateurs, puisqu'un journal vieux d'une douzaine d'années me semblait alors quasi préhistorique.

Àcette époque lointaine, je possédais quelques volumes reliés d'une revue universitaire publiée voilà longtemps à Cambridge et

dont la lecture me passionnait. Un soir, mon mauvais génie me poussa à copier une petite pièce de vers intitulée : « Un fragment ». Je l'envoyai sous le titre : « Une prière » à un magazine auquel je désirais particulièrement collaborer. Rien à craindre, pensai-je, car si l'auteur, un certain Byron, était un tant soit peu connu, son nom eût certes figuré en grosses lettres sous le titre, et non en minuscules au bas du poème.

Dix jours après, je recevais une légère somme en rémunération et on me priait de soumettre à la rédaction d'autres poésies de la même veine.

Je revois encore l'étrange expression de Mme Janette lorsqu'elle parcourut les vers dont je m'attribuais la paternité : je crus y lire une joyeuse surprise et fus étonné ensuite qu'elle ne m'adressât pas la moindre félicitation. Des années plus tard, elle m'apprit qu'elle avait immédiatement reconnu les vers en question : elle avait révélé ma supercherie au rédacteur en chef en le priant de ne me rien dire. Il fut heureux, je crois, de clore cette affaire, car il ne tenait sans doute pas à avouer à ses collaborateurs qu'il s'était fait rouler de cinquante cents par un écolier.

Ce succès littéraire me procura une joie très mitigée, et pour cause. Ma mère, elle, s'en montra ravie et le visage de mon père rayonna d'orgueil. Cependant, si le remords ne troublait pas encore mon sommeil, je commençais à m'inquiéter d'avoir non seulement dupé ce directeur étourdi, mais aussi mon père, ma mère et mes amis, et des semaines durant je me reprochai mon manque d'honnêteté. Cette salutaire leçon me fit réfléchir sur mon cas, et je pris dès lors la ferme résolution de ne me servir que de mes propres pensées.

Je ne retombai jamais dans la même faute, mais quelques années après cet incident je me rendis coupable d'un plagiat involontaire. Après avoir lu, dans un journal du dimanche, les aventures extraordinaires d'un jeune Américain sur la frontière du Mexique, il me vint à l'esprit d'en tirer une nouvelle et de la proposer à une revue, sans me douter que l'article qui m'avait servi était un sujet de pure imagination — et non du reportage — lui-même inspiré d'un conte de l'humoriste O. Henry.

Àl'époque où j'essayais de gravir les premiers échelons de la renommée, il existait de nombreuses petites revues à cinq cents le numéro : L'Oie grise, à Cincinnati, Le Redfield's Magazine, publié à Smethport, dans l'État de Pennsylvanie, Contes à lire en chemin, à Detroit, et une douzaine d'autres tels que la Chouette, l'Oracle, l'Éléphant Blanc, le Chat Noir et le Magazine des jeunes. À ceux-là et à bien d'autres, j'envoyais ma production, mais je la soumettais en tout premier lieu au Munsey's Magazine qui m'avait si souvent encouragé. M. Titherington, rédacteur en chef du Galion, écrivit un jour de sa propre main, en travers de la formule imprimée accompagnant le renvoi des manuscrits : « Presque. Mais pas tout à fait ce qu'il nous faut. Donnez-nous un bon récit d'aventures pour le Galion. » Le mot « presque » était fortement souligné. Je conserve précieusement cette feuille parmi les souvenirs de mes débuts littéraires.

Dès les premiers mois de l'année 1898, après dix années de constants efforts, me parvint une lettre de l'Oie Grise qui me fit hurler de joie dans toute la maison. Fier comme si je venais d'hériter d'un trône, je courus la montrer d'abord à Fred Janette, puis à mes parents et à tous mes amis. En quelques mots, cette missive m'annonçait qu'on retenait mon conte « À travers les mon-

tagnes », et elle contenait, en paiement, un chèque de cinq dollars.

Un chèque ! La première somme que je gagnais avec ma plume !

Si elle se fût élevée à cinq mille dollars, mon bonheur n'aurait pas été plus grand. La partie enfin gagnée, j'écrivis aux autres journaux et leur laissai nettement entendre qu'ils mésestimaient mon talent. Sans doute ne sus-je pas être suffisamment persuasif, car presque par retour du courrier, le Munsey's Magazine me retournait mon envoi avec ces mots : « L'Oie Grise ? Connaissons pas. Mais recevez tout de même nos compliments ! » « Jalousie professionnelle », pensai-je. De toute évidence, ces gens-là n'avaient jamais entendu parler de l'Oie Grise et regrettaient peut-être de ne point avoir publié mon conte. J'espérais que le Munsey's ne me tiendrait pas rigueur de m'être adressé à une revue concurrente ; néanmoins les quelques mots du rédacteur en chef ne tardèrent pas à me faire quitter les hauteurs où je planais, mais la descente ne fut pas trop brutale.

Songez donc qu'il m'avait fallu dix années pour gagner ce chèque insignifiant ! Un millier de nuits de travail sous la lumière de la lampe, et autant de jours de découragement pour arriver à ce maigre résultat ! Toutefois je voyais moins d'obstacles à réaliser un jour mes aspirations littéraires.

Voulant me donner l'importance de quelqu'un dont on vient, à juste titre, de reconnaître le talent, je commandai du papier à entête où mon nom, jusque-là des plus ordinaires produirait à mes yeux un superbe effet : J. Oliver Curwood. Je croyais ainsi attirer davantage l'attention, sans songer que les critiques, doués en gé-

néral d'une mémoire surprenante, se plaisent à découvrir les faiblesses d'un jeune auteur plutôt qu'à prôner ses mérites.

La renommée et la gloire ayant daigné un moment m'accorder leur faveur, me délaissèrent, et je repris mon existence monotone, qui se confina de plus en plus dans la petite chambre à coucher aménagée par mes parents. Ce fut l'amour du travail, et non, en réalité, celui du lucre, qui me fit redoubler d'efforts. Immédiatement après « ma rivière », mon humble bureau au plafond bas constituait pour moi le plus grand charme de la vie, et cette affection demeure aussi fidèle aujourd'hui en mon cœur.

Notre vieille maison de John Street se dresse toujours à quelques pas de ma résidence actuelle et ma chambre n'a pas du tout changé. Le même papier défraîchi en tapisse les murs, les mêmes magazines jonchent le sol, et j'y revois les mêmes meubles et les mêmes étagères que nous fabriquions à la maison. Des fantômes semblent habiter ici pour garder mes souvenirs sacrés. Dans cette pièce où j'élaborai mes rêves d'enfant, je suis venu me réfugier des années plus tard, lorsque la vie me semblait abominablement vide et dénuée d'espoir. Sur le châssis de la vieille machine à coudre recouvert d'une toile cirée jaune, j'ai écrit la moitié de mes trente romans publiés à ce jour. Là j'ai taillé ma route dans les ténèbres pour atteindre enfin le bonheur et le succès. Je veux qu'aucune innovation ne soit apportée à ce sanctuaire où j'ai vaincu la pauvreté et l'obscurité.

Sur le bord même de la rivière où mon père et moi allions si souvent à la pêche, j'ai fait construire, en 1922, le « Château Curwood » ainsi appelé parce qu'il est la reproduction d'une antique forteresse normande. Mais je me suis bien gardé de démolir l'ancienne maison paternelle : elle se trouve à six ou sept mètres du

studio installé dans la tour, et me cache entièrement la rue au sud. Si je tenais compte des avantages « pratiques », je raserais cette masure et agrandirais de la sorte ma propriété, mais je ne m'en sens pas le courage.

J'hésite même à la restaurer, car il me semble qu'elle ne me donnerait plus l'inspiration et la force nécessaires pour poursuivre ma destinée.

Je m'accusai de trahison envers cette petite chambre, aux murs délabrés garnis de vieilles gravures, lorsque je l'abandonnai pour rejoindre ma cabane dans le Nord du Michigan, et je revins deux fois terminer un roman sur la vieille machine à coudre. Je n'essaie même pas d'expliquer à mes voisins pourquoi je ne démolis point la vieille bicoque pour enrichir mon domaine d'un magnifique jardin. Entre la petite chambre d'en haut et moi-même subsistent de trop précieuses reliques. Ce réduit a été le témoin muet des visions lumineuses et des heures sombres qui hantaient mon cerveau d'écolier ; il fut aussi le confident discret des aspirations de mon cœur qui se sont enfin réalisées, après maintes vicissitudes. Qu'elles étaient longues, ces rêveries de ma jeunesse ! Pour rien au monde je ne voudrais détruire ce temple qui leur est consacré.

05

Longtemps, j'ai parcouru les chemins de « Vagabondia », surtout cette immense province connue familièrement sous le nom de « Pays de Dieu », qui s'étend de la baie de Bathurst au Kaministiquia, entre la baie d'Hudson et la Vallée des Hommes Silencieux.

J'ai l'impression nette que jamais plus je ne foulerai les sentiers où « les oies sauvages, fuyant le courroux du vent arctique, passent à tire-d'aile devant la lune rouge », et pas davantage les pistes sinueuses où courent les loups efflanqués. Avant d'achever ces mémoires autobiographiques j'aurai peut-être l'occasion de parler plus longuement de mes années passées dans ce « Pays de Dieu », car c'est là que j'appris à aimer le milieu où me poussèrent bon gré mal gré les circonstances. Mais j'y ai connu la joie de vivre, et je crois le moment venu de raconter le début de mes aventures dans le Grand Nord. Jusque-là j'avais à peine remarqué ses frontières, que je franchis pour la première fois quelques années avant la guerre hispano-américaine.

L'immense domaine de Vagabondia part du soleil levant jusqu'au bord extrême de l'horizon, et si l'aurore boréale éclaire ses avant-postes, l'autre pointe de son territoire se prolonge au loin sous la Croix du Sud et voire au-delà. Les limites de ce vaste mais invisible empire, qui ont fait méditer de graves hommes d'État, n'ont en pratique aucune importance. Nul fonctionnaire ne monte la garde pour exiger votre passeport, et vous êtes libre d'aller et de venir selon votre fantaisie. On ne tient compte ni des races ni des croyances, et le fait de se conformer aux us et coutumes de Vagabondia vous confère le titre de camarade, lequel vous lie aux autres par une sorte de franc-maçonnerie mystique, seule comprise des aventuriers, qu'ils suivent les pistes cachées des solitudes ou voguent sur la mer septentrionale.

Le vent qui balaie la terre du Mackenzie coupe comme une lame de couteau, les tempêtes d'hiver soulèvent l'Océan en vagues furieuses. Autour des feux de campement dressés sur les rives du Wollaston, on raconte de joyeuses histoires — et de

tristes parfois — semblables à celles qu'on entend dans les postes d'équipage. Les chansons de matelots vous émeuvent autant que les refrains tonitruants des bateliers qui descendent la rivière Athabasca. Partout où se rencontrent les libres compagnons de Vagabondia, ce n'est qu'un concert de rires exprimant la volupté de vivre.

Un jour de juin 1896, mon père m'offrit une bicyclette pour mon anniversaire. Depuis longtemps je rêvais de posséder une telle machine qui me permettrait d'explorer davantage le monde. Ayant appris à monter dans la même journée, j'envisageai aussitôt une longue excursion au Nord ou à l'Ouest du pays, mais souvent la jeunesse change d'avis et, en fin de compte, je me décidai à me rendre dans le midi.

Mes parents n'opposèrent aucune objection sérieuse lorsque je leur eus annoncé mon désir de m'arrêter chez mon cousin, Bert van Ostran. Mon père m'alloua cinquante cents et ma mère empaqueta mon déjeuner dans une vieille boîte à chaussures. Tous deux me recommandèrent, en souriant, de ne pas les réveiller le lendemain à l'aube, au moment de mon départ. Bert habitait à une trentaine de kilomètres de là, et comme à cette époque les routes n'étaient guère praticables, mes parents s'attendaient à me voir bientôt rebrousser chemin. Ni l'un ni l'autre ne comprirent l'instinct impérieux, dû à mon sang indien, de courir l'aventure, d'obéir à la force qui m'attirait vers les grands espaces libres, les pistes tortueuses et les ombres mystérieuses des feux de campement durant les nuits calmes et glaciales.

Lorsque, cet après-midi-là, j'arrivai chez Bert, on m'apprit qu'il fauchait du foin dans un pré situé à quinze cents mètres environ de là. J'allai l'y retrouver à bécane et dès que je lui eus ex-

posé mes projets, il plaqua son travail, réclama son salaire — il lui revenait en tout deux dollars — et nous revînmes tous deux à bicyclette. Nous passâmes une partie de la nuit à tirer nos plans.

Les poules elles-mêmes n'étaient pas encore éveillées quand nous fîmes, le lendemain matin, notre première halte devant une ferme voisine, où Bert se mit à siffler sous une fenêtre du premier étage. Bientôt une jolie fille pencha la tête dehors et, bien qu'un peu contrariée d'être dérangée de si bonne heure, elle prêta une oreille attentive aux paroles de Bert. Il lui apprit que nous partions… quelque part… et ne savions pas la date de notre retour. Sans cette radieuse vision, il est probable que nous serions allés, mon ami et moi, jusqu'au bout du monde. Mais la voix émue et tremblante de la jeune fille troubla Bert à ce point que notre aventure dura seulement jusqu'à la fin de l'été, et Bert me quitta pour se marier. L'heureux couple habite encore dans cette ferme près de Williamston.

Pendant ces trois mois, nous dormîmes le plus souvent dans les granges et parfois à la belle étoile. Comme au début, notre fonds commun ne s'élevait qu'à deux dollars et demi, force nous fut de prélever notre pitance dans la campagne, sans nous astreindre, toutefois, à aucune besogne vénale qui eût profané la noblesse de notre aventure. Pour tout bagage, chacun de nous trimbalait quelques ustensiles de cuisine et une légère couverture.

D'ordinaire, nous récoltions nos légumes le soir dans les jardins avoisinant les fermes, et nous acquîmes une telle adresse à dévaliser les poulaillers que nous arrivâmes bientôt à tordre le cou à nos victimes sans leur donner le temps de réveiller les paysans par des cris insolites. La nuit tombée, nous trayions les

vaches dans les étables ou au milieu des champs et obtenions ainsi autant de lait que nous le désirions. Cependant, il n'était pas aussi facile de rafler les œufs. Cette opération s'effectuait nécessairement le jour et voici comment nous procédions : en général, nous faisions mine de nous reposer aux abords d'une ferme, mais en réalité nous observions les allées et venues des poules ; Bert continuait de se prélasser tandis que je fouillais les parages, d'où je ramenais jusqu'à cinq ou six douzaines d'œufs que nous troquions, au prochain village, contre des denrées trouvables seulement dans le commerce.

Au cours de ces incursions, nous accomplîmes certaines fredaines qu'il serait oiseux de rapporter ici ; mais que vous le vouliez ou non, on aurait pu nous considérer comme des pillards professionnels. Certes, nous enfreignions la légalité, pas dans l'intention de mal faire, mais plutôt avec cette heureuse insouciance qui caractérise les libres compagnons de Vagabondia. Vous comprendrez ou non la distinction qui s'établissait entre nous et les véritables hoboes suivant l'éducation que vous avez reçue dans votre enfance et votre conduite ultérieure dans la vie.

Notre mépris des lois, si fascinant en soi-même, nous procurait en outre abondamment de quoi vivre. Cependant, nous faillîmes bien tomber dans les griffes de la justice près de Dayton, dans l'État de l'Ohio. Cette fois-là, le paysan dont je fouillais la grange surgit à l'improviste de la direction opposée où Bert le guettait, et je fus pris avec près de trois douzaines d'œufs dans mon tablier. Le brave homme, après un petit interrogatoire, prit sans doute pitié de notre jeune âge, car il nous retint avec insistance à dîner. Je me souviens d'un repas copieux, mais nous ne le savourâmes guère, Bert et moi, la fermière ayant fait une excel-

lente omelette de tous les œufs que j'avais essayé de voler ; quant à son mari, il nous passait continuellement le plat et, d'une voix moqueuse, nous disait : « Allons, ne vous gênez pas, reprenez-en ! » Enfin sa femme nous prit en compassion et le pria de cesser sa plaisanterie.

Partis de Williamson avec l'intention d'atteindre le Mississipi près de la ville de Saint-Louis, nous nous décidâmes, une fois arrivés dans l'est de l'Indiana, à regagner l'Ohio et, dix jours après notre aventure à Dayton, nous passions le fleuve et débarquions dans le Kentucky. Après avoir parcouru l'est de cet État, nous retournâmes un beau matin à Covington. Entre-temps, j'avais projeté de faire une brève visite à notre ancienne ferme du Comté de l'Érié, Ohio, pour revoir mon ami l'Échalas et Jeanne, mais à Covington nos plans furent de nouveau complètement bouleversés. Jamais mes personnages, David Raine ou Philip Weyland, n'ont témoigné d'une telle versatilité dans leurs itinéraires.

Seul sur le quai, je suivais les derniers préparatifs d'un de ces pittoresques paquebots destinés au service fluvial, et qui était en partance vers Cairo et la Nouvelle-Orléans. Mon aspect devait être lamentable, mon corps efflanqué flottait dans mes vêtements en haillons, toute mon expression trahissait, je crois, les affres de la faim.

Àquelque distance de moi, une blonde alerte, vêtue à la dernière mode, était en train de parler et de rire en compagnie d'élégants messieurs. Me rendant compte que je faisais le sujet de leur conversation et de leur gaieté, j'allais m'éloigner, lorsque la gracieuse petite femme s'approcha et m'adressa la parole d'un ton si doux que ma timidité disparut comme par enchantement. Bientôt, elle m'offrait de m'emmener avec elle sur ce bateau jusqu'à

Cairo et, apprenant que Bert ne tarderait pas à revenir chargé de gâteaux secs et de fromage qu'il était allé chercher en ville, cette aimable personne le comprit également dans son invitation. Bien qu'elle trouvât mon ami plus âgé et plus fort que moi, elle nous fit monter tous deux à bord. Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, je fis un merveilleux voyage, lesté chaque jour de trois repas copieux et dorloté comme par une mère. De la cabine du pilote jusqu'à la chambre de chauffe, on considérait la jeune femme comme l'enfant gâtée, et elle se montrait si aimable que tout le monde, même le capitaine, s'empressait de devancer ses moindres désirs.

Si elle témoigna quelque indifférence envers Bert, elle fut pour moi, en revanche, d'une extrême gentillesse, s'efforçant par tous les moyens de me rendre le voyage agréable. À Louisville, elle m'acheta un nouveau complet cycliste. Mais peu après notre départ de cette ville, au prochain débarcadère, dont j'ai oublié le nom, elle quitta précipitamment le bateau. En me disant au revoir d'un air inquiet, elle me glissa dix dollars dans la main, et nous conseilla, mon ami et moi, de poursuivre notre itinéraire jusqu'à Cairo, comme nous l'avions projeté.

Bert me raconta ensuite que cette femme était, paraît-il, une des plus fameuses sportives de l'époque. Elle descendait et remontait en bateau les deux grands fleuves, se liait à bord avec des passagers qui descendaient en cours de route, et jouait parfois toute la nuit aux cartes avec eux. Elle nous avait pris à bord à la suite d'un pari et, en effet, je me rappelai avoir vu à Covington l'un de ses élégants compagnons lui tendre, d'une énorme liasse, une poignée de billets de banque. Souvent je me suis demandé pourquoi elle avait interrompu si rapidement son voyage, et ce

qui semblait la troubler à ce point. Quoi qu'il en fût, la pétulante jeune femme m'avait comblé de prévenance et je conserve d'elle un charmant souvenir.

Notre voyage sur l'eau m'ayant fait abandonner l'idée de revoir notre vieille ferme cette saison-là, et comme, d'autre part, la vision de Bertha Colly penchée à sa fenêtre hantait toujours Bert, nous sautâmes sur nos bécanes aussitôt descendus à terre, et nous regagnâmes tout droit le foyer paternel. J'arrivai chez moi un peu en retard pour la rentrée des classes, mais resplendissant de santé.

Quelques mois s'écoulèrent. En dehors des heures d'école et des légers travaux qu'on exigeait de moi à la maison, je passai le reste du temps à « ma rivière » ou à la petite pièce basse de plafond aménagée par mes parents dans notre vieille maison de John Street, et précédemment décrite.

J'étais tiraillé entre la nécessité de poursuivre mes études, ainsi que le souhaitait ma famille, et l'appel persistant de la nature sauvage ; mais le moment arriva, peu après les vacances de Noël, où il me fallut prendre une décision. Seule ma mère se rendit compte, je crois, de mes efforts inouïs pour demeurer un fils respectueux et obéissant, et du désir irrésistible qui me poussait vers l'aventure.

En 1897, un printemps précoce et magnifique régna dans le pays. Dès le milieu de mars, la sève monta dans les arbres, les neiges épaisses fondirent au soleil et les rouges-gorges apparurent des semaines plus tôt que de coutume. Les mares, les ruisselets et ruisseaux, qui ont toujours exercé sur moi une étrange fascination, coulaient partout en abondance. La Shiawassee, dont

le lit débordait jusque devant chez nous, charriait avec fracas une multitude d'objets en dérive. Chaque nuit je me laissais endormir par le bercement tumultueux de ses eaux, et chaque matin, à mon réveil, j'allais à la fenêtre regarder les remous tourbillonnant au-dessus de la petite île située exactement en face de notre cuisine. Je me sentais attiré vers les marécages, puis vers les forêts impraticables, magnifiques terrains de chasse où la Shiawassee, la Mauvaise, le Flint, venaient de divers côtés déverser leur trop-plein dans le Saginaw, transformant le « Pays des mauvaises rivières », le « Grand Marécage » ou encore les « Marais de Saint-Charles », comme on appelait cette région, en une mer intérieure. Incapable de résister davantage, j'écrivis enfin à l'Échalas de me rejoindre à Owosso : de là nous partirions ensemble sur la Shiawassee, à la recherche de la gloire et de la fortune.

Aucune réponse ne me parvint. En avril, la campagne tout en fleur emporta mes dernières hésitations. Un après-midi, je revins à la maison avec tous mes livres et mes cahiers et persuadai mes parents de me laisser continuer mes travaux littéraires plutôt que de me renvoyer à l'école pour quelques semaines. J'estimais nécessaire de passer un certain temps au Grand Marécage afin de recueillir sur place les matériaux d'un roman que je destinais aux Jours dorés. Il ne me vint point à l'idée que le directeur de cette revue non seulement ignorait mes intentions, mais ne se jetterait peut-être pas sur ma prose comme je l'espérais.

Vers 1900, les parents américains n'attachaient pas à l'école une importance considérable, et le fait de perdre quelques semaines, même à l'époque des examens, ne tirait guère à conséquence ; aussi j'obtins sans difficulté l'autorisation paternelle.

Quelques années auparavant, la Shiawassee, le Flint et les Mauvaises Rivières formaient un pittoresque bassin au cœur des riches forêts de pins de Weymouth, et parfois on voyait descendre au fil de l'eau d'interminables trains de bois. Des huttes, de vieilles péniches, des morceaux de chaînes et des piles de pieux subsistaient encore, témoins muets des jours où la vallée de Saginaw, ce paradis d'arbres, retentissait des coups de haches et des cris de cinq mille bûcherons.

Dès 1894, je commençais à parcourir le Pays des Mauvaises Rivières, d'abord en compagnie de mon père et de notre ami Mace Wood, puis tout seul. Pour la première fois je me trouvais dans une région déserte, vaste solitude où seuls vivaient à cette époque quelques braconniers et trappeurs indiens. Pendant des semaines entières on s'enfonçait dans ces merveilleuses forêts sans voir ou entendre un être humain. De Saint-Charles, situé à trente-cinq kilomètres d'Owosso en chemin de fer, on pouvait facilement y arriver par bateau en quelques heures, sur la « Mauvaise » ; ou bien on partait de derrière notre maison et on suivait le cours tortueux de la Shiawassee sur une distance de cinquante kilomètres et le voyage durait deux jours.

On débarquait alors au sein d'une magnifique contrée où abondaient le gibier et le poisson. De monstrueux brochets bondissaient sous nos yeux et on attrapait les grenouilles à l'aide de bambous avant même que l'appât touchât la surface de l'eau.

Des poissons de toutes sortes envahissaient nos filets à l'instant même où nous les posions dans les coins sombres et silencieux de petites anses aux eaux dormantes. Des milliers de perches hantaient ces solitudes.

Le gibier pullulait autant que le poisson. J'ai vu des milliers de perdrix perchées à la même minute aux sommets des arbres. D'innombrables oies sauvages apparaissaient au printemps, à la crue des rivières : lorsqu'elles s'envolaient ensemble, ordinairement à l'aube, on entendait comme un lointain roulement de tonnerre à quinze cents mètres de distance. Le ciel était parfois sillonné en tous sens de canards sauvages, et les nuées de merles interceptaient la lumière du soleil. Les minks, les rats musqués et les ratons nageurs foisonnaient partout. De temps à autre, on apercevait un daim, un lynx, un ours, nomades de l'Extrême-Nord ; des écureuils noirs, rouges et jaunes babillaient dans les arbres, et chaque fois qu'un bateau ou une pirogue se frayait un chemin dans ces parages, c'était une fuite éperdue de hérons bleus, de butors, de morelles et de bécasses. Les abeilles affectionnaient ces régions désolées et, pendant la saison, il n'était pas rare de récolter vingt à cent livres de délicieux miel dans un seul tronc d'arbre.

La brise nocturne m'apportait une mélodie émouvante où se fondaient le cri du canard et de l'oie sauvages, la plainte d'un blaireau tapi au creux de son arbre, l'appel solitaire d'un engoulevent et, de tous côtés, le plongeon d'un poisson ou d'un rat musqué dans la rivière.

Le lendemain du jour où je ramenai mes livres de classe à la maison, je me mis en route, dès le matin, pour Saint-Charles, chargé de mon fusil et de mon équipement. Le soleil effleurait déjà le faîte des arbres, et comme l'automobile n'existait pas encore, cette route déserte m'apparaissait interminable.

Après avoir traversé Chesaning, je me trouvai pour ainsi dire seul dans le pays plat où quelques pauvres colons cherchaient

une maigre pitance, puis je tombai sur le reste d'une ancienne et puissante tribu d'Indiens qui vivait jadis dans la vallée de la Shiawassee et y avait combattu. L'été, ces pitoyables survivants de la race rouge tressaient des paniers d'osier, et, durant la saison froide ils s'occupaient de chasse et de pêche.

La première nuit ces sympathiques Peaux Rouges m'offrirent un repas de rat musqué frit — mets plus savoureux, certes, que la plus tendre volaille, quand on sait bien le préparer — et je dormis dans une de leurs cabanes.

Le lendemain, à l'aube, j'arrivais à Saint-Charles. Je marchandai pour le prix de cinquante cents par semaine la location d'une barque qui faisait eau comme une écumoire ; ensuite, je me procurai les accessoires indispensables et avant même que la plupart des habitants eussent terminé leur petit déjeuner, je descendais la « Mauvaise », en plongeant mes avirons à la manière classique, c'est-à-dire avec un bruit presque imperceptible.

Àhuit cents mètres plus loin, je pénétrai dans une région magnifiquement sauvage. Large et profonde, « la Mauvaise » n'avait pour ainsi dire pas de courant. Ses eaux, noires et mystérieuses, serpentaient avec un calme primitif à travers d'impénétrables marécages et de hautes futaies, et vous promettaient de savoureuses aventures. Je me dirigeai vers un haut plateau, d'une cinquantaine d'hectares, au bas duquel « la Mauvaise » se jetait dans la Shiawassee. Là se dressait une hutte en rondins où je me proposai de m'installer confortablement avant la nuit tombante.

Une fois perdu de vue le château d'eau du chemin de fer à Saint-Charles, on respirait un air revigorant qui faisait battre le cœur plus vite. « La Mauvaise » réapparaissait comme un hors-

la-loi qui se glisse subrepticement à l'abri des bois. Sa profondeur m'effrayait : en certain endroit je ne parvenais pas à en toucher le fond avec ma longue canne à pêche. Pour rien au monde je n'eusse tenté d'y nager, tellement la traîtrise de cette rivière m'impressionnait.

Lorsque j'arrivai près de la vieille cabane, je découvris, à ma grande stupeur, que la moitié au moins du terrain sur lequel je comptais établir mon campement était envahi par la crue. Estimant qu'elle s'arrêterait là, je déballai mon paquetage, et, une heure durant, armé de mon grand couteau, je m'employai à couper l'extrémité sèche des hautes herbes pour m'en confectionner un lit. Avant le coucher du soleil, j'avais ramassé ma réserve de bois et rembourré une des vieilles couchettes. Mon feu brûlait joyeusement et mon attirail était soigneusement rangé sur une étagère.

Au-dessus des terres basses, les canards et oies sauvages striaient le ciel de leur vol nocturne et les merles affluaient par milliers. La campagne inondée ne formait plus qu'un vaste lac et au confluent de la Shiawassee et de « la Mauvaise », sur une distance de soixante kilomètres, un nombre infini de tourbières, de marais, de fondrières servaient de refuges aux oiseaux aquatiques qui abondaient. En toute hâte, je poussai mon embarcation vers un îlot de roseaux situé à environ quinze cents mètres de la cabane, et avant la nuit complète j'avais abattu un canard à tête rouge et une énorme oie grise.

Les vieux de la vieille qui fréquentaient ces terrains de chasse à cette époque se rappelleront sans doute un Indien Chippeway, au visage sillonné de rides, appelé Joe le Rat-Musqué, personnage mystérieux et original qui hantait les marécages à la ma-

nière d'un ancien fantôme. Il allait et venait si cauteleusement dans sa longue pirogue que je le regardais avec une peur superstitieuse au hasard de nos rencontres. Ce soir-là, au moment où je regagnais ma cabane, il glissa derrière moi, silencieux comme les ténèbres, et en me dépassant me salua d'un petit signe de tête.

Transporté de joie et d'orgueil, je lâchai mes avirons et, debout sur mon bateau, je lui montrai l'oie monstrueuse tuée par moi. J'entends encore le grognement de surprise que poussa Joe. Il s'arrêta un instant de ramer, puis donna de rapides coups de rames et disparut comme s'il avait honte de trahir ses sentiments.

Mais il m'avait devancé au campement. Il souleva mon gibier et l'examina de près. Aux yeux de l'Indien, le fait d'avoir descendu cette superbe pièce constituait une véritable prouesse. Il palpa l'oiseau et un large sourire s'épanouit sur sa face tannée, puis dans un curieux mélange d'anglais et d'indien, il exprima son étonnement que j'aie pu réaliser pareil tour de force avec un fusil à un coup. À partir de ce jour-là, Joe le Rat-Musqué fut mon ami, comme seuls peuvent l'être les libres compagnons de Vagabondia.

Devenu tout à fait familier, il s'invita de lui-même à ma cabane, dépeça et fit cuire une couple de rats musqués qu'il avait tués dans l'après-midi, accepta mon humble dîner, puis m'enseigna l'art d'apprêter une oie. Ayant remarqué qu'il avait retourné sa pirogue sur le sol avant d'entrer chez moi, je le pressai de passer la nuit en ma compagnie, et j'insistai pour partager ma litière d'herbe sèche avec lui. Joe apprécia fort ces intentions.

Le lendemain matin, au petit jour, mon nouvel ami me quitta pour rejoindre sa cabane, une misérable cahute toute rafistolée, bâtie de rondins, de broussailles, de roseaux assemblés avec de la boue et dissimulée dans un de ces coins impénétrables, assez fréquents le long de cette partie de la rivière.

Je ne le revis plus de trois jours. Puis il revint, aussi silencieusement que la première fois et, à ma grande joie, me pria d'abandonner ma cabane, d'emporter tout mon équipement et de le suivre. Enfin, j'allais devenir moi-même un Indien !

Pendant trois longues et inoubliables semaines, je vécus avec Rat-Musqué, dans sa propre hutte, et je recommençai d'écrire mon roman qui parut plus tard sous ce titre : « L'Homme mystérieux du Bayou de Kim ». Grâce à Joe, j'appris à connaître la véritable vie qui devait, dans la suite, m'ouvrir bien des horizons et me faire pénétrer davantage dans le cœur et l'âme de la Nature.

Le vieil Indien, ancien chef d'une tribu Chippeway, vivait absolument seul depuis une quarantaine d'années. À l'instar des étranges hiboux de neige, il circulait discrètement dans son domaine. Son hospitalité et l'intérêt qu'il prenait à me voir écrire suffirent à me démontrer, mieux que de longs discours dont il était incapable, sa profonde affection pour moi, car il n'avait jamais témoigné pareille sympathie à aucun blanc. Je ne puis que m'imaginer l'existence romanesque de cet homme et le drame qui devait lui ronger le cœur. Sans doute me l'eût-il dévoilé dans la suite, mais le moment arriva où il me fallut regagner Owosso ; et, lors de ma seconde visite au « Grand Marais », j'appris que l'heure avait sonné pour Joe le Rat-Musqué : comme nombre de ses congénères avant lui, le brave Peau Rouge avait mystérieuse-

ment disparu. Aujourd'hui encore, personne ne saurait dire exactement quand et où il est mort.

Voilà quelques années, je fus l'hôte de l'héritier présomptif d'un ex-souverain qui fut naguère le plus puissant potentat du globe. J'avoue que le château, vieux de dix siècles, où il me reçut, m'impressionna beaucoup moins que l'humble demeure de Joe le Rat-Musqué, dont je me souviens toujours avec émotion. Là je connus les premières joies d'écrire sous l'inspiration de la Nature, pompe du pouvoir ou de la fortune ne me procurera jamais une telle sensation, et rien ne pourrait la remplacer dans mon âme. Plus tard, dans mes cabanes situées au fond des solitudes lointaines du Grand Nord, j'ai accompli le meilleur de mon œuvre d'écrivain.

Durant les mois d'automne et d'hiver qui suivirent mon séjour chez le vieux chef Chippeway, je m'associai avec un de mes camarades, actuellement directeur d'un grand sanatorium et célèbre dans le monde de la médecine. Nous colportâmes à travers la région un certain onguent de notre fabrication pour guérir les cors aux pieds. Il nous arrivait fréquemment d'accepter, en échange de notre produit, un paiement en nature, lorsque les paysans préféraient ne pas débourser d'espèces. Mon ex-associé n'a plus à recourir à de pareils expédients : aujourd'hui, il a une clientèle de gens riches. La moindre consultation ou le simple contact de sa main lui rapportent des honoraires fabuleux.

Nos maigres bénéfices prirent à mes yeux des proportions tellement considérables qu'à l'approche des grandes vacances j'entrevis la possibilité de faire fortune sans me donner trop de mal. Je réussis à persuader un autre de mes jeunes camarades — présentement directeur d'une importante maison d'importation —

de m'aider à lancer un produit pharmaceutique : « Le Dépuratif infaillible ».

Cela se passait à l'époque prospère où l'on vendait impunément toutes sortes de spécialités médicinales, et où chacun croyait dur comme fer que pour se maintenir en bonne santé il fallait ingurgiter au début de chaque saison toute une série de médicaments. L'ancienne maxime commerciale : « À l'acheteur de se méfier ! » restait en vigueur. Notre mélange était à base de sulfate de cinchonine et de poivre de Cayenne : amère et mordante, elle possédait des vertus purgatives presque tragiques, dues à la dose excessive de calomel que nous y ajoutions. D'alléchantes étiquettes garantissaient sans réserve que le contenu de la fiole guérissait tous les maux dont souffrait le corps humain, depuis les éruptions de boutons et de furoncles, les anthrax, jusqu'au goitre et au cancer.

Nous louâmes un cheval et un cabriolet pour deux dollars par semaine et, dès le début, notre tournée fut un succès triomphal. Le « Dépuratif infaillible » s'enlevait comme des petits pains. Le paysan d'alors ne prenait des spécialités pharmaceutiques que si elles étaient fortes. Il n'en appréciait le mérite que si elles lui emportaient la bouche et lui tordaient les boyaux. Or, notre produit possédait ces vertus à un degré extraordinaire. Nous nous présentions comme représentants de cette fameuse marque, que nous vendions à perte, « dans un but de publicité » ! Les désastreux effets de la drogue ne se faisant sentir que de longues heures après l'absorption, nous avions le temps de récolter une ample moisson et de nous défiler ensuite ; et vu l'absence d'automobile et de téléphone dans ces coins reculés de la campagne, nous échappions ainsi au juste châtiment que nous méritions.

Fréquemment, nous refilions six flacons à un même client, et nous poussions l'audace jusqu'à en vendre parfois à des droguistes, preuve que le nombre des gogos demeure inépuisable.

Ce voyage nous amena aux environs des champs pleins de cailloux de mon enfance, dans le Comté d'Érié, Ohio. Je n'avais pas abandonné l'idée de cette visite, malgré le brusque changement d'itinéraire auquel j'avais dû me résoudre à Covington ; en outre, j'étais intrigué par le silence de l'Échalas, qui n'avait pas répondu à ma lettre l'invitant à me rejoindre dans les marais de Saint-Charles, et je voulais savoir pourquoi il avait manqué à sa promesse solennelle de partir avec moi en quête de la gloire et de la fortune, dès que l'occasion s'en présenterait. Quant à mon nouvel associé, peu lui importait où nous allions, pourvu que nos affaires continuassent à nous rapporter de gros bénéfices.

La joie de revoir mes vieux amis s'empara de moi à mesure que nous approchions de mon ancien village, et je brûlais de connaître l'impression que mon arrivée causerait parmi ces braves gens.

En cours de route, notre commerce ne chôma point ; il est vrai que ni nos principes, ni la loi, ni l'esprit de l'époque n'entravaient l'essor de notre imagination, et que jamais le même public n'entendait deux fois nos boniments. Ce métier nous permit d'acquérir une certaine aisance de manières et pas mal de bagou.

Ignorant totalement les effets désastreux sinon mortels de notre drogue, j'envisageais, dans ce retour au village, beaucoup plus un triomphe de mes capacités commerciales qu'une simple affaire de sentiment. Un flacon au moins du « dépuratif in-

faillible » devrait pénétrer dans chaque foyer ! Mon frère Ed et sa femme n'en reviendraient pas !

Il me fut donné, enfin, de revoir mes anciens voisins. Mais que de changements s'étaient produits pendant mon absence !

Wiggie Wiggins, pas plus haute que deux pommes et ma compagne de jeux voilà cinq ans, était cette jolie demoiselle qui vint m'ouvrir la porte : il lui fallut un bon moment pour reconnaître le jeune Jimmy Curwood en ce colporteur verbeux qui lui adressait la parole. Le docteur Renscoter était mort, et sa charmante fillette, Kate, avait épousé un citadin et non Ralph Keyser, son petit fiancé d'autrefois. La maison d'école en briques rouges me sembla étrangement menue, de même que les marronniers sur la place Willard, que j'imaginais deux fois plus gros. Quelque chose manquait autour de moi, quelque chose qui tenait une place importante dans le cœur de Jimmy Curwood, le garçonnet courant encore pieds nus voilà cinq ans à peine ! La grande rue sinueuse avait perdu tout son attrait. Poussiéreuse, envahie par les mauvaises herbes, les maisons qui la bordaient, chacune d'elles pleine de chers souvenirs, m'apparaissaient à présent insignifiantes et communes. Lorsque nous tournâmes la place Willard, le cœur faillit me manquer quand j'aperçus l'orme gigantesque devant la maison de l'Échalas, la ferme des Fisher, et notre ferme un peu plus loin. Sans avoir posé la moindre question au préalable, je m'attendais à retrouver les choses et les gens tels que je les avais quittés.

La maison de l'Échalas avait un air de tristesse qui m'effraya. Je la trouvai délabrée, presque en ruine. Les mauvaises herbes et de hautes plantes s'en disputaient l'entrée. Plus de poules picorant tout alentour ! Les oiseaux eux-mêmes se taisaient dans les

arbres voisins. La vie semblait avoir déserté cet endroit jadis si gai. Quand je frappai à la porte, un son creux et sinistre me répondit. Après deux ou trois tentatives infructueuses, l'idée me vint d'ouvrir une fenêtre. La maison était vide !

Notre ancienne demeure me causa une égale déception. Tout, dans son ensemble, — jusqu'aux vergers derrière la grange — me parut abominablement mesquin comparé aux proportions que je m'en faisais jadis. La femme qui m'ouvrit la porte de l'ancienne demeure des Fisher m'écouta d'une oreille tout à fait indifférente lorsque je lui annonçai que j'habitais naguère la ferme d'en face. Que lui importait après tout ? La question du pain quotidien devenait ardue et la difficulté même de subsister obnubilait chez cette paysanne le romanesque et la joie de vivre, si tant est qu'elle eût jamais été à même de comprendre et de savourer cet ineffable bonheur.

D'une voix dépourvue d'émotion, elle m'apprit la mort du père de Jeanne ; la famille s'était dispersée, Jeanne, mariée à présent, vivait dans une vieille masure située à quelques kilomètres de là, où nous avions dédaigné d'entrer, mon camarade et moi, ne voyant aucune affaire possible.

Quel drame ! Jeanne, ma belle Jeanne, mariée et habitant ce taudis ! J'ignorais alors que l'amour peut s'épanouir, telle une jolie fleur, même dans une misérable cabane aux carreaux brisés.

Je demandai ensuite des nouvelles de l'Échalas. Autre tragédie ! On m'apprit qu'il était mort. Il ne me souvient pas d'avoir posé d'autres questions à l'inconnue qui me répondit. Je demeurai éberlué un moment, puis je courus rejoindre le cabrio-

let. Mon visage devait être décomposé, car mon ami crut devoir me tendre la main pour m'aider à monter à côté de lui.

Nous allâmes d'une traite chez mon frère, à Florence. En chemin, je remarquai que les grands bois de Black, où je chassais si fréquemment jadis, avaient disparu et la forêt de Bingham n'était plus qu'un vaste champ de souches. La petite échoppe de mon père n'existait plus. Seul subsistait le grand pommier sous lequel dormait mon chien Jack. À cette vue, j'eus du mal à retenir mes larmes.

Mon retour au vieux pays m'avait à ce point attristé qu'en trouvant mon frère Ed et sa femme, je n'éprouvai point le trouble auquel je m'attendais, malgré leurs démonstrations affectueuses.

Nous avions projeté de demeurer une semaine chez Ed, mais, quelques soirs après notre arrivée, mon frère rentra tout alarmé à la maison et nous pria de plier bagage puis de vider les lieux séance tenante. « Ta sacrée drogue, m'annonça-t-il, a ameuté la population et la police est à vos trousses. »

Nos nombreuses victimes avaient, en effet, découvert où nous logions, le shérif arrivait de Berlin Heights pour nous mettre la main au collet, encore que nous n'eussions violé aucune loi. Involontairement, ce même magistrat se fût montré notre seul protecteur, si nous n'avions joué la fille de l'air. Nous risquions fort — à moins d'aller en prison — d'être enduits de goudron et roulés dans les plumes par la moitié des gens, malades par notre faute.

Cependant, nous ne tardâmes pas à déguerpir. Ed était aussi effrayé que nous et nous apprîmes, plus tard, qu'il eut toutes les peines du monde à éviter le châtiment à nous réservé. Nous partîmes au galop et continuâmes à cette même allure jusqu'à ce que

notre cheval, à bout de forces, s'arrêtât. Nous profitâmes de cette halte pour lancer dans un ruisseau voisin le reste de nos marchandises délictueuses, et dès que notre bête put reprendre sa course, nous nous dirigeâmes d'un bon pas vers notre pays, situé à quelque trois cents kilomètres de là.

Là se terminent mes premiers vagabondages. Malgré le chagrin que me causa cette fuite décidément piteuse, il me restait une manière de racheter ma faute : grâce à ma part de bénéfices dans notre affaire du « Dépuratif infaillible » je fus à même de me faire inscrire comme étudiant à l'Université de Michigan.

Mes parents considéraient alors mes aventures de ces deux dernières années comme une perte de temps et une pure fredaine de jeunesse ; en réalité, j'en tirai d'inappréciables avantages. Pour un gamin de mon âge et de ma condition, j'avais exploré une grande partie du pays ; mes exploits peu communs me donnèrent confiance en moi-même et une plus vaste perspective de mes possibilités futures. Telles mes piles de cailloux dans les champs paternels, ils m'apprirent à penser et à agir par mes propres moyens.

Mis de bonne heure en contact avec les hommes, j'avais observé leur façon de vivre en dehors de mon village : ma récente tournée pour placer mon « Dépuratif infaillible » m'avait fait connaître plus de monde que je n'en eusse rencontré normalement dans la moitié de mon existence. De mes propres yeux, j'avais vu une infinité de foyers américains et observé les mœurs de mes compatriotes. La pauvreté, la maladie, le désespoir, le drame, la fortune, le bonheur, voire le luxe, tout avait défilé devant moi. Les gens m'étaient apparus sans fard, et depuis lors j'appris à considérer l'humanité sous son vrai visage.

Résultat plus important encore, mes vagabondages de jeunesse m'ont fait communier plus étroitement avec la Nature ; je ne parle pas seulement des endroits sauvages et lointains que j'ai la réputation de connaître si intimement, mais la Nature toute proche et qui demeure accessible à tous.

Durant les mois passés à l'air libre et le long des chemins tortueux, j'ai découvert à la Nature un aspect tout différent de celui sous lequel je l'ai contemplée plus tard, lors de mes randonnées dans les vastes solitudes et au cours d'explorations que peu d'hommes peuvent se vanter d'avoir faites. Des semaines entières j'ai couché à la belle étoile. À la nuit tombante je m'allongeais dans le trèfle parfumé et m'endormais, bercé par la suave musique du vent dans les champs de blé. J'appris à connaître et à aimer les millions de voix nocturnes et le monde insoupçonné qui entoure les habitations humaines. Cette ambiance familière me procure toujours la même fascination.

Tout ce qui pousse sous le ciel souriant constitue le don le plus grandiose du Créateur. Si l'homme souffre physiquement ou moralement, ou les deux à la fois, la Nature, cet universel remède, s'offre à soulager ses maux et à les guérir. Inutile de franchir des milliers de lieues et de s'aventurer dans les immenses terres vierges, puisque le plus précieux de tous nos biens, nous le trouvons à notre porte.

06

La mère de Fred Janette fut la première à me recommander de poursuivre mes études et, sans se lasser, elle m'encouragea à fré-

quenter les cours de l'Université de Michigan, à la ville d'Ann Arbor. Comme elle lisait et critiquait presque tous mes essais littéraires pendant mon séjour chez ma sœur à Owosso, elle avait eu maintes fois l'occasion de m'indiquer certaines lacunes dans mon instruction et les moyens d'y remédier. Cela me parut tout d'abord une tâche insurmontable, mais elle m'inculqua si profondément cette idée que je finis par la considérer comme mienne.

Il me fallait une somme considérable, et aussi un diplôme de l'école secondaire d'Owosso. Cette dernière exigence ne laissait pas de m'inquiéter : je me rendais compte, en effet, qu'à moins de devenir meilleur élève, je risquais de ne jamais recevoir le précieux parchemin lié d'un ruban bleu ou rouge.

Mme Janette finit par me convaincre qu'il était inutile de briguer une place parmi les grands écrivains si je ne possédais point une instruction universitaire. Fort heureusement, je disposais d'une première mise de fonds : ma part des bénéfices sur la vente du « Dépuratif infaillible ». Aussitôt je m'employai courageusement à parfaire la somme nécessaire.

Un entrepreneur m'embaucha pour gratter le mortier des briques qu'il retirait d'une vieille maison en démolition. Je fendis d'innombrables cordes de bois ; je battis la poussière de maints tapis ; je tondis des pelouses, déblayai la neige des trottoirs et, pendant un certain temps, je travaillai à l'usine de Bentley. Une autre fois, comme on manquait de bras, je fus enrôlé dans une équipe d'incendie et je gagnai quatre dollars à éteindre un feu.

Àla saison propice, je chassais le rat musqué et la martre, dont je prenais jusqu'à trois cents peaux dans mes trappes. Une peau de rat musqué de première qualité valant deux ou trois dollars

actuellement, rapportait alors environ quinze cents ; et une peau de martre, vendue aujourd'hui de dix à quinze dollars, n'était cotée que de soixante-quinze cents à un dollar. Debout aux premières lueurs de l'aube, je courais les bois jusqu'à l'heure de la classe : après l'école ou les jours de vacances, je m'occupais en outre à d'autres travaux rémunérateurs, si bien qu'à l'époque fixée pour mon départ à Ann Arbor, j'avais amassé au total une fortune de cent vingt dollars, y compris les cinq dollars envoyés par le rédacteur en chef de l'Oie Grise, ainsi que je l'ai conté dans le chapitre précédent.

Pendant mon séjour à l'école j'avais dévoré de nombreux livres, de préférence des études sur la vie des hommes célèbres et particulièrement des écrivains. J'appris ainsi que, chez nombre d'entre eux, rien, dans leur jeunesse, n'avait laissé prévoir les qualités qui un jour les porteraient à la gloire. Il ne me déplut pas de savoir que Sir Walter Scott fut considéré par ses maîtres comme un cancre invétéré.

Quant à moi, M. Chaffe, professeur à l'école secondaire centrale d'Owosso, me jugeait d'une ignorance crasse. Étonnez-vous, après cela, du sourire narquois de mes professeurs, lorsque, à l'automne de 1807, je leur annonçai mon intention d'entrer l'année suivante à l'Université de Michigan. Quoi qu'il en soit, un an avant de gagner mes diplômes à l'École secondaire, j'avançai dans ma classe au lieu de rester déplorablement en arrière. Seule ma mère conservait une foi inébranlable en mes aptitudes et croyait en mon étoile. Aux yeux des autres, je m'enivrais du vin de la jeunesse ou, pour parler en termes plus prosaïques, j'étais un idiot présomptueux, et on ne se gênait guère pour me le dire.

Malgré son affection pour moi, le professeur Austin me décochait parfois ses sarcasmes :

« James, comment comptez-vous entrer au collège sans diplôme ? Y pénétrerez-vous par effraction avec des outils de cambrioleur ? »

Le professeur Chaffee, lui, se contentait de ricaner à mon endroit, et, à chacune de mes bévues, il se trouvait toujours quelqu'un pour murmurer, assez haut pour se faire entendre :

« Et il s'imagine entrer à l'Université l'an prochain ! »

La petite Miss Needles, notre professeur d'anglais, qui me témoignait pourtant de l'amitié, ne manquait jamais une occasion de rire à mes dépens.

Contrairement à ses collègues, Miss Boyce, dont la joliesse me mettait toujours le cœur en émoi, ne cessait de m'encourager. Elle m'emmenait même chez elle pour me parler plus à l'aise de mon grand projet. Grâce à elle, j'appris que je pouvais entrer à l'Université sans le diplôme de l'École secondaire, si je réussissais à passer le concours d'admission. Quelle merveilleuse perspective s'ouvrait devant moi ! Dès lors, tout obstacle disparut à mes yeux. J'étais jeune ! Jeune ! Aucune liqueur ne m'aurait grisé davantage.

D'autres camarades apprenaient machinalement des centaines de règles algébriques, méthode d'enseignement surannée que, soit dit en passant, des directeurs d'un système pédagogique plus avisé rejetteront dans un proche avenir ; si parmi eux je faisais piètre figure, en revanche je vivais dans un monde bien à moi… un monde formé de continents nouveaux sur lesquels je

bâtissais d'immenses empires, habités par des peuples que je gratifiais de mes vertus préférées. Je connaissais leurs plus chers espoirs et compatissais à leurs tragiques déceptions. Mes prétendus héros bravaient maints dangers, gravissaient des montagnes inconnues et s'aventuraient sur des mers inexplorées. Mon amour réchauffait leurs foyers, ou ma haine les détruisait ; cependant je m'évertuais toujours, en fin de compte, à faire triompher la bonté, la loyauté et l'honneur, suivant mes propres convictions.

Si je confesse avoir acquis une grande partie de mes connaissances en dehors de l'école, je me plais cependant à croire qu'aucun de mes lecteurs ne verra de ma part nul dédain pour l'instruction donnée à nos garçons et à nos filles dans les établissements scolaires. L'école, tout comme l'Église, est nécessaire au bien de l'humanité. Elles marchent de pair, et si elles devaient disparaître, la civilisation en serait fort compromise, ou peut-être même détruite. Mais on ne saurait trop répéter aux jeunes gens que si leurs études tendent vers un but, elles ne sont pas le but lui-même. Elles les obligent surtout à penser : toutes les connaissances acquises par eux en classe ne sont que des sous-produits, l'essentiel est d'apprendre à voir en soi-même.

Mon esprit fonctionnait donc, peut-être, en désaccord avec les principes routiniers de l'école, mais il fonctionnait ! Je suis convaincu que des milliers d'étudiants étaient dans mon cas ; seulement leur mécanisme intellectuel se trouvait enrayé par la faute de leurs insatiables parents, qui exigeaient toujours de meilleures notes et des succès aux examens de fin d'année. C'est surtout durant la période d'études secondaires que les parents entravent chez l'enfant le développement intellectuel en ce qu'il a de plus précieux : la pensée constructive. À mon sens, l'étudiant

capable de réflexion personnelle représente une valeur indiscutable dans la société.

Une autre année passa et nous arrivâmes aux grandes vacances. Les longs mois d'été s'écoulèrent, trop rapidement à mon gré, et le mois de septembre 1898 fit son apparition. Une foule joyeuse ne m'accompagna pas à la gare : presque tous mes professeurs et la plupart de mes camarades étaient persuadés de me voir revenir… dès que j'aurais été recalé aux examens d'admission à l'Université. Le fait est que je filai à l'anglaise, emportant mes effets dans une énorme valise appelée « télescope » et ma machine à écrire dans une caisse que je fis enregistrer comme bagage. Que ce départ eut été différent si mes parents s'étaient doutés que je quittais le toit paternel pour plus de dix années !

Je débarquai à Ann Arbor plusieurs jours avant le gros des étudiants, selon mon invariable habitude d'arriver à l'heure ou même un peu en avance dans toutes les circonstances de la vie. Bagages en main, je sortis de la gare en quête d'une pension en rapport avec la modestie de mes finances, et dès le premier jour je dénichai exactement ce qu'il me fallait.

Ma bonne étoile me conduisit chez Mme Gray, dans State Street, à proximité du campus de l'Université. Cette pension, très recherchée, ne recevait que des étudiants pauvres qui, à la fin de chaque semaine, payaient leur part respective sur le coût des aliments, leur préparation et le service, soit une somme d'environ deux dollars pour sept jours, et le menu se composait surtout de pain, pommes de terre, hachis de viande et pruneaux. Sur la liste des pensionnaires, juste au-dessus de mon nom, figurait celui de Walter Parker, fils d'un paysan habitant près de Corunna, aujourd'hui chef de clinique dans notre admirable « Memorial Hos-

pital » d'Owosso, et l'un des plus distingués chirurgiens de l'Ouest-central. Jim Greene, actuellement vice-président des assises du Michigan, était le caissier de l'établissement et percevait la quote-part des étudiants : comme rémunération de ce service, il avait le couvert gratis.

Après cette heureuse découverte, je trouvai une chambre pour un dollar par semaine, dans une humble maisonnette. L'ameublement de cette pièce, dépourvue de poêle, se limitait à une chaise, une petite table, une lampe et un lit. Pas de tapis. La vieille dame qui la louait m'avoua franchement être trop pauvre pour y ajouter le moindre confort. Néanmoins je me félicitai de l'aubaine, et, après avoir transporté mes bagages dans ma chambre, je me rendis chez un brocanteur où je me procurai, moyennant deux dollars, un vieux tapis, un petit poêle pour trois dollars et le tuyau indispensable pour un autre dollar. L'homme qui me livra ces articles m'aida à installer le poêle sans réclamer de supplément.

Alors je m'apprêtai à affronter l'épreuve éliminatoire. L'écrit devait avoir lieu, me dit-on, en présence de l'un des plus fameux professeurs de l'Université. Mon sort serait donc bientôt fixé.

Dès les premiers jours, je me trouvai en possession d'un interminable questionnaire, que me remit le professeur Scott. Il m'informa qu'on m'accorderait deux heures pour rédiger mes réponses. En parcourant des yeux la liste, je me sentis comme paralysé, mentalement et physiquement. J'aurais juré sur ma vie qu'aucun de mes professeurs à Owosso n'était capable de résoudre ces questions, pas même le surveillant général Simmons et le professeur Austin.

Il me semblait voir, sous mes pieds, s'ouvrir le tombeau de mes études. Un pas de plus et je disparaissais à jamais. Puis flamboya une vision de la longue piste glaciale de l'Alaska où la ruée vers l'or battait son plein, et aussitôt je décrétai que si j'échouais en littérature, je ne remettrais jamais plus les pieds au pays : je ne voulais accepter ni les sarcasmes ni la pitié. Qu'à cela ne tienne ! Je partirais seul dans le monde avec mon maigre capital et je tâcherais de me débrouiller. Personne, dans mon entourage, ne pourrait me reprocher : « Ah ! je te l'avais bien dit ! »

Devant mes yeux défilaient des centaines de nouveaux étudiants, récemment diplômés, qui m'avaient suivi à Ann Arbor. À ce moment-là, je commençai à mesurer l'ampleur de ma folie. Eussé-je possédé mille fois plus d'argent, je l'aurais échangé sans hésiter contre le petit rouleau de parchemin proclamant que, moi aussi, j'avais remporté la palme dans cette épreuve préparatoire.

Mes traits durent révéler au professeur Scott l'état désespéré de mon âme ; cependant ce grand homme n'en laissa rien voir. Nous étions six au plus à passer cet examen spécial et les autres s'occupaient d'autres sujets. Comme attirés par un aimant, mes yeux rencontrèrent de nouveau le regard du professeur Scott. J'essayai de dissimuler ma confusion en le voyant se lever de son pupitre et descendre vers nous. Arrivé à ma hauteur, il fit une pause de quelques secondes, posa doucement sa main sur mon dos et me dit d'une voix aimable : « À la bonne heure, James, ne vous pressez point. Nous avons grandement le temps ! »

Àcette époque de petites classes, les professeurs de l'Université de Michigan connaissaient le nom de leurs élèves et concevaient pour eux une certaine amitié. De toute évidence, les paroles bienveillantes du professeur Scott et son geste paternel opé-

rèrent leur effet immédiat sur moi. De nouveau, je relus la liste et jetai un coup d'œil de chaque côté de moi. Les plumes continuaient de grincer sur le papier, mais plus aussi rapidement que tout à l'heure. À côté de moi, une jeune femme se mordillait les ongles et son visage reflétait une réelle perplexité. Cela redoubla mon courage.

Comprenant tout à coup que mon habitude d'écrire me procurerait un sérieux avantage sur mes concurrents, je soignai particulièrement ma composition, et bien qu'au début je me crusse incapable de répondre à toutes les questions, j'essayai de les résoudre à ma façon. Je fournis deux fois plus de texte que les autres et tranchai avec assurance la moitié des matières contenues dans la formule imprimée. Sans chercher d'échappatoires, j'avouai mon ignorance sur certains sujets et j'exposai en quelques lignes les points qui me semblaient obscurs. Mes lectures nombreuses et variées m'apportèrent une aide considérable.

Je passai tous mes examens en suivant cette méthode. Bientôt je pus annoncer triomphalement à Owosso que j'étais reçu comme étudiant à l'Université de Michigan. Quelle satisfaction !

Ensuite je m'abandonnai entièrement à la vie de collège, mais, vous le devinez, ce ne furent point mes études qui me passionnèrent le plus : je devins un membre de cette communauté indépendante — le corps des étudiants — si distincte de la population d'Ann Arbor. Le projet du premier directeur de l'Université, qui avait supprimé un siècle auparavant les hôtels d'étudiants ou d'étudiantes, avait complètement échoué. Les étudiants refusèrent de vivre dans les familles disposées cependant à les accueillir. Ces jeunes gens parlaient une autre langue, portaient des

vêtements différents, ne s'attachaient pas aux mêmes sujets, et formaient un monde aussi étanche que ces colonies d'étrangers établies dans nos grandes villes. Je ne tardai pas à faire partie de leur clan. J'adoptai leur manière de parler, leurs mœurs, me mêlai à leurs discussions, à leurs jeux athlétiques, et j'arborai bientôt un chapeau grotesque et un costume dont la coupe extravagante faisait l'admiration de mes amis.

Par une chance extraordinaire, j'échappai à la plupart des brimades que les élèves de seconde année tiennent à honneur d'administrer aux « nouveaux ». Ce fut une question de veine et pas autre chose, car je ne suis pas d'un naturel humble ou résigné, et je n'usai d'aucune diplomatie envers les anciens. J'allai même jusqu'à me proclamer champion des « Droits inaliénables » de la classe 1902, et j'employai des méthodes énergiques pour défendre la bonne cause. Je payai cher mon audace, comme vous allez le voir.

Quand une question me passionne, je n'hésite jamais à prendre position, quitte ensuite à compter la casse. Les hommes de ma trempe se font des amis fidèles dans la bonne ou mauvaise fortune — et aussi d'implacables ennemis. Pour ma part, je n'ai pas d'amis intéressés ; quant à mes ennemis, ils me haïssent du fond de l'âme.

Mes meilleurs camarades étaient toujours prêts à se battre pour moi ou avec moi chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Suivant la tradition, tous les ans les « anciens » rédigeaient une affiche dans laquelle ils provoquaient les étudiants de première année à une bataille rangée qui devait se dérouler autour du mât du pavillon, en face de la bibliothèque. J'avais tellement

exaspéré nos adversaires par mon attitude agressive que, cet automne-là, ils m'obligèrent à trimbaler le baquet de colle de l'équipe chargée de placarder les défis sur tous les murs et autres endroits apparents autour de l'école. La grande mêlée avait lieu le soir de ce que nous appelions le « Vendredi noir ».

Le lundi précédent, une bande d'anciens se jeta sur moi, la nuit tombée, au moment où je quittais la pension de Mme Gray. Ils m'emmenèrent vers une grange à quelques mètres du coin de Hill Street et de Forest Avenue, situées alors dans les faubourgs d'Ann Arbor. Une fois là, ils me forcèrent à traîner le gros baquet de colle de pâte avec laquelle ils se proposaient d'afficher leurs manifestes enflammés après minuit. Pendant trois heures d'horloge, je dus me plier à cette tâche éreintante, dans l'impossibilité absolue de m'évader. Ensuite mes ennemis me dépouillèrent de mes vêtements et m'enduirent généreusement de colle, me roulèrent dans les feuilles qui jonchaient le sol et me pourchassèrent jusqu'à la maison où j'habitais, en m'appliquant de sonores coups de rames dont les prévoyants jeunes gens s'étaient pourvus.

Voilà quelle fut mon introduction à la vie de l'Université du Michigan. Il paraît que de telles brimades ne pourraient se produire de nos jours. En regardant une vingtaine d'années en arrière, certains d'entre nous se demandent parfois si l'abolition de cette rivalité entre les deux classes constitue un réel progrès.

Après avoir payé mon trimestre et acheté mes livres, je constatai avec frayeur que, contrairement à mes calculs, mes économies ne feraient pas long feu. Pendant la dernière partie de l'automne et les mois d'hiver, j'entrepris après les heures d'études la surveillance de deux chaudières, dans une usine, à huit cents mètres du collège. Mon salaire étant de trois dollars par semaine, je pus

ainsi assurer définitivement mes frais de séjour dans la ville universitaire d'Ann Arbor.

Mes notes à l'oral n'étaient pas très brillantes, mais les candidats ayant le choix entre certaines matières spéciales du programme, je me fis inscrire pour les sujets qui m'intéressaient particulièrement et je parvins à passer avec honneur les examens de fin d'année.

Inutile de dire que les « fraternités » d'élèves ne sollicitèrent jamais ma société. Seuls les fils à papa y étaient admis et quelques jeunes gens qui s'étaient distingués dans les sports ou dans leurs études. Je demeurai « indépendant », comme on dénommait ceux qui se tenaient en dehors de toute confrérie, et ils formaient la majorité.

Un jour, le professeur Scott, mis au courant de ma situation, m'apprit que je pourrais peut-être écrire dans les journaux, à l'instar de plusieurs autres élèves, et pourvoir ainsi largement à mes frais d'études. Il me donna tant d'espoir que, débordant d'enthousiasme, je confiai aussitôt mes chaudières à un camarade moins chanceux et me mis résolument à écrire. Au début, les difficultés me paraissaient insurmontables et plus d'une fois je regrettai mes deux chaudières. Cependant, je persévérai et parvins à couvrir toutes mes dépenses en rédigeant des articles que j'envoyais aux différents organes de Detroit et d'autres villes. Au bout de quelque temps il m'arriva de gagner soixante-quinze dollars dans un mois. Pour moi, plus de loisirs : je me consacrai uniquement à mes études et au journalisme.

Durant cette époque, je dus m'éloigner plus que jamais de la Nature ; néanmoins je ne cessais pas de communier avec elle.

Souvent j'errais seul dans la campagne moutonnante et je poussais au nord jusqu'au lac Whittemore, à l'ouest jusqu'à Chelsea, au sud jusqu'à Milan et Saline, et à l'est jusqu'à Wayne et Belleville. Je finis par connaître chaque bosquet, chaque ruisseau et chaque sentier de cette région aussi bien que ceux des environs d'Owosso. De préférence, je gravissais les montagnes au nord et à l'est d'Old Town, ce quartier d'Ann Arbor près de la gare du Michigan Central. De ces hauteurs j'apercevais les bâtiments de l'Université nichés parmi les arbres, et la paisible petite ville se déroulait sous mes yeux en un magnifique panorama qui ne manquait jamais de m'impressionner. Maint soir d'hiver, à l'heure où tout le monde dormait, je me promenais là-haut, sous le scintillement des étoiles, et j'écoutais sonner les heures à l'horloge de la bibliothèque.

Au printemps, avant la débâcle complète des glaces, je remontais l'Hudson en pirogue parfois jusqu'à Delhi Mills, rien que pour éprouver la joie de descendre les rapides vers la vieille écluse d'Ann Arbor. Ces excursions, tout en me divertissant, me permettaient d'élever mon âme vers le Créateur.

Ma première année à l'Université passa trop vite. Cependant, vers le mois de juin je commençai d'envisager avec plaisir mon retour triomphal à Owosso et la confusion des sceptiques qui avaient prévu mon fiasco avec tant d'assurance. Toutefois, le destin en décida autrement, et cet été-là je ne revins pas au foyer paternel. Le professeur Adams, ayant été chargé par le gouvernement d'un travail de statistique des voies ferrées, m'avait choisi avec plusieurs de mes condisciples pour le seconder dans cette énorme tâche. On nous payait soixante-quinze dollars par mois ; en sorte qu'à la réouverture des classes, en 1899, je regagnai

l'Université avec un pécule suffisant pour m'offrir quelques extras, chose qui m'était inconnue jusqu'alors.

Dès mon arrivée à Ann Arbor, comme « ancien » cette année-là, je continuai de prendre mes repas à la pension de Mme Gray, mais je quittai ma petite chambre et m'installai dans un logement à deux pièces, à Jefferson Street. Pour la première fois de ma vie, je commandai chez le bon faiseur un complet à mon goût, ainsi qu'un pantalon court, très à la mode en ce temps-là chez les étudiants. Suivant le conseil du tailleur, je me procurai une paire de faux-mollets pour mes jambes grêles, sur lesquels mes bas s'adaptèrent admirablement. Auparavant je m'étais acheté une mandoline et une pipe. Peu à peu je prenais l'allure du potache qu'on voit fréquemment en caricature dans les journaux amusants.

Je prêtai peu d'attention aux nouveaux venus. Mon ardeur de l'année précédente à prendre part aux luttes traditionnelles s'était usée, ou plutôt elle était supplantée par la passion que j'apportais à mes travaux journalistiques. Cet automne-là, à la rentrée, je déambulai dans les jardins de l'école, considérant avec une aimable indulgence la dégaine de nos nouveaux compagnons et absolument incapable de me rappeler qu'ils ressemblaient à s'y méprendre au contingent de l'an dernier, dont je faisais moi-même partie. Je revis avec émotion certains amis dont j'avais été séparé depuis de longs mois, et avec une réelle satisfaction les bâtiments familiers de l'université par où entraient et sortaient mes camarades avec la hâte fébrile des fourmis. Je me sentais absolument en paix avec le monde, satisfait de la perspective qui s'ouvrait devant moi et enclin à considérer désormais l'Université et ses habitants avec l'œil d'un observateur indifférent. À mon insu,

je cherchais déjà des « nouvelles » et des matériaux pour les articles que j'écrirais les mois suivants.

Ma seconde année à Ann Arbor se passa pour ainsi dire comme la précédente, à ceci près cependant : je commençais à remarquer sérieusement les jeunes filles. Jusque-là, je soupçonnais à peine autour de moi l'existence de nos nombreuses compagnes dont la plupart étaient très jolies. Mais je ne me sentais point attiré vers elles, pas plus que je recherchais naguère l'amitié des jeunes filles d'Owosso.

Mon intense application de ces deux dernières années m'avait sournoisement détraqué les nerfs, et je ne possédais parfois pas plus de résistance que le fil de caoutchouc tendu à son point extrême pendant un long moment. Cependant, la vie redevenait moins ardue et me laissait maintenant quelques loisirs pour méditer sur moi-même. J'en arrivai à comprendre qu'un homme, malgré tous les succès, les honneurs ou la fortune, ne trouvait le vrai bonheur qu'en compagnie d'une femme.

Un après-midi du début de l'automne, je suivais seul, en me promenant, le sentier peu fréquenté qui longe la rivière Huron dans la direction d'Ann Arbor. Je savourais l'immensité et la splendeur de cette solitude. Un léger brouillard flottait à l'horizon, mais aucun nuage ne souillait le reste du ciel. De tous côtés, à perte de vue, la campagne moutonnante se déroulait comme un vaste tableau, et le soleil éclaboussait les érables d'énormes taches rouges et or qui tranchaient nettement sur le fond vert des prairies. On ne voyait pas d'arbres dépouillés, la glèbe n'avait pas encore repris sa couleur brune, mais d'ici une quinzaine, la chute des feuilles exercerait sûrement ses ravages, le long de ce petit chemin, un ruisseau alimente de sources sortait d'un hallier qui

masquait l'entrée d'une gorge étroite, connue seulement des initiés sous le nom du « Val des Écolières », dont quatre-vingt-dix pour cent au moins des étudiants ne soupçonnaient pas l'existence. C'était un de mes lieux préférés. Quand j'y pénétrais par la piste que j'empruntai ce jour-là, je me figurais jeter les yeux sur la nef d'une immense cathédrale où un artiste, dissimulé quelque part, effleurait à peine de ses doigts le clavier de l'orgue.

Je tournai le sentier, à présent une magnifique route où circulent les autos, et grimpai lentement le vallon. À mi-chemin du sommet, une sente, presque invisible, faisait un brusque crochet et rejoignait un coin herbeux où j'allais souvent m'asseoir et songer pendant des heures entières, personne ne venant troubler mes rêveries, j'avais fini par le considérer comme mon bien propre.

Mais cette fois-ci, au moment où j'escaladais la dernière courbe de la piste, je découvris tout à coup que je n'étais pas seul. À dix mètres de l'endroit où je me tenais, une gracieuse jeune fille promenait son regard au-dessus des montagnes et des vallées sans s'apercevoir le moins du monde de ma présence. Je demeurai immobile, les yeux grands ouverts, je ne saurais dire combien de temps. Elle tourna lentement la tête vers moi, entrouvrit les lèvres et esquissa un sourire, puis :

« Tiens ! s'exclama-t-elle. Je croyais être seule à connaître cette retraite ! »

Son regard ne trahissait ni témérité ni méfiance, et ses yeux clairs et profonds interdisaient toute familiarité. Sa voix me tira de ma songerie. S'apercevant de ma gêne, elle promena son bras par-dessus le panorama aux couleurs automnales et me dit :

« Veuillez vous asseoir, je vous prie. Ne pensez-vous pas que ce paysage est merveilleux ? Je ne me lasse point de l'admirer. »

Recouvrant mes esprits, je balbutiai quelques mots pour m'excuser de mon intrusion. Je pensais, en effet, que cette jeune personne devait être pour le moins la fille du propriétaire de cet endroit. Eût-elle été une simple promeneuse venue là pour jouir comme moi de ce magnifique point de vue, mon apparition intempestive l'eût sans doute gênée, pensais-je.

Notre rencontre inopinée cet après-midi d'automne donna rapidement naissance à une étroite amitié. Après une cour très assidue, j'épousai cette jeune fille le mois de janvier suivant, et elle me donna deux filles, Carlotta et Viola.

Malgré mes occupations journalistiques qui absorbaient la moitié de mes loisirs, je ne cessai pas d'écrire des romans. Plusieurs manuscrits faisaient la navette entre moi-même et certains magazines, et l'Oie Grise acceptait fréquemment les nouvelles que je lui soumettais.

Pendant l'été de 1900, je repris une fois de plus la vie en plein air et je passai la majeure partie de mes vacances dans ma région bien-aimée des Grands-Marais. En septembre, je rentrai à l'Université dans la classe des Cadets, mais je ne devais pas y terminer l'année ; la réception d'un télégramme mit fin à ma carrière d'étudiant. Il émanait de Pat Baker, à mes yeux le plus grand directeur de journaux de tout le Michigan. Le souvenir de ce gros Irlandais bourru demeure encore vivace dans la mémoire de beaucoup d'entre nous. Si cet incomparable journaliste connut la haine tenace de ses ennemis, il fut, en revanche, entouré de l'affection solide et du respect de ses nombreux amis.

Je l'avais vu deux fois aux bureaux du journal News, de Detroit, mais je ne savais que déduire de son attitude envers moi. À chacune de nos entrevues, il m'avait produit l'impression d'un ogre qui n'eût pas hésité à me trancher la tête s'il n'avait craint la police. Cependant, comme tous les autres aspirants journalistes, fasciné par la personnalité de Pat Baker, je songeais à collaborer à ses journaux et me promettais de lui adresser une humble demande.

Or, voici qu'il m'offrait lui-même cette situation par télégramme ! Quel événement pour moi ! La joie débordait de ma coupe. Pat Baker allait me prendre comme collaborateur ! Je n'hésitai pas une seconde et il ne me vint même pas à l'esprit de savoir les conditions de mon engagement. Le grand homme me proposait un poste parmi ses reporters… rien autre ne comptait à mes yeux. Sur l'heure, j'abandonnai mes études, fis mes malles et pris le train pour Detroit.

D'après la légende, les dieux rendraient fous ceux dont ils ont juré la perte. N'étais-je point insensé le jour où, sans souci de l'avenir, je modifiai le cours de mon existence après avoir donné tant de gages à la Fortune ? Heureusement, le Destin, avec tous ses trésors en réserve, fait momentanément perdre la tête à ses élus, de crainte que la prudence ne leur enlève l'audace nécessaire.

07

Dès que le professeur Scott m'avait fait entrevoir dans le journalisme un moyen de couvrir mes frais d'études à l'Université,

j'avais relevé dans un annuaire le nom de cinquante journaux et offert mes services à chacun d'eux. Peu répondirent à ma requête, et les quelques lettres reçues n'étaient guère encourageantes. Tous les journaux publiant des pages d'informations universitaires étaient déjà pourvus de correspondants à Ann Arbor. Nullement abattu par cet échec, je me mis aussitôt à composer des articles sur la vie des étudiants et je les envoyai aux diverses publications à Detroit, Chicago et New York à la cadence de deux ou trois par semaine : j'avais soin d'en dactylographier un nombre suffisant d'exemplaires afin de servir tout le monde. Avec la ténacité de la goutte d'eau qui finit par ronger le rocher, j'essayai de secouer la torpeur des rédactions et de les intéresser à mes écrits. En peu de temps je dépensai en timbres-poste le deuxième chèque de cinq dollars que m'avait fait parvenir l'Oie Grise pour ma nouvelle « Masodhara de la Lune ».

Enfin, George Snow, directeur du supplément hebdomadaire de la News-Tribune, m'écrivit :

« Vous nous envoyez des sujets qui ont été rabâchés des milliers de fois. Donnez-nous quelque chose d'original, plein d'allant. »

Par le même courrier, je reçus de l'Oie Grise un chèque de dix dollars en règlement d'une autre nouvelle. Je repris courage. Bien des hommes, que l'on tenait pour battus d'avance, ont fini par triompher parce qu'ils se sont désespérément accrochés à une idée sans jamais s'avouer vaincus.

Je demandai au correspondant de la Free Press de Detroit ce que George Snow entendait exactement par « plein d'allant ». Après un moment de réflexion, il me répondit :

« Imaginez la fille d'un professeur, mariée secrètement avec l'étudiant pauvre qui allume le feu chez son père ; ou un homme assassiné mystérieusement et sans motif apparent ; ou encore un clochard qui, sans s'y attendre, hérite d'une grosse fortune, voilà ce qu'on peut appeler des sujets « pleins d'allant ». Toutefois, ne sortez pas de la vraisemblance, ou vous êtes fichu. »

Ainsi les journaux désiraient de leurs collaborateurs de la copie qui sortît de l'ordinaire. Je me mis à fureter de tous côtés, comme un chien de chasse après le gibier, et par hasard je découvris qu'une fermière habitant à une quinzaine de kilomètres de là prétendait descendre d'une famille de vieille noblesse européenne. À cette époque-là, les Américains se laissaient volontiers prendre à cet appât. Aussi, saisissant la balle au bond, je m'empressai d'aller trouver la femme ; je recueillis de sa bouche un certain nombre de renseignements, je pris des photographies, puis je revins m'asseoir devant ma machine à écrire. Le sujet était plutôt mince, jugez plutôt : mon héroïne croyait provenir en ligne indirecte d'un grand lord et je la trouvai en train de scier du bois avec son mari. Cependant, je me flatte d'avoir tiré tout le parti possible de l'interview. À la bibliothèque, je me procurai certains documents qui me fournirent un tableau vivant des mœurs dans les manoirs anglais et des grandes réceptions à la Cour de Londres. Au milieu de ces scènes somptueuses, je plaçai la fermière pauvre, aux mains calleuses. Dans une proportion de quatre-vingt-dix pour cent, mon récit décrivait l'existence princière qu'aurait pu mener cette malheureuse si ses aïeux n'étaient venus en Amérique. George Snow publia mon article. Ce premier reportage m'en valut bien d'autres pour le compte de la News-Tribune.

Un jour, un individu fut arrêté à Detroit pour cruauté envers les animaux. Membre de la « Science chrétienne », il prétendait guérir la jambe cassée de son cheval en appliquant les principes de cette fameuse secte, qui lui commandaient de s'en remettre exclusivement à l'intervention divine. George Snow me transmit la coupure du journal et me demanda d'interroger à ce sujet un certain nombre de professeurs de l'Université.

Je consultai d'abord le président Angell ; il me renvoya d'un ton paternel, prétextant que d'autres étaient plus qualifiés que lui pour répondre à cette question. Presque tous ceux que j'interviewai ensuite se dérobèrent également, mais je ne lâchai pas bride et finis par recueillir l'opinion de trois professeurs et leur autorisation de citer leur nom. Je m'acharnai tout particulièrement sur mon professeur de français, M. Effinger, actuellement doyen du Collège de littérature, sciences et arts, mais il se jugeait trop nouveau dans le corps enseignant pour que sa réponse pût avoir quelque autorité dans ma petite enquête.

Le dimanche suivant, George Snow la fit paraître en deux grandes pages dans le supplément de la News-Tribune. Cet article, dont je n'avais pour ainsi dire pas écrit une ligne, me fut payé au tarif habituel, et à partir de ce jour-là tout ce que j'envoyai au journal fut publié régulièrement. En même temps, je collaborais au Chicago Tribune et au New York Herald. Ma situation de journaliste désormais assurée me permit, ainsi que je vous l'ai déjà expliqué, de couvrir mes frais d'études jusqu'au jour — événement le plus important de ma jeunesse — où me parvint le télégramme de Pat Baker m'offrant une place de reporter.

Dès mon arrivée à Detroit je me présentai au chef des informations qui, pour me rompre au métier, me dit-il, m'envoya d'abord faire les comptes rendus d'enterrements. Je ne quittai pas cette rubrique avant d'avoir appris à exclure tout romantisme de ma copie. Ensuite, il me dépêcha sur les lieux d'un incendie qui avait réduit en cendres une blanchisserie dans Grand-River Avenue. Je n'avais jamais assisté à pareil désastre, mais c'était, paraît-il, un événement ordinaire à Detroit, alors ville de trois cent mille habitants.

Malgré la haute opinion que je possédais de moi-même, je n'étais qu'un débutant. Je décrivis cet incendie avec un lyrisme que n'eût point désavoué Moïse en annonçant aux Hébreux sa découverte des Tables de la Loi. Ed Beck condensa froidement ma colonne et demie en trois maigres paragraphes et me complimenta tout de même pour la forme.

Ces paroles me redonnèrent quelque courage, car la mutilation de ma copie — le fait s'était déjà produit plusieurs fois — ne laissait pas de m'inquiéter. Je me demandais si mes huit dollars d'appointements, qu'on me remettait sous enveloppe chaque samedi (somme que j'acceptais au début avec un sourire de consternation et ensuite avec la ferme résolution d'imposer bientôt mes talents) représentaient après tout la véritable mesure de mes capacités professionnelles. J'étais particulièrement déprimé ce jour-là parce que mon idole, Pat Baker, m'avait fait appeler dans son bureau et signifié brutalement que si je désirais rester au News-Tribune, je devais aller me faire tondre les cheveux séance tenante.

Nul reproche sur mon travail, mais aucune félicitation pour les efforts inouïs que je déployais afin de justifier son choix en me

prenant comme reporter. Juste cet ordre péremptoire de passer chez le coiffeur… puis il s'occupa d'autre chose et je fus oublié. Suivant le plan du Créateur, il faut, dit-on, goûter aux amertumes de la vie pour en savourer les douceurs ; connaître la souffrance pour apprécier pleinement la joie ; enfin, savoir haïr pour comprendre le bonheur d'aimer. Ma période d'apprentissage à la News, de Detroit m'offrit maintes occasions de boire la coupe amère sans faire la grimace. Ces expériences m'ont endurci dans la lutte pour la vie et rapproché des vérités éternelles.

Chaque semaine, le rédacteur en chef de l'édition dominicale me demandait des articles d'actualité, que je rédigeais avec une satisfaction sans mélange, car là mon imagination se donnait libre cours. Incidemment, cet argent gagné en supplément me permettait de subvenir à mes besoins et d'aider ma famille.

Un jour, on m'envoya, en compagnie de Kiltie Stewart, le fameux reporter, assister à la pendaison d'un assassin à Sandwich, au Canada, de l'autre côté de la rivière de Detroit. Je faillis m'évanouir au moment où la trappe s'abaissa et où l'homme fut précipité dans le vide. On utilisa seulement une vingtaine de lignes de ma copie, alors que le récit de l'exécution, rédigé par Kiltie, tenait une colonne entière. Hanté par l'idée que je méritais plutôt huit cents que huit dollars par semaine, je me glissai furtivement vers la caisse et, muni de l'enveloppe renfermant mes appointements, je me sauvai comme un lièvre pour ne pas tomber dans les jambes de Pat Baker. Alors se produisit pour moi l'événement attendu depuis si longtemps et qui devait me rendre célèbre en moins d'une heure. De nos jours, on ne court plus après les nouvelles comme autrefois ; le service d'informations est pour ainsi dire standardisé, les agences renseignent la grande presse sur

tout ce qui se passe dans le monde et elle reçoit une profusion de documents photographiques pour illustrer les faits d'actualité. Mais voilà quelque vingt-cinq ans, lorsque je me frayais une voie dans le journalisme, une nouvelle de trois lignes en avance sur les autres journaux était grosse de conséquences pour le jeune reporter. À peine criait-on dehors la première édition de notre rival du soir que tous nos rédacteurs se précipitaient dessus pour savoir laquelle des deux feuilles était battue à la course. Malheur au reporter qui se laissait distancer ! S'il récidivait, c'était le renvoi immédiat, et les situations ne couraient pas les rues. En revanche, nos chefs savaient récompenser le journaliste débrouillard par de bonnes paroles et fréquemment aussi sous la forme d'une enveloppe bien bourrée. Bien entendu, j'ouvrais l'œil et ne manquais jamais une bonne occasion.

Ce jour-là, on m'avait envoyé en mission au quartier général de la Police, et comme j'en gravissais les marches, je croisai un petit propriétaire de garni de ma connaissance avec qui j'échangeai quelques propos. L'homme, croyant me fournir un bon tuyau, me glissa dans l'oreille que deux jeunes femmes habitant l'avenue Gratiot, harcelées par un voisin qui les espionnait à travers de petits trous pratiqués dans la cloison, au lieu de se plaindre à leurs maris, avaient attiré le drôle au domicile de l'une d'elles et lui avaient administré une solide raclée à l'aide de longs fouets de cuir. Cette histoire amusante, si elle était vraie, pensai-je, occuperait certainement la première page du journal et tiendrait autant de place qu'un crime. À cette époque, la ville de Detroit ne comptait pas comme à présent deux ou trois assassinats et une demi-douzaine d'agressions par nuit. Le remarquable cran des deux héroïnes et les détails pittoresques de l'incident, que

j'étais sans doute un des premiers à connaître, me donnèrent des ailes et je parvins en un rien de temps à l'adresse indiquée.

Non seulement les faits étaient véridiques, mais les deux femmes, encore sous le coup de la colère, me racontèrent toute l'affaire sans omettre le nom du coupable. Que le retour en tram me parut long jusqu'aux bureaux de la News ! J'arrivai au moment où l'on allait mettre sous presse. J'éprouve encore un frisson lorsque je me rappelle avec quelle précipitation Ed Beck arracha la dernière feuille sur ma machine à écrire pour la porter à la composition. Quel article ! Toutes les salles de rédaction en parlaient. Ce jour-là, je jugeai ma situation au journal plus affermie que jamais.

On me réserva, comme je m'y attendais, une place en première page. Un des as du journalisme de New-York, Annesley Burrowes, qui depuis peu travaillait avec nous, et que nous considérions avec un respect voisin de la crainte, vint me frapper sur l'épaule en me disant : « Mes compliments, jeune homme. Voilà du beau travail ! » Évidemment, pensai-je, j'avais frappé en plein dans le mille.

Mais le lendemain matin, chez le patron, il y eut une conférence extraordinaire, à laquelle assistaient tous les chefs de service. En quelques minutes, mon sort fut décidé et je me retrouvai dehors en quête d'un nouvel emploi. À l'unanimité, on avait prononcé mon renvoi immédiat, et pour cause : j'avais mal orthographié le nom du vrai coupable et le curieux fustigé par les deux femmes devenait, en l'espèce, un citoyen honorablement connu dans toute la ville !

Bientôt je connus l'horrible difficulté de chercher du travail. Des semaines entières je battis le pavé, sans aucun résultat, mais je refusais de m'avouer vaincu et m'accrochais désespérément à Detroit, bien que tenté parfois de retourner à Owosso ou à Ann Arbor.

Une fois de plus je me réfugiai dans la littérature qui, dans les moments critiques de ma vie, fut toujours ma consolation. Après une journée de vaines recherches, j'étais heureux, le soir, de m'installer devant ma machine à écrire. Cependant, je plaçais peu de copie et au bout de quelques mois mon extérieur commençait à respirer la misère.

Un jour, pourtant, le hasard me mit en présence d'Alfred Russell, alors un des plus éminents avocats du Michigan. Il a laissé derrière lui le souvenir d'une bonté qui n'avait d'égale que son génie professionnel. Cet homme au grand cœur me reçut pendant une heure dans son cabinet et me prodigua des conseils comme si j'eusse été son fils unique. Puis il me remit une lettre de recommandation pour Harry Stillman, directeur de l'immense usine de produits pharmaceutiques Park et C, dans Jefferson Avenue. Celui-ci m'offrit une situation de cinquante dollars avec tant d'empressement que j'eus l'impression, en l'acceptant, de lui rendre un grand service alors qu'en réalité il n'avait nullement besoin de moi.

Pour m'initier à mon nouveau métier, on me plaça pendant six semaines dans le service de la fabrication. Mon rôle consista tout d'abord à agiter dans d'énormes cuves un liquide contre la chute des cheveux, dont le parfum et les vapeurs me donnaient des nausées, au point qu'un jour je faillis tomber dans un réservoir en ébullition. Je m'occupai ensuite de la préparation d'huile de

foie de morue, puis je broyai du bois de santal pour en extraire l'essence. De là je passai de longs jours dans un laboratoire nauséabond où l'on retirait la pepsine des estomacs de porcs, et qui me fit regretter mes anciennes cuves. Après quoi je fabriquai des pilules, de toutes formes, dimensions et couleurs, dont on produisait une moyenne de cent cinquante tonnes par mois. Décidément, les Américains sont de prodigieux mangeurs de pilules !

Àquelque temps de là, on m'installa devant un bureau, dans le service de la publicité et de la correspondance, avec mission de lire les journaux médicaux et pharmaceutiques et de choisir les articles susceptibles d'intéresser les autres services de l'établissement, vers lesquels je devais les acheminer. Travail intéressant et, soit dit en passant, qui présentait une certaine analogie avec celui de rédacteur en chef. Un entrefilet parut du reste à cet égard dans la feuille locale d'Owosso, et me fit monter de plusieurs coudées dans ma propre estime. Cependant, il me semblait surprendre parfois une conversation de ce genre entre mes anciens camarades : « Jimmy Curwood ? Non, il n'est plus à l'Université. Il n'écrit pas de romans et ne travaille pas davantage dans un journal. Figure-toi qu'il fabrique des pilules à Detroit ! »

Les vents contraires m'avaient complètement détourné du but auquel je visais. Mes premiers rêves, mes ambitions, mon amour de la Nature, mes études universitaires, en somme tous mes espoirs sombraient dans cette tâche prosaïque de fabriquer et de distribuer des pilules. Sachez que la maison Park Davis et C en confectionnait un peu plus de dix-sept cents espèces différentes, et que nous étions prêts à en inventer d'autres si cette variété, pourtant imposante, ne parvenait pas à satisfaire la clientèle.

Dans le laboratoire de la pepsine je liai connaissance avec un pauvre diable de Belge, d'aspect aristocratique, qui acquit par la suite quelque célébrité à Detroit. Van der Noot se prétendait baron, et à ces jours lointains et bénis, on pouvait intéresser le lecteur en lui présentant un tel personnage obligé de travailler pour vivre. Je passai donc une soirée à écrire l'histoire du baron gagnant son pain à la sueur de son front et je l'envoyai, accompagnée d'une photographie, à la direction de la News-Tribune, édition du dimanche. À ma grande joie, mon interview parut et me rapporta un chèque de huit dollars, somme équivalente à mes appointements d'une semaine comme reporter à la News. Van der Noot fut aussi heureux que moi, car cet article le mit en vedette parmi l'importante colonie belge de la ville, où il m'introduisit un dimanche. Je pus ainsi glaner des renseignements sur la vie en Belgique et les utiliser dans une série d'articles signés de mon nom et qu'accepta l'ancien directeur du New York World, Annesley Burrowes, alors à la tête du supplément hebdomadaire de la News-Tribune et qui, vous vous en souvenez, m'avait félicité de mon histoire du fouetté.

10 mai 1902. Jour mémorable où j'entrai à la rédaction de la News-Tribune du dimanche aux appointements de dix-huit dollars par semaine, c'est-à-dire plus du double de ce que je recevais à la News, de Detroit en qualité de reporter. Harry Stillman et H. Woodruff, mes principaux chefs à l'usine, heureux d'apprendre mon changement de fortune, se séparèrent de moi avec une cordiale poignée de main et leurs vœux de réussite. Pendant cinq années consécutives, mon bureau, au second étage de l'ancien immeuble de la News, dans Shelly Street, fut témoin de mes joies et de mes chagrins, de mes larmes et de mes sourires, dans la voie que j'étais bien résolu à suivre.

Ce travail m'allait comme un gant. Loin de me rebuter, la composition de mes articles d'actualité, où entrait une partie de vérité et plus encore d'imagination, me procurait un immense plaisir. Grâce à la bienveillance et aux conseils avisés d'Annesley Burrowes, je fus bientôt à même de remplir une et souvent deux pages du journal. Ces rapides progrès décuplèrent mon enthousiasme pour mon métier de journaliste, au point que je travaillais les sept jours de la semaine et parfois très avant dans la nuit.

En deux ans, mes appointements montèrent à vingt-cinq dollars par semaine, succès dont on pouvait franchement s'enorgueillir à l'époque. En outre, je plaçais dans les autres journaux et périodiques de petites études et de longs articles où j'encourageai les colons à s'installer dans la région occidentale du Canada. Le Munsey's Magazine accepta ma nouvelle sur le lac Michigan : « Le capitaine du Christopher Duggan » et me la paya si royalement — soixante-quinze dollars — que je faillis remettre ma démission du journal pour me consacrer exclusivement à la littérature. Seuls les efforts persuasifs de M. Burrowes et une nouvelle augmentation — vingt-huit dollars par semaine — m'évitèrent ce désastre.

Depuis très longtemps, M. Burrowes souffrait de la vue. Son mal empira brusquement et devint si grave que l'excellent homme dut se démettre de ses fonctions et abandonner définitivement la profession. Nous déplorâmes tous le départ de cet incomparable journaliste, de cet homme courtois et érudit qui, malgré ses préoccupations accablantes, trouva toujours le temps d'aider de son expérience ceux qui essayaient de suivre ses traces. On me confia sa place aux émoluments de trente dollars par se-

maine, mais je suis sûr de ne l'avoir jamais occupée avec autant de compétence et d'autorité que mon éminent prédécesseur.

Durant mes années d'apprentissage à la News-Tribune du dimanche je me livrai à un nombre incalculable d'autres travaux. Je dirigeai une revue bancaire intitulée : Dollars and Sense, m'occupai de publicité pour le compte de l'Association des fabricants de peinture d'Amérique, ce qui ne m'empêchait pas de publier au moins un article ou une nouvelle tous les quinze jours. Peu de temps après la publication de ma première nouvelle par le Munsey's Magazine, dont la circulation s'étendait sur tout le pays, le en accepta ma nouvelle intitulée « Pilules » et — prédiction faite voilà des années par son directeur et qui se réalisait enfin — le Leslie's fit paraître dans la suite une dizaine au moins de mes articles et nouvelles. Quelques mois plus tard, le Munsey's retenait une autre nouvelle et The American Boy, mon premier roman pour la jeunesse.

En 1905 je pris quelques vacances, que je passai entièrement dans les solitudes. J'en rapportai un article qui parut dans la revue Outing. L'Outlook et le Woman's Home Companion publièrent également ma prose. Vers la fin de l'année, je réussis à caser un article dans le Cosmopolitan où ma collaboration devint dès lors très fréquente.

Bientôt Hewitt Hanson Howland, rédacteur en chef du magazine publié par Bobbs-Merril et Compagnie à Indianapolis, me demanda une série d'articles sur les Grands Lacs et leurs bateaux. Vers la même époque, le Leslie's Weekly inséra plus d'une centaine de mes petits articles traitant pour la plupart de la vie en plein air.

1906 s'écoula ainsi, et une partie de l'année suivante. Outre mes travaux ordinaires, j'écrivis deux livres en même temps, un roman dont l'action se passe dans la région de la baie d'Hudson et que j'intitulai : Les Chasseurs de loups, et l'autre une histoire de Mormons dans leur colonie de l'Île des Castors : L'aventure du Capitaine Plum. Je m'étonne, encore aujourd'hui, de ne pas être tombé malade à ce régime épuisant, car mes nerfs étaient continuellement à bout.

L'énergie que je déployais depuis mon départ d'Ann Arbor et le temps consacré à ma tâche me laissaient très peu de loisirs pour m'occuper de ma famille. La nature absorbante de mon travail m'imposait une solitude de presque tous les instants, et lorsque je me trouvais en compagnie de ma femme et de mes deux filles, il m'arrivait parfois de songer à autre chose. Comme tant d'autres, j'avais fini par considérer mon foyer comme une vieille habitude, comme un endroit où il m'était loisible de manger, de dormir quand je ne pouvais faire autrement, et de reprendre les travaux qu'il m'était impossible d'achever au bureau. J'oubliais qu'en excluant ainsi ma jeune épouse de ma vie, je lui refusais le droit de participer aux joies de la bataille ; elle en arriva peu à peu à se demander si les longues années de privations, suivies par l'indifférence d'un mari dont la présence, à la maison ressemblait fort à celle d'un étranger, justifiait tous ses sacrifices. Si, en temps opportun, j'avais prévu le résultat inévitable de cet état de choses — le divorce — j'eusse peut-être évité le désastre qui se produisit en 1908. Cependant, il ne sert à rien de conjecturer à propos d'événements qui auraient dû se passer mais n'ont pas eu lieu. À mesure que nous vieillissons, nous savons qu'il vaut mieux, en maintes circonstances, ne pas trop remuer les cendres du passé.

Depuis quelque temps, j'avais envoyé à Indianapolis mes manuscrits des Chasseurs de loups et de l'Aventure du Capitaine Plum. Les semaines passèrent, durant lesquelles je me rongeais d'impatience et bouillais d'espoir, sans négliger pour autant mon métier de journaliste. Puis vint une lettre m'annonçant la grande nouvelle : mes deux romans étaient acceptés. L'Aventure du Capitaine Plum plaisait à ce point, que mes éditeurs, Bobbs-Merril et Compagnie, me promettaient de s'engager, par contrat, à publier un livre de même longueur annuellement et pendant cinq années… au prix de vente d'un dollar et demi sur lequel je toucherais une redevance de dix pour cent.

Les chèques reçus jusque-là de diverses revues, en règlement de mes nouvelles, et qui s'élevaient de vingt-cinq à cinquante dollars, et même ceux du Cosmopolitan, qui me payait à raison de deux cents le mot, représentaient à présent, dans mon esprit, une maigre pâture. En me tenant sur une prudente réserve, je calculai mon pourcentage sur au moins cent mille exemplaires vendus de chaque roman. Aucun doute, j'allais bientôt gagner l'immense fortune. Car la maison d'éditions Bobbs-Merril et C publiait alors les ouvrages atteignant les plus gros tirages… De temps à autre, il m'arrive de consulter les comptes de vente de mes premiers romans. Après toutes ces années passées, lorsque je confronte les chiffres exacts avec ceux que je rêvais, la comparaison me produit l'effet d'une douche froide.

Deux ou trois journaux publièrent l'histoire de mon succès phénoménal. L'article le plus élogieux fut, certes, celui de la News-Tribune de Detroit. Désormais, mes parents pouvaient dormir tranquilles et mon père liquider sa boutique de cordonnier, ce qu'il fit peu après, du reste.

L'heure miraculeuse sonna quand je remis ma démission au journal et dis adieu au journalisme. Devant moi, je ne voyais qu'un avenir ensoleillé.

J'avertis mon frère, qui vivait toujours dans l'Ohio, de mon projet de voyages dans les solitudes canadiennes ; s'il voulait m'accompagner, je m'offrais à prendre tous ses frais à ma charge. J'étais tellement connu auprès des Compagnies de chemins de fer du Canadian Pacific et du Grand Trunk que j'obtins facilement des billets gratuits. Mon frère Ed et moi nous eûmes, dans la région avoisinant la baie d'Hudson, l'une des plus étonnantes aventures de notre vie.

08

En 1902, je repris mes fonctions à la News et liai connaissance avec M. V. Mac-Inness — « Mac » pour tous ses amis — qui dirigeait alors le bureau de l'immigration canadienne, situé dans Jefferson Avenue. Je conserve un souvenir ému de toute la sollicitude dont il fit preuve à mon égard. Souvent j'allais le voir lorsque j'avais besoin de conseils, de distraction, voire de repos.

De taille imposante, il était toujours d'humeur joviale et il excellait à me dépeindre, en termes pittoresques, son Canada bien-aimé, tout particulièrement le vaste panorama de terres inexplorées qui s'étendent vers le nord et l'ouest du pays. Il connaissait comme pas un ce magnifique territoire et ne manquait jamais l'occasion de me présenter aux Canadiens notoires qu'il recevait dans son bureau, tels qu'officiers de l'immigration, députés au Parlement, fonctionnaires de la Baie d'Hudson, des chemins de

fer du Grand Trunk et Canadian Pacific, membres de la Police royale montée du Nord-Ouest, et une vingtaine d'autres personnages non moins importants.

En ces années difficiles, seules mes visites à cet excellent homme permirent à mon enthousiasme pour la vie au grand air de se donner libre cours. L'amour de la nature, auquel je m'étais initié dans mon enfance au long de la Shiawassee — ma rivière — était devenu le but unique de ma vie, mais, hélas ! les mois fuyaient et la réalisation de mes désirs m'apparaissait de plus en plus lointaine. Par bonheur, Mac, ce fidèle ami, se chargea de débarrasser tous les obstacles qui barraient ma route.

Mon séjour à la News en qualité de rédacteur en chef me donnait une telle confiance en moi-même, que ce cher vieux Mac ambitionnait pour moi une situation magnifique. Il ne cessait de m'affirmer que les autorités du Dominion et l'Administration des chemins de fer canadiens, séduits par mes articles évoquant la beauté des grands espaces du Nord-Ouest, projetaient de m'envoyer là-bas pour explorer et décrire ces régions afin d'y attirer des colons.

L'espoir de faire bientôt partie de cette grandiose contrée à laquelle je rêvais depuis si longtemps me fit vibrer d'émotion. Je revois encore, comme si c'était hier, Mac me montrer les documents officiels et me féliciter de ma bonne fortune. L'événement eut lieu vers l'époque où parut la première édition de l'Aventure du Capitaine Plum. Le gouvernement canadien m'offrait, en effet, mille huit cents dollars, tous frais payés ; mais il subsistait un grave empêchement : ma qualité de citoyen américain. Après quelques démarches, on passa outre, et je partis un beau jour

vers ce pays où chaque matin je devais attendre l'aube avec impatience et chaque soir appréhender le coucher du soleil.

Jamais je n'oublierai la joie délirante de Mac lorsqu'il m'annonça cette heureuse nouvelle. Mon incomparable ami, disparu depuis, a laissé un vide irréparable dans mon cœur ; mais à chacun de mes voyages au Grand Nord, je sens que l'esprit de Mac m'y accompagne, car il éprouvait envers ce « Pays de Dieu » une adoration aussi ardente que la mienne.

Les immenses solitudes qu'arrose la rivière de la Paix, les montagnes situées à l'ouest, les sources de l'Athabasca et du Mackenzie, la désolation des plaines arctiques et les forêts inhabitées environnant la baie d'Hudson, sont devenues pour ainsi dire ma raison d'être. Je les ai si souvent décrites que, pendant bien des années à venir, tous mes lecteurs apprendront à aimer les scènes où vécurent les héros et les héroïnes de mes romans.

Mes premières explorations dans le nord du Canada furent de courte durée et les circonstances voulurent que je vinsse de nouveau m'établir à Owosso, dix ans environ après mon départ pour l'Université de Michigan.

Un jour, un de mes amis, Lon Allison, m'invita à un goûter où il me présenta à un groupe de jeunes institutrices parmi lesquelles se trouvait Ethel Greenwood. Je me souvenais vaguement de l'avoir vue à l'école, dans une des classes au-dessous de la mienne. L'éclat de ses yeux me troubla profondément. Elle avait lu, dans le journal, un compte rendu de ma dernière expédition au nord du Canada et elle me témoigna tant de sympathie que je résolus de la revoir souvent. Au bout de quelque temps, je compris qu'Ethel serait pour moi une délicieuse compagne sur les

nombreuses pistes que je foulerais bientôt et je lui ouvris mon cœur. Deux mois après, un beau matin, à six heures, nous étions mariés dans notre vieille maison de John Street et, à sept heures, nous prenions le train pour le Canada.

Pendant tout ce merveilleux automne, le long hiver et le joli printemps qui lui succéda, nous passâmes notre lune de miel dans une cabane de rondins en plein cœur de la forêt, près de la baie d'Hudson, loin de toute vie civilisée, chiens, notre traîneau et nos raquettes. C'est là que j'écrivis Philip Steele, de la Police montée.

J'avais trouvé une épouse qui se montrait fière du gagne-pain de son mari, qui envisageait courageusement l'avenir avec moi et s'occupait admirablement de mes deux filles ; une mère qui, plus tard, me donna un fils, James, lequel se prépare actuellement à entrer au collège.

Les années qui suivirent notre étrange lune de miel s'écoulèrent très rapidement. Nous passions la plupart du temps dehors, partageant, avec les habitants des bois, la vie sauvage telle que je l'ai décrite dans mes livres. Pendant des mois entiers nous nous enfoncions dans les solitudes, à des centaines de kilomètres de tout village, et quand nous quittions la cabane construite de nos propres mains, il nous semblait abandonner un foyer bien-aimé. Les rêves d'aventures, où l'Échalas et moi nous complaisions jadis, se sont réalisés — du moins pour moi. Mes pieds ont foulé d'innombrables pistes inconnues à travers le Northland. Par toutes saisons, j'ai vécu sous la calotte des cieux dans des tentes, des cabanes et même des iglous. Sur les prairies sans fin, sur les montagnes lointaines et les immenses plaines nordiques, à travers la neige et le long de maint cours d'eau, j'ai savouré plus

que ma part des joies entrevues dans mon enfance. Pourtant mon cœur soupire inlassablement après ces aventures, et je compte toujours les semaines qui me séparent d'un nouveau départ vers les grandes forêts.

09

Il s'est écoulé quelque temps depuis que j'ai écrit l'avant-dernier chapitre de mon autobiographie. De nouveau, je me retrouve dans ma cabane de rondins, au nord du Michigan, où mon ami me persuada de rédiger ce récit de ma propre vie. À présent, l'air que je respire n'est plus imprégné de l'odeur des sapins, des pins et des cèdres. Le parfum d'encens ne monte plus des vallées et l'arbousier-traînant, cueilli par moi sur les coteaux ensoleillés, n'est plus qu'un agréable souvenir.

La forêt noire et verte subsiste toujours, mais elle est étouffée sous la neige. Une terrible rafale, soufflant du nord pendant deux jours, a oblitéré les rares chemins qui, durant les mois plus cléments, invitent le voyageur à pénétrer dans cette vaste étendue d'arbres. Cette tempête a fait rage pendant quarante-huit heures ! Quarante-huit heures, dont la moitié eût suffi à terrasser le dur à cuire privé de feu et d'abri.

Hier soir, le vent hurlait comme une tornade autour de ma hutte solitaire. Se succédant par ordre de bataille, des masses de nuages, noirs et mystérieux, se précipitaient à l'assaut des immenses forêts comme les vagues d'une puissante armée conduite à la victoire par quelque volonté suprême. En passant au-dessus de ma petite cabane, ils projetaient des paquets de neige gelée

qui tambourinaient comme des graviers contre mes fenêtres à travers lesquelles la lumière de ma lampe tentait vainement de percer le rideau opaque des ténèbres.

Ce matin, la tempête a cessé et le ciel est redevenu serein. Lorsque je me suis levé pour ranimer les cendres de mon feu mourant, le soleil d'hiver illuminait déjà la cime des arbres. Une épaisse couche de glace recouvrait mes fenêtres et leur donnait l'aspect d'anciens vitraux de cathédrale. Dehors, le froid intense faisait craquer les arbres et les rondins de ma cabane. Sur le mur orienté au vent, le thermomètre marquait dix degrés au-dessous de zéro.

Après avoir déjeuné, je suis sorti dans la forêt, à présent silencieuse et vide. Si j'en crois ma raison, nul être vivant ne saurait supporter ces quarante-huit heures de blizzard, une telle endurance n'étant point l'apanage de créatures en chair et en os ; cependant, mon expérience personnelle, corroborée par le souvenir de mes compagnons de piste, me prouve que l'animal est encore beaucoup plus résistant que l'homme. La vie subsistait toujours autour de moi ! Le ventre enfoui dans la piste blanche, les rennes cherchaient la maigre provende qui leur permettrait de durer jusqu'au printemps. D'autres bêtes sauvages manifestaient aussi leur présence. Une petite mésange à tête noire voletait du haut en bas des arbres en quête d'un trou recouvert à présent d'une couche de glace et de neige, et, narguant l'adversité, ne cessait de lancer des trilles joyeux. Un peu plus loin, je demeurai immobile jusqu'à en grelotter : devant moi un pivert, picorant sur l'écorce d'un arbre une nourriture illusoire, se parlait doucement à lui-même comme s'il voulait se consoler de sa malchance. À l'abri du besoin grâce à sa petite réserve, un écureuil rouge caquetait, sous

le ciel d'un bleu d'acier, aussi gaiement que si l'air eût été imprégné des parfums du printemps. Des geais bleus, au chatoyant plumage, sautillaient sur les branches couvertes de givre, en s'appelant mutuellement. Au bord de la plaine, une bande de becs-croisés, à gorge rouge, fouillaient dans le buffet vide de dame Nature. Sur la berge de la rivière poissonneuse, alimentée par une source vive et qui jamais ne gèle, j'ai compté jusqu'à vingt canards à la fois. Semblable à un luxueux manchon de fourrure rouge, un renard à ce moment-là traversa la clairière.

Émerveillé devant la beauté de tout ce qui m'entourait, je me croyais transporté aux temps primitifs où l'homme sans défense devait se mesurer avec la nature. Ici également, seul le plus apte pouvait survivre ! Aujourd'hui, je voyais des êtres se débattre pour ne pas périr de faim, malgré les affres du froid et qui acceptaient leur sort sans se plaindre. Stoïques, ils cachaient leur misère au reste du monde. Si leurs corps frêles ne se sont pas tordus et anéantis sous la douleur, c'est que leur âme, débordante de courage et de foi, espérait revoir les cieux ensoleillés, bien que le sinistre bonhomme à la faux rôdât dans les parages.

En comparaison des scènes dont j'ai été le témoin au cours de cette promenade en raquettes, mes souffrances se réduisent à peu de chose. À côté de la lutte héroïque déployée par toutes les petites bêtes de la forêt durant ces terribles semaines, mes propres efforts, qu'on pourrait en toute justice considérer comme un long et pénible calvaire, demeurent insignifiants. Loin de me plaindre, je m'estime heureux d'avoir eu à vaincre certains obstacles avant d'atteindre le succès dont je jouis actuellement en tant que romancier d'aventures. Maints incidents, qui nous appa-

raissent tout d'abord comme de rudes épreuves, nous rendent en fin de compte d'inappréciables services.

Très fréquemment je reçois des lettres de jeunes écrivains me posant des questions aussi multiples que variées. Comment dois-je commencer ? Quel sujet me recommandez-vous de prendre ? Comment bâtir une intrigue ? Quel degré de culture faut-il posséder pour réussir dans les lettres ? Dois-je suivre les cours de l'Université ? Où puis-je trouver les éléments nécessaires à la construction d'un roman ? Au bout de combien de temps parviendrai-je à vendre ma prose ? Où l'offrir ? Dois-je entrer en relation avec le directeur d'un journal ? Par quels moyens vous êtes-vous imposé ? Me volera-t-on mes idées si je soumets mon manuscrit quelque part ? Consentirez-vous à placer mon travail moyennant une commission ?

Outre ces questions, on me demande souvent comment j'écris. J'essaierai de répondre avec quelque détail ; peut-être mon expérience profitera-t-elle à ceux de mes jeunes confrères qui gravissent actuellement la route que j'ai parcourue moi-même.

Je m'évertuerai à être absolument sincère, car mes méthodes, très simples, peuvent être adoptées par tout le monde. L' « inspiration » est un joli mot, mais trompeur, qu'on doit jeter au rancart avec son camarade le « génie ». Un travail acharné, régulièrement accompli pendant des années, et un but bien précis, voilà ce qui compte avant tout.

Il existe des auteurs qui, paraît-il, s'éveillent au milieu de la nuit et, la main guidée par une puissance céleste, vous donnent un chef-d'œuvre. Je ne connais pas de pareils prodiges, encore qu'il m'arrive de fréquenter parfois certains « gendelettres » po-

sant aux surhommes. La plupart des écrivains ne sont, à la vérité, que des hommes et des femmes ordinaires qui ont appris à gagner leur vie au moyen d'une plume, à peu près de la même manière que le chirurgien avec son bistouri et le paysan avec sa herse.

Tout d'abord, j'insiste sur l'importance de la santé. Quand je suis chez moi, je me lève tous les matins à six heures, sauf au printemps et en été où je suis debout une heure plus tôt. Après avoir bu deux verres d'eau pure, je me livre à la culture physique pendant quinze ou vingt minutes, interrompues seulement par l'absorption de deux autres verres d'eau. Je pratique la moitié de ces exercices allongé sur le sol, et l'autre moitié dans la position verticale. Grâce à ce régime et à une vie très saine, je compte devenir centenaire. Aussi ne saurais-je trop recommander mon système.

Après un bain froid, je prends mon petit déjeuner qui consiste en un demi-bol de son dans du lait non écrémé. Déjeuner à midi. La logique même indique pourquoi il ne faut pas trop manger le soir. Mon dîner comprend surtout des légumes, et parfois du poisson ou de la volaille. De la viande une fois par semaine suffit à l'homme qui désire vivre longtemps. Même ceux qui fournissent un effort physique considérable trouveront les vitamines nécessaires dans les noix, le lait, le fromage et les œufs, il va de soi que lorsque je parcours les pistes sauvages, je change de régime, non par principe, mais parce que je n'ai pas le choix des aliments. D'ailleurs, mon estomac aguerri s'adapte aux circonstances.

Après le petit déjeuner, je consacre dix minutes à la marche, et comme j'ai mangé très légèrement, je ne trouble en rien ma di-

gestion. J'accélère le pas : à mon avis, la marche au ralenti ne constitue pas un exercice. À sept heures et demie, je m'assois à mon bureau, frémissant de vie et impatient de travailler pour mon propre plaisir. Mes idées sont nettes et mon corps en pleine santé parce que j'ai commencé ma journée en mettant à profit les bienfaits que la Nature réserve à tous les hommes.

Pendant un quart d'heure environ, je donne des ordres à ma secrétaire, puis je décroche le récepteur du téléphone, je m'enferme à clef et je me plonge dans mes romans jusqu'à onze heures et demie.

Certains jours, la tâche s'accomplit sans difficulté, presque spontanément ; d'autres, il me semble arracher les idées de mon cerveau, l'une après l'autre. Toutefois, la spontanéité ne produit pas toujours les meilleurs effets. J'ai remarqué qu'en concentrant mes pensées et en bûchant j'obtenais des résultats généralement satisfaisants. D'aucuns bâclent un premier jet, puis le rectifient tellement ensuite qu'à proprement parler ils doivent le récrire. Moi je procède de façon différente : à mon avis, une œuvre ne peut jamais, même corrigée, tendre à la perfection si dès le début on la compose avec trop de hâte.

Je m'efforce de donner, à chaque ligne et à chaque page de mon manuscrit, une forme définitive, d'où il s'ensuit que je travaille lentement à côté de maints confrères. En moyenne, j'écris cinq cents mots par jour. Fréquemment il m'est arrivé de passer une matinée entière sur un paragraphe de douze lignes. Je ne lâche pas un passage difficile qu'il ne soit terminé à ma satisfaction. Jamais je ne remets au lendemain une tâche rebutante, car le lendemain vous procure rarement l'inspiration nécessaire.

Tout de suite après déjeuner, je regagne mon bureau, où je reste jusqu'à quatre heures et demie. Je consacre ce temps à dicter ma correspondance, à préparer mon travail du lendemain, à lire, à corriger mes épreuves, à recueillir pour ma prochaine œuvre une documentation que je prends soin de noter et de classer pour la retrouver facilement plus tard, et enfin je m'occupe de petits détails qui surgissent toujours quand on s'y attend le moins.

Le matin, la consigne est formelle : je ne reçois personne, sauf pour affaire urgente. Mais l'après-midi, tous les visiteurs sont les bienvenus, même ceux qui pénètrent chez moi par pure curiosité. De quelque lieu qu'ils viennent et quel que soit l'objet de leur démarche, je les traite en amis, sans aucune distinction.

Àmoins d'empêchement extraordinaire, je sors de mon bureau à quatre heures et demie pour faire une petite promenade, tirer une coupe, jouer au golf, monter à cheval ou me livrer à tout autre exercice approprié à la saison. Ensuite je suis prêt à me mettre à table : je m'octroie un bon dîner, moins substantiel, cependant, que le repas de midi, car il ne comporte pas de viande ni de dessert par trop succulent.

Je crois fermement à l'efficacité du sport physique et mental accompagnés de gaieté, de camaraderie et de rire, trois vertus qui embellissent l'existence. Si le sport devient une fatigue, il perd toute valeur et peut causer les plus graves désordres dans l'organisme. Intelligemment compris il est, en revanche, une source d'énergie pour le corps et l'esprit. Je ne manque jamais d'emporter, dans mes longs voyages, des balles et des palets. Maintes fois, de retour au campement après une rude journée sur la piste, nous nous sommes joyeusement livrés à ces jeux favoris.

Les écrivains ne devraient traiter que des gens, des choses et des lieux qu'ils connaissent. Cela saute aux yeux. Cependant, ils ont pour la plupart la manie de faire le contraire. Si vous habitez un pittoresque village, ne vous mêlez pas de dépeindre les mœurs des citadins. D'autre part, si vous demeurez en ville, gardez-vous de créer des personnages ou des scènes dont vous ignorez pour ainsi dire tout. Je ne vois pas pourquoi un auteur n'ayant jamais quitté le Michigan situerait son roman dans l'Arizona, ni pourquoi la jeune femme de lettres installée dans un petit port de mer, où abondent des sujets intéressants, nous parlerait de ce qui se passe à Newport ou à Palm Beach. Si vous composez des ouvrages de fiction, ne vous écartez pas de la vraisemblance, et respectez la vérité en ce qui touche les mœurs et la couleur locale. Un livre ne remplissant pas ces conditions n'a aucune chance de durer.

Seuls les auteurs résolus à travailler d'arrache-pied, — sans aucune prétention à la gloire et à la fortune — peuvent considérer la littérature comme un gagne-pain. Rares sont ceux qui deviennent riches, et la plupart traînent une piètre existence en attendant le coup de veine qui les tirera d'embarras.

En ce qui me concerne, je ne saurais m'enorgueillir de la vente de mes ouvrages durant les dix années qui suivirent la publication de l'Aventure du Capitaine Plum. Un très petit nombre de lecteurs s'intéressaient alors à ma production. Deux mille exemplaires environ de mon premier roman furent vendus dans les six premiers mois de sa publication, et seulement quatre-vingts pendant le deuxième semestre. Cependant, quelques années plus tard, ce roman devint immensément populaire. Chaque année, et

depuis plus de vingt ans, on en demande quelques milliers d'exemplaires et il a été traduit en beaucoup de langues.

Les Chasseurs de Loups, dont l'action se passe dans les solitudes neigeuses du Canada à proximité du lac Nipigon, s'adresse de préférence aux jeunes gens, mais d'après certains critiques l'histoire est si adroitement menée, qu'elle plaît même aux lecteurs adultes amateurs de romans d'énergie. Mon personnage principal, Wabigoon, fils d'un Écossais, chef d'un important poste de fourrures situé en plein « Désert Blanc », et mon héroïne, une jeune Indienne nommée Minnetaki, sont, paraît-il, bien campés et vivants. Leurs aventures, d'un intérêt soutenu, sont fréquemment émouvantes et jamais malsaines. J'y ai amorcé une suite en omettant, à dessein, de dire comment fut châtié Woonga et de faire savoir si Rod Drew épousa la charmante Minnetaki ou découvrit la mine d'or. Néanmoins, l'ouvrage ne se vendit qu'à quinze cents exemplaires et lorsque les Chasseurs d'or parurent en 1903, ce volume n'obtint guère plus de succès que son prédécesseur. À l'heure actuelle, ces deux livres sont traduits dans presque toutes les langues européennes ; quant à l'édition anglaise, elle est répandue dans les coins les plus reculés de l'Empire britannique, malgré la froide réception du début.

Seulement neuf cents personnes éprouvèrent le besoin de posséder mon gros volume, Les Grands Lacs, magnifiquement présenté par G. P. Putnam's Sons, et offert au prix, élevé à cette époque, de trois dollars et demi.

Ma confiance commença dès lors à s'ébranler, et je ne tardai pas à mettre en doute le bon goût et le jugement de mes compatriotes. Néanmoins, je continuai à composer des romans partout

où je me trouvais… sur les pistes du Grand Nord, dans mes cabanes, ou chez moi à Owosso.

En 1910, après dix années passées à explorer et à décrire les immenses régions glacées de l'Arctique pour le compte du Gouvernement canadien, je me revis sans emploi. Entre-temps, j'avais terminé La Piste dangereuse pour mes éditeurs MM. Bobbs-Merril et Compagnie, publiée d'abord dans le Munsey's Magazine sous le titre : Un combat pour la vie. Grâce aux avis partagés de la critique, qui ne put trancher s'il s'agissait là d'un chef-d'œuvre ou d'un infâme roman de quinzième ordre, dix mille personnes se le procurèrent, sans doute pour se former elles-mêmes une opinion.

Un critique déclara : « James-Oliver Curwood, l'auteur de L'Aventure du Capitaine Plum, vient de publier un nouveau roman chez Bobbs-Merril : La Piste dangereuse. » Pas un mot de plus. Pour un journaliste accoutumé, comme moi, à analyser assez longuement des livres, bons ou mauvais, ce jugement me parut non moins cruel que celui-ci du New York Herald : « La Piste dangereuse est un roman digne d'être signalé parce qu'il montre à quelles absurdes profondeurs mélodramatiques un livre à succès doit descendre. » Puis un autre : « Nous ne saurions prétendre dire combien de fois le héros échappa aux plus diaboliques tourments ni à quel point l'auteur s'est mis le cerveau à la torture pour inventer de nouveaux périls et de miraculeux sauvetages. En tout cas, les amateurs d'aventures seront amplement servis. »

D'autres journaux exprimèrent une opinion différente. En voici quelques échantillons : « C'est une histoire merveilleuse d'aventures en plein air dans la région du Saskatchewan, un ro-

man de mystère se déroulant parmi les rivières couvertes de glace, les lacs et les majestueuses forêts de sapins, et conté avec une vigueur et une imagination qui font souvent défaut aux œuvres prétendues de premier ordre, et un drame réaliste, aigu et dynamique qui se déroule rapidement, grâce au talent incontestable de M. Curwood. » Maints autres critiques trouvèrent ce roman alerte et plein de santé. En tout cas, quel que fût leur avis tous s'accordaient à reconnaître que l'Extrême-Nord y était admirablement décrit, de même les forêts solitaires, les vastes champs de neige, les terres de silence, vierges de toute piste, la splendeur de l'aurore boréale et le calme des immenses étendues glacées. Il serait vain à présent d'insister sur la joie que me procura cet avant-goût de célébrité.

Vers cette époque, je crus avoir découvert un moyen plus commode que la littérature pour faire fortune. Dans une seule journée, un ami me fit gagner à la Bourse cent dollars sur des valeurs cuprifères. Emballé par ce succès, j'achetai d'autres actions au moment où une hausse extraordinaire régnait sur le marché. En rentrant déjeuner, j'assurai à ma femme que nous allions devenir riches, mais je fus incapable, le soir, de lui expliquer pourquoi je revenais les poches vides. Une dégringolade inattendue, appelée de je ne sais quel nom, avait, paraît-il, raflé toute ma fortune.

Assommé par ce coup de massue, je ne compris pas grand-chose à ce qui s'était passé, mais heureusement il me restait des amis ; je leur empruntai quelques dollars, de quoi envoyer un télégramme à la Compagnie des chemins de fer du Grand Trunk pour lui demander un billet gratuit et, le jour où il nous parvint, ma brave petite femme et moi étions de nouveau prêts à partir pour les solitudes canadiennes.

Nous nous enfonçâmes dans les forêts, à une centaine de kilomètres du plus proche poste de commerce. Une fois de plus je repris ma plume — mon seul gagne-pain — et j'écrivis L'Honneur des Grandes Neiges.

Dans ce roman j'ai essayé de dépeindre les sentiments de chevalerie et d'honneur qui caractérisent les habitants du Nord gelé, m'évertuant à incorporer ces vertus au mystère, au romanesque et à l'amitié toujours présente dans le cœur des hommes qui considèrent comme leur patrie ces étendues sauvages et pittoresques. J'en ai tiré un drame humain d'une grande simplicité, et me suis efforcé de rendre mon héros Ian aussi sublime que Jean Valjean. Son dévouement envers la petite Mélissa me semble aussi dramatique que la tendresse de Jean pour Cosette. Presque tous les critiques s'accordèrent à louer la belle ordonnance de ce récit. Pourtant l'intérêt du public fut médiocre si j'en crois le compte de mes éditeurs, et le succès ne commença de s'affirmer que dans les rééditions.

Mon traité avec Bobbs-Merril n'ayant pas été renouvelé, les éditeurs Harpers and Brothers publièrent Fleur du Nord et Les Cœurs les plus farouches, mais le chiffre de vente demeura inférieur à celui de mes livres précédents. J'ajoute que les deux titres ci-dessus figurent en bonne place dans mes relevés actuels, c'est-à-dire dix ans après leur première publication.

En désespoir de cause, je retournai chez Bobbs-Merrill avec Kazan, histoire d'un chien loup, qui obtint d'abord quelque faveur et connut ensuite le triomphe, surtout en Angleterre et dans les éditions à bon marché aux États-Unis. Je m'étais évertué à décrire la vie farouche des solitudes glacées et à peindre Kazan, brave et fidèle jusqu'à la mort. Ayant observé de très près les ani-

maux dans les bois et les grands barrens, je cherchais à acquérir pour mon livre la place qu'occupent Croc-Blanc et l'Appel de la Forêt, de Jack London. Les critiques, en général, m'enlevèrent cet espoir, mais reconnurent que mon Kazan présentait un intérêt si captivant qu'on le lisait d'une traite.

Àl'époque où j'écrivis Kazan, je fis quatre voyages dans les solitudes au voisinage de la baie d'Hudson. Par trois fois je me rendis dans l'Arctique et passai l'hiver avec les Esquimaux. À quatre reprises je traversai les barrens et j'explorai le pays du Yukon. Je vécus de nombreux mois en compagnie des Indiens, été comme hiver, et ne manquai aucune occasion d'étudier les mœurs des bêtes sauvages. Je m'attachai surtout aux chiens huskies — splendides brutes, féroces dans la bataille et aussi loyales envers leurs maîtres qu'elles se montrent implacables dans leur haine pour leurs ennemis. Presque tous les épisodes de mon roman sont basés sur des faits dont je fus témoin.

Malgré le peu de succès de mes neuf premiers volumes, je conservais de l'espoir. Peu après la publication de Kazan, j'entrai dans la grande famille Doubleday, Page et Compagnie, dont je n'ai eu qu'à me féliciter, et ou je demeurai jusqu'à 1919.

Cette maison d'édition fit paraître Le Pays de Dieu et la Femme, que j'écrivis, au cours de l'hiver 1914-1915, dans une cabane située à trois cents kilomètres de la baie d'Hudson et où sept mois durant ma femme et moi ne vîmes aucun être humain, sauf un trappeur indien nommé Jackpine. Dans ce roman, j'ai tissé une mystérieuse intrigue où l'héroïne sacrifie son propre bonheur à celui de son père — fait plutôt rare dans la vie réelle —, mais l'homme qui l'aime parvient à soulever le voile d'iniquité dont la jeune fille croyait devoir draper ses actes et inflige au vrai

coupable un terrible châtiment. Le Pays de Dieu et la Femme atteignit une vente supérieure à celle de tous mes précédents ouvrages.

Parut ensuite La Voyageuse traquée, roman peut-être un peu démodé mais, selon les critiques, qu'on lit avec plaisir l'hiver au coin du feu par une nuit de tempête.

Il fut suivi, en 1917, par le Grizzli, récit délicieux malgré son dénouement moral, toujours d'après les critiques, puis une autre histoire de bêtes, Bari, fils de Kazan. Le chiffre de mes ventes augmentait lentement mais de façon régulière.

Durant ces années-là, je compris qu'on pouvait recouvrer dans la Nature la paix de l'âme, la santé et la foi, et cette découverte fit l'objet de mon prochain volume : Le Courage de Marge O'Doone. L'effusion du sang des bêtes dont je m'étais rendu coupable dans ma jeunesse m'avait ouvert les yeux et l'intelligence. Massacrer des animaux pour le simple plaisir d'abattre une proie et de ramener un trophée n'exerçait plus d'attrait sur moi. Mes aventures au cœur de régions sauvages pour ainsi dire inaccessibles devaient porter leur fruit selon la volonté de Dieu. Si l'intrigue du Courage de Marge O'Doone paraît à première vue invraisemblable, il n'en reste pas moins que ce livre est, de tous mes livres, celui où entre le plus d'inspiration. Sans l'avoir préparé aussi minutieusement que les autres, j'ai composé, presque à mon insu, un roman d'où se dégage une leçon d'énergie. Les critiques se sont plu à reconnaître le côté pittoresque et attrayant du récit.

J'écrivis ensuite Le Piège d'or, où je relate une histoire se déroulant chez des peuplades qu'il m'arriva de connaître au cours de mes pérégrinations dans les régions arctiques, et l'année sui-

vante, Nomades du Nord, le dernier de mes ouvrages publié par les soins de Doubleday, Page et compagnie. On m'offrait ailleurs une perspective plus alléchante et je dus me séparer de mes amis de Garden City, dont je conserve toujours un excellent souvenir.

Après mon départ de cette maison, j'écrivis Le Bout du Fleuve. Quand ce roman parut dans une revue, il provoqua un engouement général. Ce récit clair, viril, plein d'épisodes dramatiques et romanesques, montre les difficultés auxquelles sont en butte les habitants des terres silencieuses du Nord glacé. Ce fut le premier de mes livres qui se vendit à plus de cent mille exemplaires dans la première édition.

Peu après la publication du Bout du Fleuve, parut La Vallée du Silence, où je raconte les aventures des farouches équipages ayant pour mission le long du Saskatchevan, de l'Athabasca et du Mackenzie jusqu'à la Terre du Nord, les flottilles de bateaux chargés de toutes sortes de marchandises. La bravoure tumultueuse de ces brigades fluviales, leurs souffrances et leur superbe mépris du danger, prêtent à ce roman un caractère épique. J'y ai placé certains types de la Police montée du Nord-Ouest, et une intrigue amoureuse d'un intérêt soutenu. Tout finit par s'arranger sous le regard serein du « Gardien », dans La Vallée du Silence qui a donné ce titre au roman. Avant de le composer, j'avais accompli maint voyage en compagnie de ces rudes bateliers, dont j'avais rapporté les portraits fidèles. La Vallée du Silence ayant eu un tirage bien supérieur à celui de mon œuvre précédente, je pus dès lors me considérer sans conteste comme le romancier le mieux rétribué d'Amérique.

Il est rare, je crois, l'homme de lettres capable d'écrire un chef-d'œuvre sur commande. Nombre de mes romans ont figuré

sur la liste des « Livres à succès », mais ma Forêt en flammes, qui suivit La Vallée du Silence, entra dans cette catégorie grâce à ma vogue plutôt qu'au mérite intrinsèque de l'ouvrage. La Forêt en flammes appartient, néanmoins, à ce genre de récits colorés du Nord-Ouest qui vous fouettent le sang ; l'intrigue, un peu mince, se rachète par un dénouement des plus émouvants : l'incendie, qui a fourni son titre au livre.

Vers l'époque de la Grande Guerre, j'avais publié une série de nouvelles ou un certain Jolly Roger Mackay tenait le rôle principal. Les aventures se trouvent réunies dans le roman qui parut en 1922 : La Piste du Bonheur. Il s'agit d'un hors-la-loi sympathique habitant les solitudes canadiennes, une espèce de Robin des Bois, de son amour pour une extraordinaire jeune fille et de l'histoire d'un chien susceptible d'émouvoir tous les amis des bêtes. J'y ai dépeint la ténacité avec laquelle les membres de la Police montée s'accrochent à une piste, reviennent avec leur prisonnier, ou meurent en chemin ; des Indiens vivant dans les forêts canadiennes figurent également dans ce récit.

Quelque temps avant la publication en volume La Piste du Bonheur, j'écrivis un petit livre, qui parut en 1921 : Le Pays de Dieu… La Route du Bonheur, comprenant quatre essais, dont aucun n'était destiné à combler d'aise ceux qui tiennent l'Église organisée pour une institution nécessaire à notre existence nationale. Le recueil se divise en quatre chapitres : Mon secret du bonheur ; Je deviens un tueur ; Mon sentiment de fraternité et La route vers la foi, et contient un résumé de la religion panthéiste.

L'Être suprême a ouvert devant moi le livre où est écrit le secret de la félicité sur terre… Il n'a jamais voulu cacher ce secret aux hommes, mais ceux-ci persistent à le méconnaître et ne

cherchent pas à en lire les meilleures pages, ou s'ils les ont lues, se refusent à y croire. Ils ferment les yeux pour ne pas admirer les beautés de la Nature et leurs oreilles ne perçoivent point les milliers de voix qui entonnent l'hymne immortel de la vie.

Mon inébranlable foi m'assure que tout être, humain et animal, voire végétal, fait partie du plan universel tracé par le Grand Arbitre, et qui comprend toute vie, spirituelle ou physique.

Le jour où je découvris le cœur intelligent de la Nature, mon sang accéléra sa course dans mes veines. En répondant à la voix de la Nature, j'ai affermi ma santé, développé ma foi et goûté à la splendeur de vivre. Cette voix invocatrice me murmure l'espoir que bientôt tout le monde comprendra son appel.

Dans Kazan et Bari, chien loup j'ai tenté d'immortaliser les chiens, que j'aime tant. Depuis que je courais avec Jack, dans notre ferme de l'Ohio, il m'a toujours fallu un chien sur qui déverser mon affection. Mon roman Rapide-Éclair m'inspira de nouveau le désir d'égaler Croc-Blanc et L'Appel de la Forêt et cette ambition faillit de bien peu se réaliser.

Quelque temps après la publication de La Piste du Bonheur, ce roman qui se passe au nord du lac Supérieur, je m'enfonçai dans les parages du lac Saint-Jean, dans la province de Québec. Jusque-là tous mes voyages au Canada s'étaient accomplis à l'Extrême-Ouest et au Nord. Je passai de longs mois dans le curieux village franco-canadien de Péribonka, dont les habitants continuent à mener la vie patriarcale de leurs ancêtres. Ce petit village si tranquille, situé au bord même d'une solitude à peine fouillée des hommes, m'intrigua. J'y écrivis quelques nouvelles où se reflètent la bonté et l'aimable simplicité des gens, ainsi que la vie

tumultueuse et passionnée des bateliers sur le Mistassini, à une trentaine de kilomètres de là. Bientôt j'écartai complètement ce sujet et me mis à écrire Carla, roman canadien.

D'éminents critiques m'ayant reproché de ne pas me renouveler suffisamment, surtout dans Un gentleman courageux et La vieille route de Québec, je me suis décidé à écrire des romans historiques sur le Canada.

Fermement résolu à éviter tout jugement hostile, je me suis procuré — Dieu sait au prix de quels efforts ! — toute la documentation possible sur mes personnages, leur façon de vivre, leurs costumes, leur langage, leurs foyers, leurs occupations sociales, en somme sur tous les faits susceptibles de reconstituer l'atmosphère d'une époque. J'ai puisé aux sources d'origine plutôt que de recourir aux résumés ou aux conclusions d'autres écrivains. Le Chasseur noir vient de paraître en Amérique et Les Plaines d'Abraham suivront bientôt. À l'heure où j'écris, la critique n'a pas encore eu le temps de se former une opinion définitive sur la valeur de ces deux ouvrages ; cependant, si j'en crois plusieurs amis, leur lecture en est divertissante et leur unique défaut consisterait à traiter des sujets n'offrant qu'un intérêt relatif à certaine catégorie de lecteurs.

Je considère mon aptitude au travail comme un des plus grands bienfaits de l'existence. À mon avis, seul l'homme continuellement occupé goûte un véritable bonheur. Les savants illustres peinent jusqu'à leur dernier souffle. Loin de se reposer après avoir obtenu gloire et fortune, ils poursuivent inlassablement leur tâche et jouissent d'ordinaire d'une longévité plus grande que ceux qui se sont arrêtés en route. Ils ont connu le suc-

cès grâce à l'amour du travail et non pour avoir voulu atteindre un but.

Cela est surtout vrai en ce qui concerne les écrivains. Le jeune auteur qui songe uniquement à gagner de l'argent est condamné d'avance à l'échec. Notre vocation exige une somme considérable de courage, d'énergie et de volonté ; néanmoins, maints débutants s'imaginent que le romancier dit « arrivé » coule des jours agréables et exempts de soucis. Quoi qu'il en soit, le travail, source intarissable de joie, s'empare à tel point de votre être que plus d'un écrivain, se sentant guetté par la mort, n'a lâché la plume qu'à la dernière extrémité.

Qu'on n'aille pas s'imaginer, cependant, que je tienne la passion du travail pour le summum de la félicité humaine. Le Créateur nous a donné la faculté de nous divertir, de rire et de chanter, sans quoi le chemin de la vie serait par trop lugubre. Et parce que, en général, les hommes et les femmes poursuivent une existence monotone, la nécessité — mère de l'invention — a poussé certains d'entre eux à écrire des livres afin que leurs semblables frissonnent à la lecture d'actes valeureux accomplis par des personnages imaginaires, s'apitoyent sur leurs chagrins, rient avec eux, aiment et admirent les héros et héroïnes qui vivent leurs vies comme nous le ferions nous-mêmes si l'occasion nous en était donnée.

Mon banquier s'obstine à me convaincre que j'ai réussi dans les lettres, mais je sais pertinemment que le succès, le véritable succès, ne saurait se mesurer seulement par une balance créditrice. Le chiffre de mes tirages est, certes, impressionnant, mais le public n'achète régulièrement les œuvres d'un auteur par centaines de milliers d'exemplaires que s'il y trouve un aliment à ses

goûts et aspirations. Je crois que la popularité de mes romans est due à leur caractère foncièrement honnête.

Les hommes et les femmes qui observent dans leurs relations avec leurs semblables une loyauté réciproque aiment à connaître les aventures de personnages moraux. À travers les siècles, seules les œuvres bienséantes et propres ont pu durer. Certains volumes inexpurgés sont tenus sous bonne garde dans nos bibliothèques, en raison du charme de leur antiquité classique, mais on y découvre rarement, sauf à titre documentaire, des livres modernes où s'étale complaisamment la passion charnelle. De tels ouvrages retiennent l'attention un moment, telle la lueur phosphorescente qu'on observe parfois sur une tombe, mais disparaissent aussi rapidement qu'ils sont venus, et laissent derrière eux une impression de dégoût. Le sort se venge cruellement des écrivains qui violent ainsi les règles de la décence. Ils meurent d'ordinaire sans gloire, comme leurs volumes, fruits de leurs pensées immondes.

Les œuvres saines perpétuent jusqu'à nous la renommée de leurs auteurs. Si Charles Dickens avait rempli ses livres de scandales sexuels, personne, sauf quelques chercheurs, ne connaîtrait à présent son nom. Mais il sut éviter cet écueil, et voilà pourquoi ses romans lui survivent.

Au fond, le monde est bon et, malgré les apparences, subit une perpétuelle évolution. Les hommes ont élevé peu de monuments en l'honneur du mal, et s'il s'en rencontre parfois, chaque génération se charge de les renverser. L'horizon humain s'élargit constamment dans les églises, dans les écoles et dans la rue ; les hommes et les femmes commencent à tendre la main à leurs semblables et à former une fraternité basée sur une compréhension plus vaste et plus saine de la vie ; aussi je ne désespère pas

de voir le jour où les discordes deviendront si rares, que les esprits curieux s'efforceront d'analyser les causes de telles anomalies.

Les critiques ont écrit de nombreuses études sur moi-même et mes livres ; ils m'ont décerné maints éloges et quelques blâmes. De temps à autre, leurs commentaires me cinglent comme un coup de fouet, mais l'article fielleux m'inspire de la pitié pour le scribe qui l'a pondu.

Je reçus, un jour, l'analyse d'un de mes livres où le journaliste louait fort mon talent descriptif et ma façon de tisser la trame d'un roman, mais il concluait par cette phrase : « L'œuvre de Curwood égalerait presque celle de nos grands littérateurs s'il ne s'obstinait à nous présenter des hommes et des femmes d'une vertu à toute épreuve et d'une noblesse de caractère invraisemblable… en d'autres termes, ses personnages sont trop beaux pour être vrais ! »

Grâce à Dieu, je me félicite de m'être seulement, dans un livre, — et c'est encore un péché de jeunesse, — laissé aller à ce genre littéraire qui plaît tant à ce critique. Pourquoi mes héros ne seraient-ils point des gens sains et moraux ? Pourquoi ne raconterais-je pas d'histoires d'hommes et de femmes aux aspirations élevées, vers lesquelles tendent la plupart d'entre nous ?

Je ne vois pas pour quelle raison je glorifierais une femme des rues, bien que l'une d'elles m'eût donné autrefois un exemple d'abnégation assez rare même chez ses sœurs plus respectables.

Il ne manque pas de femmes honnêtes à honorer et à parer d'idéal : pourquoi en ferais-je des créatures laides et perverses, alors que tous nous recherchons la beauté ? Pour accueillir nos

invités, nous ornons la maison des plus magnifiques fleurs du jardin.

Pourquoi ne réserverais-je pas, dans mes livres, le châtiment aux méchants et la récompense à ceux qui la méritent ? D'aucuns objecteront : « Dans la vie, les choses se passent différemment ! » Je ne partage pas cet avis : l'expérience m'a prouvé qu'en règle générale le bonheur échoit à ceux qui en sont dignes. Tôt ou tard, ils perçoivent l'admirable mélodie de la vie, tout comme Mélissa, l'héroïne de mon roman L'Honneur des Grandes Neiges, entendait les chants de sa patrie, et il leur est souvent donné de savourer le bonheur longtemps avant de partir pour un autre monde.

La terre est peuplée d'hommes forts et loyaux, de femmes belles et vertueuses, de gens qui égalent et surpassent en noblesse les héros de mes romans : cette partie de l'humanité m'inspire plus que l'autre.

Je désire que le lecteur, arrivé à la fin d'un de mes livres, le ferme avec une douce satisfaction. Je suis heureux d'avoir pu éveiller chez lui des pensées nobles plutôt que d'avoir flatté ses bas instincts.

J'estime n'avoir pas perdu mon temps si j'ai réussi à insuffler aux jeunes femmes le désir de rendre leur foyer agréable, de posséder de beaux enfants et de mener une existence utile, et si j'ai inculqué aux jeunes gens l'amour de la Nature et contribué à leur tremper le caractère. Rien ne me paraît plus noble que d'essayer de faire entendre à mes semblables l'universelle mélodie, dont les notes discordantes ne sont, selon moi, imputables qu'à nous seuls.

Les qualités morales de mes œuvres un des grands facteurs de leur succès. Peut-être ne révèlent-elles pas cette étincelle qu'on appelle le génie ; il n'empêche que, durant ces dix dernières années, elles ont été tirées à des centaines de milliers d'exemplaires. Cela s'explique, je crois, par le fait que le lecteur y rencontre des personnages dont il partage les sentiments généreux et dont il voudrait imiter l'exemple, des héros qui lui montrent à chaque page qu'en réalité Dieu créa l'homme à sa ressemblance.

N. d. T.

10

Àquoi bon tant de fièvre folle et de tracas
Pourquoi vouloir construire et démolir sans trêve,
Puisque je sais un bois où volent les choucas,
Où le vent d'ouest charrie son rêve…
Pourquoi ces cris de haine et ces sanglots, pourquoi
Ces trafics, ces clameurs et ces yeux qui se voilent ?
Je sais une montagne où l'air pur rit en moi,
Et d'où je vois mieux les étoiles !
Peu me chaut le pouvoir qui passe, fugitif,
La lutte pour forcer du noir destin la porte !
Je sais un clair vallon aux sauvages massifs
Où l'envie est à jamais morte !

Glenn Ward Dresbach.

(Traduction de Louis Postif.)

Cette poésie enchantait si fort James-Oliver Curwood qu'il l'avait détachée d'un recueil et fait encadrer. Elle figurait continuellement sur la table de l'écrivain-voyageur, dans son cabinet de travail, à Owosso (Michigan). Les heureuses pensées qu'on y trouve : amour de la nature, besoin de recueillement » semblent en effet résumer la philosophie de l'auteur de Nomades du Nord et de Rapide-Éclair.

11

Àla demande de nombreux lecteurs, nous donnons la liste complète des œuvres de James-Oliver Curwood, avec leurs titres français et anglais, Les romans dont seul le titre anglais figure ci-dessous n'ont pas encore paru, à ce jour, dans la traduction française.

Histoires de bêtes.

Kazan (Kazan).
Bari, chien-loup (Baree, Son of Kazan).
Le Grizzly (The Grizzly King).
Nomades du Nord (Nomads of the North).
Rapide-Éclair (Swift Lightning).

Romans d'aventures.

L'Aventure du Capitaine Plum (The courage of Caplain Pium).
Le Bout du Fleuve (The River's End).
Les Chasseurs de Loups (The Wolf Hunters).
Les Chasseurs d'Or (The Gold Hunters).

Les Cœurs les plus farouches (Isobel).
Carla (The Crippled Lady of Peribonka).
Fleur du Nord (Flower of the North).
La Forêt en flammes (The Flaming Forest).
La Fugitive (The Courage of Marge O'Doone).
Un Gentleman courageux (A Gentleman of courage).
L'Homme de l'Alaska (The Alaskan).
Philip Steele de la Police montée {Philip Steele).
Le Piège d'Or (The Golden Snare).
La Piste dangereuse (The Danger Trail).
La Piste du Bonheur (The Country Beyond).
La Vallée du Silence (The Valley of Silent Men).
La Vieille route de Québec (The Ancient Highway).
La Voyageuse traquée (The Hunted Woman).

AUTOBIOGRAPHIE.

Le Fils des Forêts (Son of the Forests).

Green Timber.
The Honor of the Big Snows.
God's Country... and the Woman.
Back to God's Country (Nouvelles).
God's Country. The Trail to Happiness.
Falkner of the Inland Seas (Nouvelles).

ROMANS HISTORIQUES SUR LE CANADA.

The Black Hunter.
The Plains of Abraham.

DOCUMENTAIRE.

The Great Lakes.

Les œuvres de James-Oliver Curwood ont été publiées dans leur texte original chez MM. Doubleday, Doran et Compagnie, Inc. Garden City, New York.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Fils_des_for%C3%AAts. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.